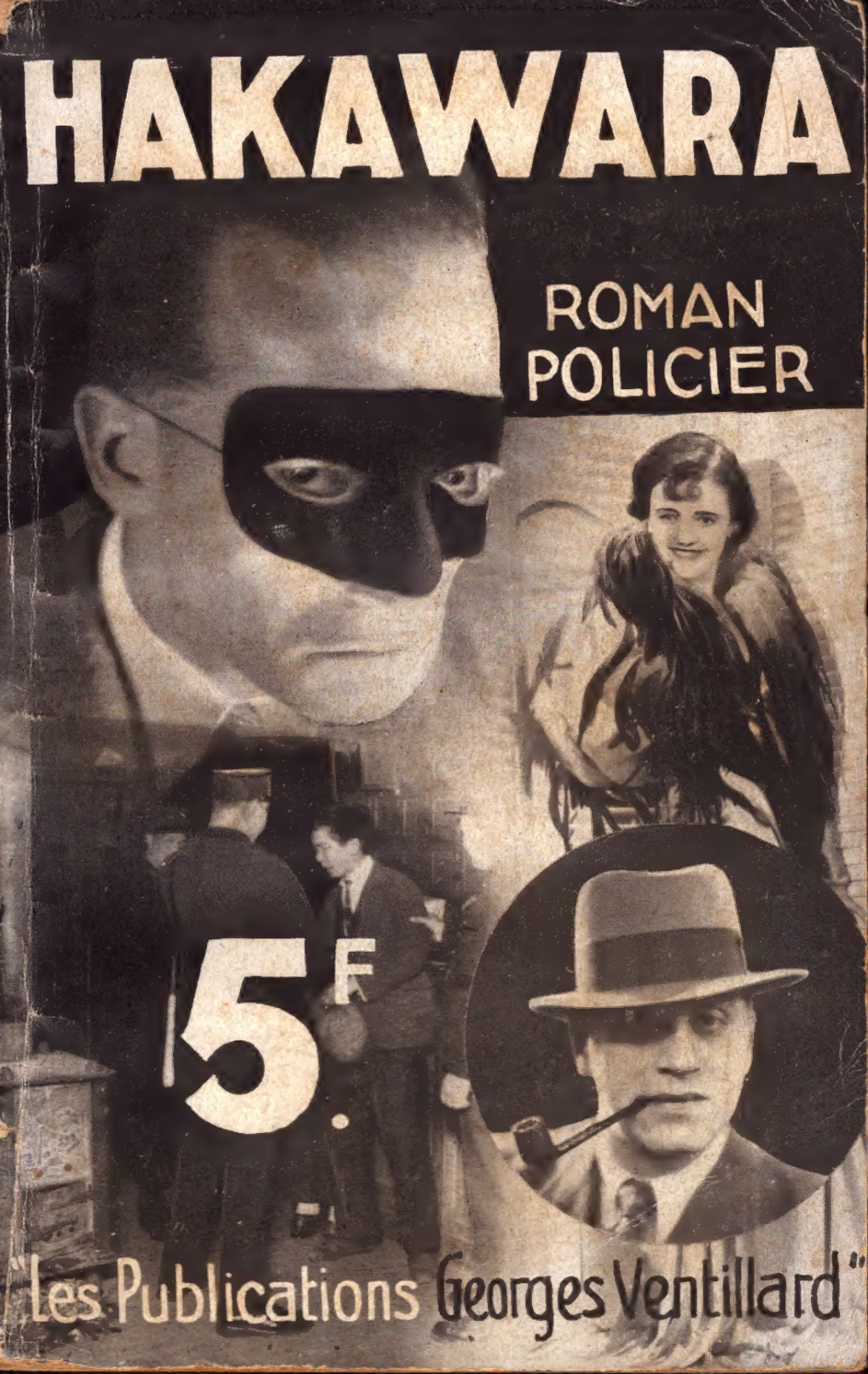
HAKAWARA

ROMAN POLICIER



5 F

"Les Publications Georges Ventillard"

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

La mort vient à 6 heures
(Epuisé)
Le bacille BX 766.
La treizième main.
(Epuisé)
La maison sans fenêtres.
Les caisses de M. Lissac.
La vengeance de l'invisible.
Le squelette vert.
Le yacht de la mort.
Le fantôme écossais.
L'onyx de Somolow.
L'énigme de Kahlenberg.
Criswold-Mansion.
L'étrangleur.
Le mystère du paon.
Le club du serpent noir.
Les yeux tatoués.
Le décapité.
Le secret du Mamilloria.
Phare N° 313.
L'amiral Corbier.
Le laboratoire du Docteur Bass.
Systratis.
Les 7 Colpatroz.
Le marchand d'horreurs.
Trois as.
Le cercle bleu.
La machine infernale.
Pikipili.
Terreur sur Ekhampton.
La chambre mauve.
Le roi du racket.
La fille de Belzebuth
Les sorcières du malheur
Zacharie Boniface
Le pendu de Blackport
Les requins d'Hollywood
La Voix qui tue
Cave N° 3
Le Schnouf

LE VOLUME : 5 Francs

ENVOI FRANCO DE CHAQUE VOLUME CONTRE 5 fr. 50 EN TIMBRES OU MANDAT

La Collection Édward BROOKER est éditée par les

"PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"

142, Rue Montmartre, PARIS (2e)
Compte chèques postaux 1746-27 Paris

HAKAWARA

EDWARD BROOKER

D. VERGELY
LE PRADEL (Gard)

HAKAWARA

ÉDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright 1938 *by* Les Publications Georges Ventillard

CHAPITRE PREMIER

LA « VILLA MYSTÈRE »

En quelle circonstance fis-je la connaissance de ce commensal surprenant qu'était pour moi Olaf Gripsholm ? Je ne revois à présent que la terrasse où, pour la première fois, nous échangeâmes quelques propos sans importance, celle du *Bellevue Miramar*, à Beaulieu-sur-Mer !

Il n'existe pas de lieu plus reposant, à mon gré, pour détendre les nerfs surexcités par la capitale. En les journées caniculaires, la plus grande occupation consiste à attendre sans trop se fatiguer l'heure douce où l'astre diurne, en un coucher tardif et paresseux, embrase le ciel de ses derniers feux. La température se fait plus clémente et l'on soupçonne plutôt qu'on entend le murmure du flot qui vient mourir à quelques pas. Puis, descend, pour l'enchantement des yeux et la douceur de vivre, le crépuscule.

Peu à peu, il étend son voile gris sur toutes

choses. Seuls, des points lumineux clignotent, épars.

Quoi d'étonnant donc, à ce qu'en ce lieu unique, deux amoureux de la nature tels que l'homme au type scandinave — il était Suédois — et moi-même aient pu se rencontrer?

Mon nouveau compagnon approchait de la quarantaine, mais sa haute stature et sa tignasse ébouriffée le faisaient paraître plus jeune encore. Son visage parsemé de taches de rousseur et éclairé de deux yeux couleur de mer, l'aurait fait comparer à un adolescent et c'est ce qui, au premier abord, m'avait frappé ; quant à son sourire... il était nonchalant, gai ou narquois tour à tour, nuancé d'un peu d'amertume aussitôt tempérée par la sérénité des prunelles bleues.

Je le revois tel qu'il m'apparut alors, accoudé négligemment à notre table du palace, ses bras musclés de sportman à l'aise sous les manches courtes du pull-over crème, et sa main droite fouillant par habitude dans sa large poche de pantalon en toile de lin.

Songeur, peu communicatif, il suivait d'un air vague les évolutions des barques qui surgissaient du lointain pour s'y perdre à nouveau. En son attitude tout se conjugait en somme pour mieux nous faire sentir l'inutilité des paroles. Pourtant ce fut lui qui rompit le silence enveloppant, et sa voix — trop, peut-

être — me troubla. Il posait une question aussi soudaine qu'inattendue :

— Connaissez-vous la Baie des Fourmis ?

Mon hochement de tête lui apprit que non.

Olaf ne manifesta aucun étonnement et reprit avec lenteur :

— Dans ce cas, cher ami, laissez-moi vous y conduire. Je n'exagère en rien en affirmant que cette vision incomparable vous émerveillera. Que penseriez-vous d'une petite promenade à la fraîche ? Cela nous dégourdirait un peu les jambes.

J'acceptai avec un réel plaisir.

Gripsholm ne connaissait-il pas les environs comme sa poche depuis qu'il passait en cette régions ses longues vacances, aimant la Côte comme une seconde patrie. Sauf ses mutismes qui, heureusement, ne se renouvelaient qu'à de rares intervalles, c'était un compagnon parfait. Polyglotte, ayant voyagé en de nombreux pays, il possédait à fond le français et se montrait remarquablement cultivé. J'ignorais sa situation de famille, sa position sociale, en un mot tout ce qui l'occupait à Stockolm où, six mois de l'année, il habitait. Il suffisait de le voir dépenser largement, vivre en cet hôtel de luxe où chacun lui prodiguait force amabilités et filer au volant de sa limousine aérodynamique de marque américaine pour conclure qu'il devait être fort riche. Fortune personnelle ? Malgré mes essais réitérés

mais discrets, je ne parvins pas à le savoir ; le seul fait acquis était que son appartement du *Miramar* comportait les raffinements les plus coûteux dignes de la façon irréprochables dont il se vêtait.

D'un naturel plutôt froid, il ne frayait pas avec le premier venu et, remarquant cette réserve, lors de mon arrivée, je ne me doutais guère que bientôt le Suédois ferait exception pour moi. Mais l'occasion se présenta, la glace fut rompue et peu à peu on nous vit ensemble en nos excursions.

Ce soir-là donc, je n'avais qu'à me laisser mener. Ensemble, nous nous levâmes et, ayant traversé le hall et cueilli au passage quelques courbettes serviles, nous prîmes une allée descendant vers la mer. Lui aspirait l'air à pleins poumons, s'arrêtait pour contempler le tapis étoilé du ciel, puis reprenait sa marche à mes côtés, obstinément muet, plongé en des pensées impénétrables. Enfin il se dérida :

— Quelle terre bénie !

— Et c'est pour cela que vous y vivez la moitié du temps ! répliquai-je.

— Tout cela n'est rien, vous en jugerez quand je vous montrerai la Baie des Fourmis.

Nous arrivions au petit port où les barques de pêcheurs dansent sur de calmes remous. Des filets étaient étendus pour sécher et des paniers traînaient çà et là. Sur la route voi-

sine, fraîchement goudronnée, passaient, en direction de Nice ou de Menton, des automobiles vrombissantes.

Un peu plus loin, près du bar au nom exotique où sur le fronton à la lumière d'un rouge cru s'étale dans le bleu de la nuit, ces deux syllabes *Pam-Pam,* mon compagnon s'arrêta à nouveau :

— Voyez cet olivier ? Un arbre vénérable, lisez...

— Sapristi ! m'écriai-je en déchiffrant la pancarte apposée au tronc, deux mille ans ?

— Oui... un patriarche! D'ailleurs, les gens d'ici n'en sont pas à quelques années près ! Le climat les pousse parfois à l'exagération. Ah ! nous y voilà...

Comment décrire cette promenade inoubliable ? A droite, à gauche, deux longs promontoires avançant dans la mer : l'un le Cap Ferrat, l'autre un enchevêtrement de rocs et de verdure touffue où des habitations se cachaient. Et puis... l'infini où se confondaient la voûte céleste et l'eau. Personne aux alentours, nous étions seuls, appuyés à la balustrade de ce jardin de rêve où les palmiers secouaient doucement leurs feuilles, paradis terrestre cher aux couples amoureux ou aux artistes. Olaf, un long moment, me laissa tout entier à la contemplation, puis sa main me frôla :

— Quoi de plus beau, hein ?

— Magnifique ! fis-je enthousiasmé. Comment vous remercier de cette idée géniale ? Et... dites-moi, continuai-je en désignant un toit perdu dans les arbres, à l'extrême pointe du rocher, qui donc a élu domicile en cet Eden ?

— Vous voulez parler de la villa japonaise, sans doute ? demanda mon compagnon après un semblant d'hésitation. Oui, on l'appelle ainsi... et également... mais ce serait stupide de vous conter ces sornettes.

— Egalement ?

Il m'amusait avec ses réticences.

— Cette maison se nomme aussi, puisque vous y tenez, la *Villa Mystère*... du moins d'après ce que l'on dit ici.

— Tiens, tiens ! Pourquoi cela ?

Le Suédois se faisait plus évasif :

— Je n'en sais rien. Toujours est-il que, pour l'instant, elle reste inhabitée. On ne voit jamais de lumière filtrer à travers ses persiennes.

Je remarquai en effet que la plus complète obscurité l'entourait. Au vrai, mes opinions personnelles me portent plutôt à un scepticisme entêté, à un matérialisme le plus absolu. Je n'ai jamais accordé foi aux histoires de fantômes et, cette fois encore, les révélations de mon ami ne produisirent sur moi qu'une médiocre impression touchant à l'indifférence distraite. Seulement, à la manière

dont il s'était expliqué, mon intérêt s'était accru et cela me donna à réfléchir ; mais lui, comprenant trop bien mon désir de lui arracher d'autres précisions détourna l'entretien, me saisit doucement le bras et m'entraîna sur le chemin qui longeait le bord de la crique.

— Regardez cette embarcation, là, tout à côté !

Et, sans m'attendre, il pressa le pas et prit les devants. Sa vue était bonne comme je devais m'en apercevoir sur ces entrefaites, car, m'approchant à mon tour de l'endroit indiqué, je découvris un bateau avec son occupant que l'on distinguait à peine. Mon compagnon ne paraissait que peu surpris de cette présence nocturne et insoupçonnée, examinant l'homme de dos qui tenait une canne à pêche. On ne pouvait discerner ses traits, mais ce qui me frappa au plus haut point fut une constatation pour le moins étrange : la coque de noix était remplie jusqu'aux bords de poissons qui grouillaient, encore vivants, de telle sorte que l'étranger se trouvait assis en plein milieu. Il accomplissait, de plus, des gestes incompréhensibles.

— Pour une pêche, c'en est une ! allais-je m'exclamer, mais les mots ne sortirent pas de ma gorge. J'étais sidéré. Les façons de cet individu dépassaient tout ce que l'on peut imaginer. L'un après l'autre, il saisissait les

poissons, les portait à ses lèvres et d'un mouvement sec et brutal y mordait à pleines dents pour en couper la tête qu'il rejetait dans l'eau.

Olaf allait se charger de tirer de lui quelques explications. Mon ami s'approcha de l'homme. Celui-ci se retourna brusquement dès qu'on lui adressa la parole ce qui permit de constater que ce singulier pêcheur était Japonais.

Nous apercevant, il eut un réflexe de crainte vite réprimée, cessant immédiatement son manège.

— Bonne pêche ? s'enquit le Suédois d'un ton amène. Ça mord ?

L'autre le dévisagea de son regard sombre mais pas un muscle de son visage ne bougea. J'eus la conviction qu'une sorte d'angoisse se dissimulait sous ce masque d'impassibilité. Enfin la vie sembla revenir en cet insensé — ainsi que je le qualifiais tout bas — et il esquissa un sourire :

— Bonsoir, bonsoir ! proféra-t-il très vite dans un mauvais langage. Oui, Kamouri content, très content, pêche bonne...

— Parfait ! poursuivit Gripsholm. Cependant permettez-moi une question. Vous excuserez, je l'espère, ma curiosité... Pourquoi mordre de la sorte à même les bêtes ?

Il y eut une courte hésitation de la part du Japonais qui grimaçait :

— Kamouri déteste les têtes. Il mange les poissons sans tête !

— Ah ! ah ! je comprends, fit mon compagnon en saluant du geste machinal qui lui était coutumier. Chacun son goût ! Continuez donc, ne vous dérangez pas... et pardonnez cette indiscrétion. Bonne nuit !

Je jetai un dernier regard vers la face jaune dont la bouche ouverte dégouttait du sang des petits animaux, guillotinés si l'on peut dire. Puis, nous nous en retournâmes, revenant sur nos pas.

Ce n'est que lorsque nous escaladâmes l'esplier de la Baie que les allusions d'Olaf quant à la villa me revinrent en mémoire. Existait-il quelque rapport entre elle et ce Nippon ? Mes yeux se tournèrent vers la falaise et ce mouvement presque involontaire me cloua sur place : je crus pouvoir distinguer, venant de la maison perchée là-haut, une lueuer verdâtre.

— Ça, par exemple ! fis-je en me tournant vers mon ami. Là... voyez-vous ?

— Rien du tout! Qu'est-ce qui vous prend?

— Trop tard ! murmurai-je. Elle a disparu, mais je peux jurer que j'ai vu une lumière verte.

Le Suédois poussa un éclat de rire franc et cordial.

— Allons, allons ! fit-il en me donnant sur l'épaule une tape amicale, vous êtes le jouet

d'une illusion; personne n'occupe actuellement cette demeure, je viens de vous l'affirmer.

— Possible ! Cependant, ce pêcheur... avec ses poissons ?

— Bah ! Ce n'est pas notre affaire, je pense ! Laissons cela ! Il se fait tard, montons nous coucher !

Et, comme si de rien n'était, il avança devant moi de son pas élastique et calme. Je le suivis bien à contre-cœur. Tout ce dont je venais d'être témoin m'avait troublé plus que je ne voulais me l'avouer.

Pour moi, plus de doute : la *Villa Mystère* méritait bien son nom. Il y avait là un secret qui méritait qu'on s'en occupe. Mais lequel ?...

II

LA MORTE AU VOLANT

Jusqu'à *Bellevue*, pendant le temps du retour, Gripsholm et moi nous n'échangeâmes que des monosyllabes ; mon ami se montrait fort peu loquace et j'attribuais cette attitude à une saute d'humeur passagère. Cependant, autant que je pus en juger d'après son expression, il semblait gêné, et cela pour une cause que je ne parvins pas à m'expliquer. Par discrétion, je feignis de ne rien remarquer de cet embarras et le quittai sur le « Bonsoir » habituel avant de regagner, comme chaque soir, mon appartement.

L'étouffante chaleur de la journée avait créé dans la pièce une atmosphère irrespirable et mon premier mouvement, en entrant, fut de relever la moustiquaire et d'ouvrir les volets. Quelques instants, je contemplai encore l'admirable coup d'œil du village, la perspective de la mer dans le lointain. De nouveau, malgré ce spectacle bien fait pour délasser l'esprit, la vision du pêcheur mordant à pleines dents dans ses poissons, la lu-

mière verte entrevue dans la *Villa Mystère* s'imposèrent à moi jusqu'à m'obséder.

— Certes ! murmurai-je après une courte réflexion, tout cela me paraît pour le moins bizarre, mais qu'y faire ? N'y plus songer...

Afin de bien me persuader que l'affaire était, cette fois, liquidée, je rentrai et me mis en devoir de me déchausser, passai mes pantoufles, puis, plus à l'aise, flânai dans ma chambre. Ma main tomba sur le livre posé sur la table, commencé la veille, et que je feuilletai distraitement. L'idée de sommeil me fuyait sans qu'aucun souci pourtant pût justifier de mon énervement. Comme par ces prémices d'orage, il y avait de l'électricité dans l'air et j'attribuais ma surexcitation à cette ambiance lourde. Toujours est-il que je me jetai sur ma couchette encore tout habillé, bien résolu à m'approfondir dans ma lecture.

Hélas ! avec la meilleure volonté, je ne pouvais détourner ma pensée de ce qui la hantait ! J'en revenais toujours au même point... Mon agitation ne faisait que s'accroître, tant et si bien que je décidai de quitter mon appartement pour chercher quelque détente bienfaisante dans la fraîcheur du dehors.

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Levé d'un saut, j'enfilai mes chaussures en lin, et, sans même m'encombrer de ma casquette, je fermai ma

porte, glissai ma clé dans la poche de mon veston et descendis lestement mais sans bruit l'escalier.

Qu'il faisait bon, en bas ! J'errai sans hâte, dénombrant les palmiers et autres arbres agités par un faible vent. Sans m'en rendre compte, j'en vins à presser mon allure puis me retrouvai bientôt dans le chemin arpenté de concert avec Olaf ! J'allais dans la direction du port de pêche. Et pourquoi pas? Rien ne m'incitait à rentrer, au contraire.

Passant devant le petit bar, j'y jetai un coup d'œil, hésitant à m'y installer, mais, ne voyant à l'intérieur que quelques consommateurs sans entrain, je résolus de poursuivre mon expédition nocturne. Voilà que trois mots dansèrent tout à coup devant mes yeux: La Baie des Fourmis... Parbleu ! Sans même vouloir me l'avouer c'était là le véritable but de ma promenade ; je venais, poussé par le désir secret d'y retourner. Mais retrouverais-je l'escalier qui y menait ? Comme j'avais tout le loisir de le chercher, je le découvris sans trop de difficultés. Et, tranquillement, je m'accoudai à nouveau à la balustrade, non loin de l'endroit même où nous étions restés, mon ami et moi, dans une longue contemplation. Ma pensée alors se reporta sur Kamouri, et je m'essayai à repérer le point exact où, tout à l'heure, sa barque se balançait doucement. De larges reflets

rougeâtres, des traînées du sang des poissons m'aidèrent à reconnaître le lieu car la petite embarcation avait disparu. Pas plus là qu'ailleurs, aussi loin que je regardai, je ne parvins à retrouver l'homme aux agissements curieux. Dans mon for intérieur, je redoutais presque de le revoir et me sentis fort aise qu'il ait pris le large.

Mais si le Japonais ne retenait plus mon attention, n'y avait-il pas là-bas, sur les rochers, la maison qui me rappelait une pagode que j'aurais souhaité voir de près? A cet effet, je me rendis sur le môle et la distinguai mieux mais toutefois, moins bien que je l'avais espéré. La végétation la dissimulait à demi mais elle produisait la nette impression que donne une habitation laissée à l'abandon. Accoutumé aux ténèbres environnantes, je crus pourtant entrevoir par instants de la lumière. Elle passait, revenait, pour disparaître encore, cette lueur verte qui se confondait trop avec le feuillage des arbres et se perdait dans la nuit !

Un doute s'emparait de moi. Qui avait raison ? Ainsi qu'Olaf l'avait prétendu, une hallucination m'abusait-elle ?

Pourquoi diable m'obstiner puisque, comme le prétendait mon ami avec raison, cela n'offrait pour nous aucun intérêt ? Il n'y avait pas à m'inquiéter pour si peu...

— Après tout ! fis-je, s'il y a quelqu'un là-

bas, qu'est-ce que ça peut faire ? Allons, mon vieux Xavier, un peu de bon sens, sans cela tu vas dérailler complètement ! Ne recommence pas à chercher les pourquoi et les comment... Minuit passé ! Tu ferais mieux de regagner ton logis maintenant que la température est supportable pour dormir !

D'un pas plus lent, je rebroussais chemin, en effet, me retournant de temps à autre pour revoir une fois encore la maison en question — cela tournait à l'idée fixe ! — La sensation de calme était telle qu'on se serait cru en plein désert... Pas âme qui vive ! Et pourtant les touristes et les estivants ne manquent pas, mais les uns s'en vont vers les tables de jeu et ceux qui restent se couchent tôt.

Seul donc, j'allais sans me presser le moins du monde, mais non pas vers l'Hôtel comme j'en avais formé le timide projet... Je pris la route dans la direction opposée qui, en s'éloignant du village, menait vers les rochers. Mais à peine avais-je franchi quelques mètres qu'à un tournant, une surprise m'arrêta net. Auprès du talus, une voiture stationnait tous feux éteints. Jusque-là, rien d'extraordinaire! Ce qui l'était davantage, ce fut l'étonnante constatation qui s'imposa à mon premier regard : cette automobile ne pouvait être que celle du Suédois ; j'en reconnaissais la ligne et la marque américaine ! Que pouvait faire Gripsholm en cet endroit à pareille heure,

alors que je le croyais couché ? Et pourquoi n'allumait-il pas ses lumières ?

Sans plus m'attarder en des suppositions incertaines, je me précipitai vers le véhicule, ce qui m'ancra encore dans ma certitude qu'il appartenait bien à Olaf : même teinte, même carosserie... c'était la « Bedford Six » beige clair.

A l'avant, je croyais déjà reconnaître une silhouette, celle de mon ami assis sur le siège mais, la main se posant sur la poignée de nickel, et regardant plus attentivement, je m'aperçus de mon erreur : ce n'était pas lui mais une femme, assoupie semblait-il, la tête légèrement inclinée sur son corps un peu replié.

— Bon ! me dis-je en esquissant un geste de recul, me serais-je trompé ? Une seule explication est plausible : cette limousine ressemble comme une sœur à celle d'Olaf et appartient à cette étrangère.

Pourtant, cédant à ma curiosité, je contournai l'auto pour savoir si l'inconnue, dans le cas où elle serait seulement somnolente, ne se réveillerait pas aux fins de me donner quelques détails. Ainsi, je serais fixé... Mais, lorsque j'eus frappé à plusieurs reprises contre la vitre fermée, discrètement d'abord puis plus fort, je dus me rendre à l'évidence : l'automobiliste dormait profondément. Etait-ce prudent, sur une route et sans feux de po-

sition ? Certes, non ! Cette raison pesait dans la balance et, sans évaluer exactement la portée de mon réflexe spontané, j'ouvris brusquement la portière.

Ce geste accompli, je le regrettai aussitôt ! Un effroi soudain me prit et se transforma en une peur bien compréhensible. Voici ce qui se produisit : le corps de la femme tomba mollement contre moi qui la retins à deux mains de justesse sans quoi elle aurait roulé sur le sol ; puis comme je la soutenais, prévoyant son réveil, quelques paroles de politesse me vinrent aux lèvres :

— Mille pardons, Mademoiselle ! Excusez mon indiscrétion mais... ne croyez-vous pas que...

Elle ne bougeait pas. Le silence autour de moi était si complet que je crus entendre les battements précipités de mon cœur car alors, alors seulement, je réalisai l'atroce vérité... Celle que je tenais toujours entre mes bras tremblants avait été lâchement assassinée ; la lame d'un stylet planté dans son dos jusqu'à la garde me le prouvait...

Quelle situation plus invraisemblable, quelle affreuse tragédie grand-guignolesque imaginer ? Moi, découvrant cette infortunée que je voyais pour la première fois, morte !

Je m'efforçai de concentrer mon attention et de chercher dans mes souvenirs pour tâcher de me rappeler si j'avais déjà rencontré

cette femme, mais non : pas plus à Beaulieu qu'aux environs elle ne m'était apparue. Or, sa beauté m'aurait frappé et je n'eus pu l'oublier... Un rapide examen me donna à penser que la victime devait appartenir à un milieu choisi et jouir d'une position élevée. Une somptueuse cape revêtait ses épaules nues sous le large décolleté d'une robe du soir blanche à fleurs savamment disposées ; son pied qui reposait sur le sol était chaussé d'un soulier de satin.

La présence du cadavre me fit agir d'ailleurs assez vite, de sang-froid. Je réfléchis une seconde à la meilleure manière de procéder, tout en la remettant non sans effort sur le siège où je l'avais trouvée et en refermant la portière. Fallait-il monter dans l'auto et conduire l'étrangère au commissariat de police le plus proche ? C'était certes la seule solution. Je cherchai la clé du contact... peine perdue. L'assassin avait dû l'emporter. Alors que faire ? Il ne me restait plus qu'à courir et alerter les habitants, ce que je me disposais à mettre à exécution quand... le hasard, une fois de plus déjoua mes plans. Comme je prenais mes jambes à mon cou, je crus entendre crisser légèrement le gravier derrière moi ; et, avant que j'aie pu ébaucher un geste, pousser un cri, je me sentis happé, deux mains enserrèrent ma gorge comme dans un étau. Bien que j'aie pratiqué de

nombreux sports ce qui a fait de moi un adversaire de taille, j'avoue que, là, saisi par derrière, je voyais ma fin proche car mes forces faiblissaient et je ne pouvais me défendre. En ce moment désespéré où ma vie ne tenait plus qu'à un fil, j'eus la présence d'esprit de décocher à toutes fins un coup de pied magistral qui, heureusement, atteignit celui qui m'attaquait. Cette résistance, qu'il n'attendait certainement pas, à la façon dont il me serrait, le fit lâcher prise et, comme je me retournai, me permit de me trouver face à face avec lui. Alors j'aperçus une figure rougeaude, vulgaire et haineuse, qu'on eut pu comparer à celle d'un bulldog. Les dents de sa lèvre supérieure dépassant d'une mâchoire ouverte ornaient malencontreusement la partie inférieure du visage dont le menton de travers semblait déformé; ajoutez à cela deux yeux congestionnés encadrant un nez aplati, grotesque, et des oreilles décollées...

Une fois débarrassé de l'étreinte de cet individu aux intentions criminelles, et sachant trop bien que je ne possédais pas d'arme sur moi, je me garai de mon mieux en préparant une nouvelle défense : un coup de poing en pleine figure. Mais l'homme, prévenant cette attaque, sut l'éviter à temps en me lançant sur la tête quelque chose de dur et de pesant (une pierre ou une matraque, que sais-je ?) qui me causa une terrible douleur, m'arracha

un cri que nul ne pouvait entendre, et puis... je m'affaissai.

Je n'y voyais plus et le dernier fait dont je me souvienne qui me frappa avant de perdre connaissance, fut le sinistre ricanement de mon agresseur !...

.....

— Oh ! pour ça, vous en faites de drôles, vous ! articulait une voix quand je me rendis compte que quelqu'un se penchait sur moi.

Comme j'entr'ouvrais les yeux, je vis mal la physionomie de celui qui se donnait toutes les peines du monde pour me porter, me traîner plus exactement, d'un endroit à un autre.

— Vous rendez-vous compte de votre imprudence ? continuait ce bon bougre en m'aidant à me redresser sur mon séant. Se mettre ainsi juste en travers de la route... est-ce permis ? N'y a-t-il pas d'autres lieux pour s'étendre ? Heureusement, j'ai de bons yeux et je n'allais pas vite, sans cela, je ne sais ce qui vous serait arrivé ! Vous pouvez vous vanter de l'avoir échappé belle !

Ces paroles étaient aussi incompréhensibles que si mon interlocuteur les eût prononcées en toute autre langue inconnue de moi... Une douleur sourde et lancinante me tenaillait et j'avais l'impression que mon crâne avait subi le plus grand dommage, mais je

ne parvenais pas à comprendre ce qui s'était passé.

— Pardon ! balbutiai-je avec difficulté tandis qu'il m'observait mi-curieux, mi-apitoyé, voudriez-vous avoir l'obligeance de m'expliquer...

— Quoi ? fit-il en m'interrompant. Que voulez-vous que je vous dise ? Ce serait plutôt à moi à vous poser des questions, mais vous n'êtes guère en état de me répondre ! Tout ce que je sais c'est que, passant par ici avec ma camionnette, la chance pour vous a voulu que j'actionne mes phares et que j'évite un malheur... De là à descendre et à vous mettre en sûreté, il n'y avait qu'un pas, que je fis ! Voilà tout... Remerciez la Providence, et avant de partir, un bon conseil! ne buvez jamais plus que de raison. Sur ce, salut ! Et bonne nuit !

Il me quitta sur ces mots avant que j'aie pu saisir entièrement le sens de ses dires, monta dans une voiture qui, en effet, stationnait non loin, et démarra. Peu à peu, je recouvrai ma lucidité :

— Ça, alors ! fis-je éberlué, c'est un comble !

En même temps, j'essayais de me relever tant bien que mal, mes tempes bourdonnaient en fait, comme si j'avais bu toute une nuit ! Et pourtant ce n'était pas le cas ; la réalité s'imposait autrement terrible ! Par à

coups, la mémoire me revenant, je me rappelai ma frayeur passée, le cadavre froid dans la voiture, l'homme à la face de bulldog. Qu'en était-il advenu ?

J'eus beau chercher, errer dans les alentours, regarder encore, rien, absolument rien! Aucun indice qui pût m'aider à revoir la scène dont bien contre mon gré, j'avais été témoin. N'importe qui eût pu croire que j'avais rêvé ! La nuit noyait tout dans son obscurité et la route était déserte... plus de limousine américaine !

— Je commence à me demander, murmurai-je, si je n'ai pas pour tout de bon perdu la raison ? Une nervosité excessive m'aurait-elle suggéré cette vision de cauchemar ? Non... pas à ce point! Mon Dieu que tout cela est ténébreux ! Incroyable... Non, mille fois non, je n'ai pas rêvé, je le jure !

Une blessure à ma tête et mes cheveux collés par le sang qui coulait, achevèrent de m'en persuader.

« Et pourtant...

J'en arrivais sérieusement à douter de moi. Il ne me restait toutefois qu'un parti à prendre, le plus sage, celui que la prudence même conseillait : rentrer au plus vite ; quitter ce lieu où le hasard semblait vouloir me mêler de si près à une affaire à laquelle je ne comprenais goutte !

Dans l'état où je me trouvais, tous les évé-

nements de la soirée vécue tant avec Gripsholm que seul après, prenaient des proportions : le Japonais Kamouri et ses poissons, la lumière verte de la *Villa Mystère*, la belle assassinée dans une auto qui ne pouvait appartenir qu'au Suédois, et finalement le dangereux individu au visage bestial et repoussant qui, pour se débarrasser de ma présence, avait voulu me tuer : tout se confondait formant un problème complexe et angoissant à la fois !

Puisque mon étrange destin me mêlait si étroitement à cet imbrogio, il n'était que trop juste que je m'en occupe davantage dès à présent. Un autre, à ma place ne se serait-il pas comporté de même ? Je me résolus donc à agir, à l'avenir, comme je l'entendais tout en gardant le silence le plus absolu. La prudence m'y incitait fortement ; d'ailleurs, en admettant que je raconte mon aventure, ne me traiterait-on pas de fou ? Non seulement on ne me croirait pas, mais encore on rirait de moi ! A quoi sert, en un tel cas, de se laisser tourner en ridicule ? De plus, n'y avait-il pas danger à donner l'éveil ?

Cette dernière pensée, surtout, me retint : celui ou ceux qui gravitaient autour de cette affaire ne reculaient devant rien! Ayant déjà payé chèrement certaine expérience, je ne tenais nullement, pour l'instant, à me lancer inutilement vers de nouveaux risques...

III

BULLDOG GULBBRANSON

Quand je me réveillai, le lendemain, ma tête se ressentait encore de la blessure de la veille et la douleur persistait. Tant bien que mal je me soignai et arrangeai ma coiffure de telle manière qu'on n'en vit rien ; puis, les compresses que j'avais mises amenant une légère amélioration, je me rendis à la salle à manger pour prendre mon premier repas matinal.

Comme de coutume, Gripsholm, tiré à quatre épingles, s'y trouvait et me salua d'un signe familier. Il concentrait son attention sur l'œuf à la coque qu'il épluchait avec un soin infini comme s'il n'existait pas pour lui le plus grand souci.

Rasé de frais, la veste et le pantalon irréprochablement blancs, ses cheveux luisants d'une brillantine parfumée qui lui était chère, et ses pieds dans des souliers en cuir, à lanières, Olaf paraissait le modèle des oisifs, le digne hôte du *Miramar*, aspirant à jouir en

paix de ses vacances. Il me serra cordialement la main :

— Ah ! vous voilà, mon cher Xavier... prenez un siège, mangez... à propos, comment va ?...

— Parfaitement bien, merci !

Le Suédois me scruta d'un œil à l'azur un peu froid, presque incisif, ce qui me laissa à penser que ma personne l'intéressait particulièrement... Il eut donc pour moi une sollicitude modérée qui cachait assez bien sa curiosité :

— Ainsi, vous avez passé une bonne nuit?

— Excellente ! Et vous...

— De même ! Jamais je n'ai aussi bien dormi que depuis que je suis ici ! De l'instant où je vous ai quitté jusqu'à ce matin neuf heures, je n'ai fait qu'un somme !

Nous échangeâmes encore quelques propos, moi observant mon langage et m'obligeant à une réserve qui ne puisse laisser soupçonner en aucune façon tout ce que j'avais vécu, fidèle à ma résolution de paraître parfaitement reposé et tranquille comme Baptiste. Je me gardai donc de la moindre allusion à la voiture américaine qui devait être la sienne, et écoutai la conversation de mon ami.

En vérité, ses faits et gestes ne m'inquiétaient nullement, car tout en lui respirait l'honnêteté et la franchise ; une suspicion à mon égard m'aurait donc rempli de honte et

j'éloignais constamment cette pensée. Cependant, les faits n'en étaient pas moins probants et, sans ma contenance stricte, eussent pu jeter un certain trouble entre nous ou créer un regrettable malentendu. Gripsholm se montrait par contre, fort loquace :

— Regardez et amusez-vous ! conseillait-il. Il n'y a rien de méchant à contempler son prochain et on y trouve parfois la source de petites satisfactions point négligeables... Il y a là notamment, continuait mon interlocuteur en baissant sensiblement le ton, quelqu'un, de votre côté, à la première table à gauche, qui vous intéressera. Tournez-vous légèrement et vous verrez une coquette brune fort sympathique.

Mon regard ayant suivi la direction indiquée par lui, je ne pus qu'approuver :

— Oui, en effet...

— Une beauté ! s'extasiait mon hôte.

— Affirmer le contraire serait mentir ! Et cette jolie créature est...

— Comment, vous ne la connaissez même pas de vue ?

— J'avoue que non !

— Voyons, la célèbre danseuse du *Palace Parisien,* Odette Lamour !

— Ah !

Je me souvenais vaguement de ce nom, lu parfois dans la rubrique des spectacles à la mode aussi bien qu'en la chronique des pe-

tits potins de coulisses dont s'emplissent les journaux. Olaf paraisait fort au courant et amateur de ces bavardages sans conséquence.

— Elle n'a pas moins de six prétendants et parmi eux un banquier, un diplomate, un gros industriel fort connu... que sais-je encore ? Naturellement ils se disputent ses faveurs et la comblent de cadeaux. Pourtant, depuis peu, je crois qu'il y en a un septième.

Comme je ne répondais pas, il me confia :

« Eh oui, le préféré, l'élu du moment, c'est le jeune vicomte de Saint Briard ; il l'accompagne partout. En vous penchant un peu, mon cher, vous pourrez l'apercevoir : le grand blond là-bas, assis auprès d'elle... La famille s'oppose à cette idylle, mais cette femme l'a conquis et il ne se passe pas de jour où il ne lui apporte une nouvelle babiole de prix ! Othello, en comparaison, eût fait un piètre adorateur jaloux ! Bref, il en est fou... Avec elle, on ne dirait plus le même être... Savez-vous quel a été le plus récent colifichet ? Une rivière de diamants valant certes plus du million...

— Cependant, remarquai-je, le cavalier servant de Mlle Odette ne semble pas si expansif ! Il a l'air doux comme un mouton... et je m'étonne...

— Faut-il se fier à l'apparence ? D'ailleurs, il n'est pas le seul, en cet hôtel à affecter une attitude simulée, ricana Gripsholm qui regar-

dait d'un autre côté. Deux tables plus loin, et à droite, cette fois, vous découvrirez, assises l'une auprès de l'autre, la mère et la fille, celle-ci âgée d'à peine seize ans ! Quant à l'élégante maman, vous devriez savoir que ses cheveux changent de teinte comme le temps : aujourd'hui beau fixe, donc un rouge éclatant ! Et rien de surprenant si ce soir ou demain, vous la rencontrez arborant une coiffure platinée ou brune... Que voulez-vous, chacun a ses manies, prend son plaisir où il le trouve... Cette Mme d'Ormans n'est plus toute jeune puisque, ancienne pensionnaire de l'Opéra — une artiste aussi, oui ! — elle a quitté notre Académie Nationale de Musique depuis une quinzaine d'années. Sa vie est assurée... Seulement elle prétend toujours occuper la place qui jadis lui était dévolu, la première. Il lui faut se mettre en avant partout et là où se trouve Mlle Lamour, et cela lui devient difficile ! Pensez de quels coups d'œil elle scrute la danseuse... Il n'y a qu'à les observer toutes deux ! Aussi ne manque-t-elle pas de passer des heures à sa toilette et de se parer de tous ses bijoux qui, ma foi, sont fort beaux... parure de saphir ou d'émeraudes, collier et bracelets en brillants, bagues, rien ne manque, elle a le choix !

Je ne pus m'empêcher de riposter :

— Elle a le droit d'agir comme bon lui semble, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, certes ! convint le Suédois. Mais tout de même ne la jugez-vous pas imprudente ? Sait-on jamais... A sa place, je n'afficherais pas ces signes certains de richesse ! Il y a partout...

L'allusion perçait, mais je ne compris pas tout de suite où il voulait en venir ; puis il changea brusquement de sujet et je n'insistai pas.

Chacun se retirait peu à peu, les uns dans leur chambre d'autres pour excursionner aux environs ou dans le pays. Finalement nous restâmes seuls, Gripsholm et moi.

— M'accompagnez-vous jusqu'à la plage ? demandai-je à mon ami en me levant.

— Mille regrets, Liamond ! Mon temps est pris, ce matin, des obligations importantes !

— Peut-on savoir ? fis-je en souriant.

— Il n'y a aucun secret : je file sur Nice avec ma « Badford », aller et retour, juste pour cueillir à la gare un arrivant du train bleu.

— Tiens ! J'ignorais que vous attendiez quelqu'un !

— Un camarade d'études, qui m'a prévenu par télégramme reçu tout à l'heure, de sa venue prochaine.

— Dans ce cas, ne vous retardez pas pour moi...

Un serrement de mains et l'homme au type

scandinave s'éloigna de sa démarche souple et jeune. Resté seul, je réfléchis au meilleur emploi à faire de mon temps. Le bain ? Je venais de déjeuner ! Lire ? Mon bouquin n'offrait à mes yeux qu'un intérêt très relatif... Je me souvins d'une lettre urgente à écrire et résolus de ne plus remettre cette obligation.

A cette heure. je serais tranquille dans le salon de correspondance, une fraîcheur agréable devait y régner puisque les stores baissés ne laissaient filtrer que peu de soleil, et c'est donc vers la vaste pièce aux plafonds hauts, aux fauteuils confortables, en cuir, que je me dirigeai. Stylo prêt (j'ai horreur des porte-plumes), je glissai mes doigts dans le casier pour y puiser une feuille à en-tête de l'hôtel, quand mon ardeur tomba soudain à la vue d'une pile de journaux posés à portée de ma main.

— A tout à l'heure, la missive, me dis-je. Voilà de quoi se distraire un moment...

Joignant le geste à la parole, je m'emparai de quelques périodiques et quotidiens, au hasard, puis commençai à parcourir les nouvelles. La politique, hélas, donnait lieu à des commentaires peu rassurants. Ensuite, d'un œil blasé, je tournai machinalement les autres pages pour en parcourir seulement les manchettes qui se rapportaient aux faits divers.

La lecture de l'un d'eux, pourtant, occupant toute une colonne du journal que je tenais en main, dont l'en-tête en caractères gras avait attiré mon regard, me fit bondir. En voici le texte :

MYSTERIEUSE DISPARITION
D'UNE ANGLAISE A BEAULIEU

Voivi un peu plus d'une semaine, arrivait sur la Côte une de nos charmantes estivantes de nationalité anglaise : Mme Alice Wooderson, de Londres.

C'est au Florida Palace, *où un appartement lui avait été réservé, au premier étage, que la voyageuse descendit. Mme Wooderson, tout en fréquentant assidûment pour son propre plaisir les plages les plus sélectes, s'adonnait à ses sport favoris, tennis, natation et ski nautique, et rayonnait vers Cannes, Nice ou Juan-les-Pins, au volant de sa magnifique « Cadillac ».*

Bien que ne manquant pas d'admirateurs empressés qui l'entouraient de leur cour discrète, la belle Anglaise — actuellement en instance de divorce avec Sir Wooderson, le riche businessman de la City — observait une attitude plutôt réservée, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on la rencontrait accompagnée.

Jeudi, donc, Mme Wooderson quitta l'Hôtel

après dîner pour se rendre à un gala à Monte-Carlo, ainsi qu'elle le dit elle-même au directeur du Florida. *Depuis, nul ne l'a revue.*

Le lendemain, comme elle n'avait pas reparu aux repas et demeurait introuvable, on commença à s'inquiéter de sa disparition et le nécessaire fut fait pour alerter au plus vite la police. Les recherches entreprises avec diligence sur une vaste échelle ne donnèrent malheureusement aucun résultat. Fait curieux à noter : on a retrouvé la « Cadillac » à sa place habituelle, au garage.

Mme Wooderson portait ce soir-là une cape en renards argentés ; sur sa robe décolletée (impressions peintes à la main, sur fond blanc), elle avait mis son collier de perles d'une grande valeur. De plus, un bracelet orné de pierres précieuses encerclait son poignet, sans compter son brillant qu'elle avait au doigt. Ses chaussures étaient en satin, assorties à la toilette.

L'hypothèse d'un acte odieux n'est pas à écarter étant donné l'importance des joyaux qui paraient la disparue ! Le commissaire Petit qui mène l'enquête, nous envoie une demande d'insérer que nous publions bien volontiers :

Toute personne susceptible de fournir un éclaircissement est priée de le faire sans tarder à son adresse, 28, rue d'Angoulême, Beaulieu.

Combien de fois ai-je lu et relu cet article ? Je l'ignore... Une terrible anxiété m'avait saisi et la pensée que la promeneuse découverte au volant de la voiture beige clair pouvait être Mme Wooderson s'imposa immédiatement. D'autant plus, que la description des vêtements coïncidait en tous points avec l'habillement de l'inconnue assassinée. Pourtant, ces bijoux m'auraient frappé! Et je ne me souvenais n'en avoir vu aucun ! Alors ? Une méprise ne m'abusait-elle pas ? L'Anglaise qu'on recherchait avait-elle été réellement tuée et dévalisée ensuite ? Ou était-ce moi qui me trompais ?

Dans cette expectative, je me précipitai sur les autres journaux les compulsant vivement, les déchirant presque dans ma hâte à savoir... Peut-être trouverais-je d'autres détails ? Et voilà que, dans *Le Petit Méridional,* je découvris une photographie... Plus de doute possible ! Cette photo était bien celle de l'étrangère que j'avais tenue entre mes bras, morte, le corps déjà raide ! Mme Wooderson !

Et le mobile de ce geste fatal s'établissait de lui-même, trop clairement ; un meurtre... qui selon toute vraisemblance resterait à jamais impuni puisque le principal facteur manquait : le cadavre...

.....

Comment rester dans ce salon où d'un instant à l'autre, quelqu'un pouvait entrer et me trouver bouleversé et perplexe ? Mieux valait éviter cela ; aussi, réunissant les feuilles imprimées qui m'intéressaient principalement (je croyais déjà les savoir par cœur), je quittai la pièce et regagnai ma chambre avec une prestesse qui, en cet Hôtel, ne m'était pas coutumière.

L'ascenseur ne venant pas assez vite à mon gré, je montai quatre à quatre, bousculant la femme de chambre, proférant de vagues excuses incohérentes et j'imagine, à présent, quelle tête dût faire alors la brave fille !

Enfin chez moi, je donnai un tour de clé et m'affalai dans un fauteuil, prenant ma tête entre mes paumes et voulant me contraindre à la sagesse, à la raison. Mais est-il facile d'agir avec pondération quand une étonnante fatalité s'acharne à vous écraser sous son poids ?

Il me fallait y voir clair, modérer mes impulsions remettre de l'ordre dans mes idées avant de prendre quelque décision qui pût concilier mes scrupules, et mes craintes...

N'étais-je pas le seul à connaître la fin de Mme Wooderson ? Secret lourd à porter ! Devais-je dévoiler qu'elle ne comptait plus au nombre des vivants et qu'une main criminelle l'avait exécutée ? Tout bouillonnait en

ma cervelle et je me sentais incapable d'aucune volonté. En même temps que le destin auquel je me trouvais mêlé me permettait de soulever un coin du voile, il m'apparaissait aussi que ce serait probablement impossible de céler ce que je savais de cette affaire.

Combien de temps restai-je là, à méditer, quant à la conduite à tenir ? Je ne sais... Ce fut une sonnerie venue du dehors qui me tira de ma songerie prolongée : la cloche du déjeuner.

Alors, résigné pour un moment, je jetai un dernier coup d'œil dans l'armoire à glace, vérifiai que mon visage ne portait pas trop l'empreinte visible des émotions de la matinée et m'en fus.

J'étais dans les derniers lorsque j'entrai dans la vaste salle à manger dont le luxe ne le cède en rien aux plus modernes de nos hôtels de la capitale. Presque tout le monde s'était installé et l'on passait les premiers plats. Je reconnus les hôtes désigné peu auparavant par mon ami : ravissante, Mlle Odette, avec sa robe de foulard à pois, certainement un « modèle » d'une couturière de Paris, et à grande échancrure... Sa peau apparaissait bronzée comme celle d'une Hindoue, et en son sourire attirant, elle montrait ses dents blanches, un charme de plus !

Mais si j'avais cru voir à ses côtés le vicompte de Saint Briard, je devais bien vite

me rendre à l'évidence : celui qui se trouvait assis à sa table m'était totalement inconnu... Plus loin, la mère et la fille, séduisantes, parfumées, parées, Mme d'Ormans plus fardée qu'auparavant ; trop, pour mon goût ! Parmi les touristes, des Hollandais, des Suisses, corrects et affamés.

Enfin, Olaf lui-même... Son convive, assis à mes côtés, me tournait le dos, de sorte que je devinai plutôt que je ne vis l'hôte qu'il avait à sa table.

Tranquillement, je m'installai à ma place accoutumée et me mis en devoir de consulter le menu. Presqu'aussitôt, le Suédois me découvrit et, venant vers moi :

— Alors, mon vieux Liamond, que devenez-vous ? Je vous ai cherché partout et même sur la plage !

— Je ne suis pas sorti, en effet !

— Comment ? Par ce temps splendide ? Sans blague, je crois que je ferais mieux de m'occuper davantage de vous ! Et quelle drôle de figure ! Seriez-vous souffrant ?

— Moi ? Je me porte à merveille !

— Bon ! Venez maintenant que je vous fasse connaître notre nouvel arrivé. Voici des années que nous nous sommes vu ainsi que je vous l'ai dit... Jugez de notre plaisir à tous deux !

Sans attendre ma réplique, il m'entraîna

vers sa table où je distinguais un gentleman le dos tourné. Et ce furent les présentations: « Mon cher Gulbbranson, voici un excellent ami, M. Xavier Liamond !

L'autre se retourna brusquement. A peine avais-je jeté un regard sur sa physionomie que je crus tomber à la renverse : l'innommable homme-bulldog se tenait devant moi, me tendant avec une courtoisie parfaite sa main puissante, cette main même qui avait, la nuit précédente, failli m'étrangler...

IV

UNE MENACE OBSCURE

De la stupeur, oui ! Voilà bien l'impression première que je ressentis à la vue de celui qui se nommait Gulbbranson et à qui j'attribuais intérieurement un péjoratif qui lui seyait à merveille !

Lui, observa à mon égard une attitude plutôt froide mais ne cessa, sous ses paupières mi-closes, de me dévisager sans en avoir l'air. Heureusement qu'en de telles circonstances, je suis parfaitement maître de moi-même ! Mes nerfs domptés, j'agis comme si cette rencontre me semblait tout à fait naturelle, banale. Mais Gripsholm avait l'œil, observateur comme pas un. Devinait-il qu'il existait entre son hôte et moi quelque rapport ? Il n'en laissa rien paraître en tout cas et prit son plus aimable sourire afin de poursuivre l'entretien :

— Quelle joie de recevoir en nos murs ce vieux Sven ! (tel est le prénom de M. Gulbbranson). De mon côté, je le vois aussi heu-

reux que moi de renouer connaissance ; nous ne nous sommes pas rencontrés depuis si longtemps... Hein, qu'en penses-tu ? acheva-t-il en se tournant vers son convive.

Le bulldog élargit ses lèvres, plissa ses joues dans ce qu'il devait estimer être un sourire mais qui — à cause de son menton de travers — devenait un rictus vulgaire.

— Pour cela, oui ! assura-t-il dans un français défectueux. Tu t'y connais, mon bon Olaf et l'on peut se fier à ton goût ! Vraiment je suis très, très content !

Après qu'il eût ainsi manifesté son admiration, chanté les louanges de la région et de Beaulieu en particulier, ce que je n'écoutais que d'une oreille, notre ami commun annonça que nous allions célébrer cette arrivée. En conséquence, il me priait de me joindre à eux, invitation qui ne fut acceptée qu'à contre-cœur ! Combien j'eus préféré rester seul pour déjeuner et non en tête-à-tête avec celui qui avait failli m'assommer ! Mais il n'y avait pas le choix. La prudence me conseillait de faire contre mauvaise fortune bonne mine et, au surplus, Gripsholm se serait choqué sans doute d'un refus non motivé. C'est pourquoi je ne me fis pas désirer davantage. et remerciai affirmativement.

Nous voici donc tous trois, autour de la table, évoquant des souvenirs de vacances, les deux Suédois semblant parfois oublier

ma présence et s'exprimant dans leur langue maternelle; puis, s'apercevant de l'impolitesse, la corrigeant aussitôt... Olaf montra qu'il savait recevoir, s'y connaissant en vins et sachant varier les mets abondants et choisis.

Le repas terminé sans incident, Gulbbranson sortit un étui en crocodile qu'il nous tendit tour à tour de sa main droite tandis que de l'autre il remuait son café avec sa cuillère. Comme moi, Gripshölm refusa le cigare offert et il fut seul à en prendre un qu'il alluma. Enfoncé commodément dans sa chaise à dossier rond, les pouces dans les entournures de son gilet — il portait un complet très clair, de coupe classique — son havane au coin des lèvres, il me faisait tout à fait l'impression avec sa figure en biais, d'un gangster comme on en voit dans certains films policiers américains.

Et si, maintenant, j'étais plus que jamais persuadé que c'était bien là mon agresseur de la nuit précédente, je ne m'en demandais pas moins comment et par quelles circonstances, un homme tel que mon Suédois d'ami avait pu se lier avec un individu pareil.

Là se greffait un nouveau problème qui ne venait que compliquer les autres énigmes déjà posées depuis que je connaissais la Baie des Fourmis et qu'il m'était — tout au moins

pour le moment — impossible de résoudre ! Problème touchant à la *Villa Mystère*...

Le temps passait et à présent, la salle se vidait peu à peu, Gripsholm, aussi se leva :

— Mon hôte et moi, déclara-t-il sur un ton de fort bonne humeur, avons formé le projet d'aller vers Cannes... Etes-vous des nôtres ?

— Non, non... merci ! Je ne me sens pas très bien, aujourd'hui, un mal de tête abominable, vous comprenez ?

— Mon cher Liamond, cela se voit à votre mine qui ne me dit rien qui vaille, mais permettez un conseil ! Si vous êtes souffrant, tâchez de vous soigner ! Enfin, faites comme il vous plaira... à ce soir, donc ! Au dîner, nous nous retrouverons et... en meilleur état, j'espère ?

— Bonne promenade !

Selon mon habitude, je projetai de faire une sieste d'une heure ou deux, pour faire suite à ce succulent repas, mais la chaleur torride me fit fuir l'idée de regagner ma chambre. Où trouver un peu de fraîcheur ? Dans le jardin de l'Hôtel où, sous de larges parasols, des chaises-longues laissaient entrevoir un repos prometteur. Je m'y rendis et m'installai confortablement. Ah ! qu'il faisait bon en plein air, ainsi étendu ! Mais il y a toujours dans cette vie, une ombre pour vous gâcher la plus innocente joie ! Qui peut se vanter de jouir du bonheur parfait ?

Donc, en m'allongeant en cet endroit, je comptais sans le voisinage des pensionnaires du *Miramar* qui avaient eu le même désir que moi et s'éparpillaient dans le parc à leur gré. Tous ne cherchaient pas le silence et le calme, ce dont je devais bientôt m'apercevoir à mes dépens ! Cette dame d'âge mûr, aux cheveux roux, qui tenait un journal ne pouvait être autre que Mme d'Ormans, l'ex-chanteuse de l'Opéra, vue de trois-quarts !

Sa fille, bien entendu, somnolait à demi auprès d'elle. On eût pu comparer l'opulente personne qu'était la mère à cet oiseau criard et tapageur que l'on appelle un perroquet. Ses lèvres remuaient perpétuellement, bienheureux même quand le reste de son corps ne suivait pas avec un cliquetis de bracelets. Si au moins sa conversation avait exprimé quelque bon sens ou montré de l'intelligence, mais ce n'était pas le cas, et toutes ces questions, exclamations, répétitions, finissaient par m'excéder !

J'entendais des phrases comme celles-ci :

— Pas trop au soleil, Lily ?

— Non, maman !

— C'est bien sûr ?

— Oui, mère !

— Attention ! Il faut se méfier des brûlures...

— Bien sûr, maman !

— Ainsi, hier, je me suis allongée même

pas une heure sur le sable et je m'en ressens déjà ; ma peau pèle et ces douleurs deviennent insupportables !

Comme l'adolescente ne répondait plus, Mme d'Ormans, tout en reprenant sa lecture, ajouta :

— Tien ! Voilà une information palpitante ! Ça, par exemple...

— Qu'y a-t-il ?

— Simon, tu te rappelles, ma chérie ? Non, tu es trop jeune... Simon, de l'Opéra qui débutait juste au moment où je recueillais mes succès les plus flatteurs... dans la *Juive*... Tra la li la la... la li !

— Sacrebleu ! pensais-je, elle nous gratifie d'un concert ! Ai-je besoin de dire que cette démonstration dont j'étais l'auteur forcé et bien involontaire me mettait en boule ?

— Alors, cette femme ? s'enquit Mlle d'Ormans.

— Elle a fait son chemin, pardi ! On raconte son départ pour l'Amérique. Jamais je n'ai pu décrocher un engagement pareil, moi, et pourtant ma voix était d'une autre ampleur que la sienne ! Elle a eu de la veine, tout simplement. Question de hasard, ces choses-là ! Ah ! Quelle injustice règne sur le monde !

Suivit un silence, trop court ! L'ex-diva ne tenait pas en place. Etait-ce jalousie, ou doutait-elle de son organe ? Toujours est-il que

ma voisine bruyante, non contente de m'agacer avec ses bavardages insipides, se mit à essayer son soprano en des trilles qui, peut-être, jadis, avaient pu enjôler son public mais qui, dans les circonstances présentes ne me séduisaient guère.

Furieux, je me dressai sur mon siège et la gratifiai d'un coup d'œil significatif qui eut pour effet de mettre un terme à ce chant intempestif, mais point de me donner la paix à laquelle j'aspirais tant !

La Juive mise de côté, restait le journal.

— Tu dors ?

— Non, maman !

— Pas trop chaud ?

— Non, maman !

— Bien. Ecoute-moi donc un instant. N'es-tu pas assez reposée ? Je vais te lire une nouvelle à faire trembler, vraiment !

— Qu'y a-t-il encore ? s'enquit la jeune fille qui réprimait un bâillement.

— Une riche Anglaise a disparu... une certaine Mme Wooderson. On suppose qu'elle a été tuée pour ses bijoux! Te rends-tu compte? Et les miens, mon Dieu ! Quand je pense à la fortune que je porte avec moi ! Non, ce n'est pas prudent ; voici ce que je vais faire: monter dans ma chambre, les prendre et les remettre au directeur de *Bellevue* qui les déposera dans son coffre.

— Tu as raison, maman !

— Alors, tu restes ici?

— Oui, maman !

— Attends-moi. A tout de suite ! Tra li la la la...

L'ex-pensionnaire de l'Opéra s'en allait, semant des notes et laissant derrière elle un nuage de poudre très parfumée. La démarche trop marquée, la tête haute, elle gravit le perron comme si elle entrait en scène. J'allais pouvoir mettre à profit cette absence qui se prolongeait, ce que je fis. Bientôt, sombrant dans un doux farniente, je m'assoupis.

— Li acheter... Pas cher, joli ! Foulard, en soie... véritable cachemire. Li acheter !

Mlle d'Ormans éleva une protestation énergique :

— Allez-vous me laisser tranquille ? Je n'achèterai rien !

Ouvrant les yeux, je vis un homme qui s'approchai de ma chaise-longue, me prodiguant force courbettes et portant un éventaire ; celui-là même que venait de renvoyer la jeune fille. Je m'étonnai qu'il ait pu entrer dans le parc. Il reprenait sa sérénade :

— Li acheter... cravates, rouges, jaunes... supports-chaussettes, lacets et blagues à tabac... ceintures.

Encore à demi endormi, je considérai un instant la face jaunâtre de l'individu, proche maintenant et immobile, qui tendait la bouche en un sourire d'Asiatique.

« Missié, pas cher... et beau ! Li acheter !

La vision de ce Chinois ou Japonais — l'un de ces marchands de bric à brac qui se partagent avec les Algériens la clientèle estivale de l'endroit — devenait plus nette. L'expression de ces yeux, ce visage aux pommettes saillantes, me semblait connu déjà. Où donc l'avais-je vu ?

Comme je hochais la tête dans un refus, je n'eus pas à le renvoyer car quelqu'un dans son dos arrivait à grands pas en vociférant : le directeur du *Miramar*, furieux que le colporteur se soit introduit sans son autorisation, qui venait pour le chasser. L'Oriental ne se le fit pas dire deux fois et franchit la grille. Quant à moi, c'est alors que mon incertitude se mua en conviction précise : Kamouri venait de passer à mes côtés...

.....

— Au diable ! me dis-je. Décidément, me voilà affligé d'une maladie d'un nouveau genre ; je tiens à reconnaître partout les types louches qui ont, selon mes déductions personnelles, rapport à l'affaire qui me préoccupe !

Un raisonnement logique, en effet, aurait dû me faire paraître pour inadmissible d'identifier le pêcheur de la veille en ce marchand à la vie errante. Qu'avait à voir ce pauvre colporteur avec l'amateur de poissons ? Mais,

si durant ces dernières vingt-quatre heures, je m'étais senti mêlé à des péripéties invraisemblables bien aptes à exciter ma curiosité, ma mémoire, excellente, ne me trahissait pourtant pas. Certes, ces petits bonshommes aux yeux bridés se ressemblent souvent. Pouvais-je m'y tromper ? Non! Celui qui m'avait croisé et impressionné si fortement était bien l'énigmatique Japonais qui s'en allait sans hâte, à présent, par la route en pente. Bigre ! Une occasion unique s'offrait d'en avoir le cœur net ; la laisserais-je échapper ?

En général, je ne suis pas homme à tergiverser dans une telle alternative. Mon hésitation ne fut donc que de courte durée et, cédant à on ne sait quelle impulsion, je pris en filature mon oiseau, à une certaine distance, toutefois.

La promenade devait se prolonger au delà de mes espérances. Le chemin que Kamouri suivait allègrement menait vers le village où il ne s'arrêta point. Nous continuâmes, lui tenant toujours son éventaire accroché à l'épaule par une courroie, moi me dissimulant de mon mieux derrière les troncs d'arbres à l'ombre rare.

Situation moins enviable, certes, que de rester assis, bien tranquillement, sous un parasol en n'ayant d'autre souci que de chasser les moucherons et à l'abri des rayons ardents de cette heure où le soleil tapait en plein.

Néanmoins je m'estimais fort privilégié et me sentais prêt à une longue poursuite. Nous arrivâmes ainsi au petit port où le Japonais parut chercher quelqu'un.

Dans un canot à moteur, un marin — d'après ce que j'en pus voir — semblait absorbé dans la peinture de son embarcation, mais dès qu'il aperçut l'arrivant, il lui fit un signe et l'autre s'approcha à pas rapides pour échanger quelques paroles avec lui, que malheureusement je ne pouvais entendre. Cependant, il me fut loisible de suivre leur manège et l'Asiatique en particulier. Ce marin que, jusqu'ici, je me rappelais n'avoir jamais rencontré dans les parages, désigna à son interlocuteur qui ne s'était pas débarrassé de sa marchandise mais l'avait tournée un peu plus de côté, un gros sac très volumineux et — chose étrange — dont le contenu semblait se mouvoir.

L'homme du canot mit pied à terre. Le pseudo-marchand fouilla alors dans la poche de son pantalon crasseux et élimé pour en sortir bientôt un portefeuille dans lequel il prit plusieurs billets qui passèrent de sa main en celle du marin, celui-ci les saisissant avec un empressement ponctué d'un sourire entendu. Sidéré, je suivis cet étonnant marché, me perdant en conjectures quant au contenu du colis qui s'agitait toujours et que Kamouri chargeait sur une

épaule. Enfin, d'un pas furtif, le Japonais quitta son vendeur, emportant le fardeau sous lequel il ployait à demi.

Prodigieusement intéressé, je continuai derechef mon chemin à sa suite. Tout d'abord il sembla vouloir se diriger vers la Baie des Fourmis mais — m'avait-il aperçu ou pour quelque autre cause ? — à un tournant, il bifurqua soudain et je dus, tout en redoublant de précaution, presser ma marche pour ne pas le perdre de vue. Il me mena ainsi jusquà la maison surnommée *Villa Mystère !* Là, ce bricoleur étrange, se déchargea tranquillement de son sac pesant et, sans se retourner, pris un temps de repos, une halte ! Qu'attendait-il ?

Cette question me rendait perplexe. Seul sur la route, il me paraissait fort difficile de retourner en arrière sans attirer son attention... j'avançai donc résolument. Ah ! ce sacré renard, je sais aujourd'hui qu'il ne demandait que cela ! Comme j'arrivais à sa hauteur, juste dans son dos, il pivota sur les talons.

— Missié me suivre... et pourquoi ? commença-t-il avec sa mine innocente.

— Que chantez-vous là ? répliquai-je en jouant à merveille l'étonné.

L'autre grimaça :

— Si, si... Vous m'espionnez... Pas bon ça !

— Quelle idée, par exemple ! Une prome-

nade, une simple promenade, voilà tout ! C'est mon droit ou non ?

Autant je m'efforçais de paraître en colère, autant lui, ce petit bonhomme rusé, se laissa peu impressionner par cette feinte et reprit avec une révérence qui signifiait clairement que je tombais de la lune :

— Hakawara n'aime pas l'espion... mauvais ! Hakawara colère, grande colère... Hakawara très terrible !

Cette déclaration fut faite sur un ton qui me laissa pétrifié. Et, avant que j'aie pu dire « ouf » ni trouvé une réplique à cette sorte d'avertissement incompréhensible, Kamouri s'inclina presque jusqu'à terre, reprit son sac mouvant puis disparut avec rapidité parmi les mimosas bordant la route...

V

UNE TROUVAILLE

Quiconque à ma place eut avoué ce que ces paroles prononcées d'un air circonspect et ponctuées d'un coup d'œil méfiant, n'offraient rien de rassurant pour l'avenir.

Ma première idée fut de courir après ce diable rusé et de lui réclamer une explication. Mais bien vite je me ravisai. A quoi bon ? Kamouri était déjà loin et, en admettant que je le rattrape, il y avait quatre-vingt dix-neuf chances sur cent pour qu'il se renferme dans le mutisme complet, cher à ceux de sa race.

Le plus sage serait sans doute d'observer les environs immédiats de la maison japonaise où, peut-être, je le verrais entrer ou ressortir ? Supposition toute gratuite mais que faire de mieux ? Une fois encore, mon espoir fut déçu...

Le loisir m'était donné de découvrir en plein jour l'habitation, objet de mes pensées, qui m'intriguait tant.

Si l'architecture de ce curieux bâtiment m'avait frappé de loin la nuit précédente, bien que ses contours en fussent assez vagues dans l'obscurité, un examen plus attentif me permettait d'en voir l'assemblage probablement voulu de deux styles bien distincts : l'Orient et l'Occident s'harmonisaient d'une manière inattendue en une construction qui pouvait surprendre au premier regard.

Tandis que la partie inférieure ne se distinguait que peu de la plupart des lignes sobres caractérisant les villas d'alentour, les multiples toits, par contre, avec leurs pignons fuyants, à la base élargie, rappelaient assez bien un temple de Tokio ou autre ville du Japon tout en affirmant le contraste.

Enfin, constatation autrement intéressante à mon gré, les quelques rares fenêtres de dimensions restreintes apparaissaient au-dessus des palmiers, tous leurs volets clos.

— Vous n'êtes pas le premier, Monsieur, à vous extasier sur l'originalité de cette habitation ! On ne s'attend guère à la voir telle en cet endroit...

Une voix, dans mon dos, m'obligea à tourner la tête et je me trouvai nez à nez avec celui qui m'avait tenu ce langage ; un promeneur fort bien mis, qui soulevait avec toute la légèreté qu'il sied, son panama.

« Beaulieu pullule de surprises de ce genre ! poursuivit-il comme je le considérais un peu

interloqué. Avez-vous visité la « Petite Afrique ? »

— Non ! confessai-je en réprimant mon premier geste de surprise.

Fort à l'aise, l'autre ne parut manifester aucune intention d'en rester là, au contraire.

— Dommage ! Jolie vue, charmant coin plein de pittoresque et de couleur locale... Mais vous pourrez réparer cet oubli, et quand vous voudrez... Dès maintenant même !

Je n'avais pas le temps de placer un mot qu'il continuait. Sans doute, un de ces êtres qui ne se plaisent qu'en compagnie, pour le seul plaisir de bavarder...

— Quand vous arrivez à la plage, il vous suffit de tourner à gauche vers une petite ruelle qui y aboutit directement ; d'ailleurs, c'est indiqué ! Impossible de se tromper... Le coup d'œil en vaut la peine : il y a là-bas des maisons extrêmement curieuses, bâties selon les goûts de leur propriétaire qui possèdent, pour la plupart, un beau capital ! Ainsi on peut y voir la villa tunisienne, l'habitation de pur style arabe, ou la construction en terrasses étagées comme à Alger ! On se croit transporté en plein Orient ; vision inoubliable !

Tandis que le passant bien renseigné monologuait de la sorte, j'eus la facilité de me faire une opinion sur lui, tout en l'observant à la dérobée.

Habillé d'une façon irréprochable — complet blanc, à rayure fines — sa figure bronzée ornée d'une barbe noire et drue, un monocle à monture en or pendant à un fil de soie, il s'appuyait de ses deux mains sur une canne en bambou. Tout en sa personne inspirait la confiance et confirma l'excellente impression que me faisait son parler élégant. Peut-être son accoutrement manquait-il d'une note de distinction que j'aurais aimé y trouver; néanmoins, cet inconnu qui frisait la cinquantaine et, à en juger par sa physionomie, devait être étranger, me paraissait décidément très sympathique.

Comprit-il mon approbation muette pour ses manières et le réel plaisir que j'éprouvais à faire sa connaissance ? Il redoubla d'amabilités :

« Croyez bien, Monsieur, qu'il n'est pas dans mes habitudes d'aborder ainsi le premier venu, mais vous m'avez paru tellement admiratif, comme moi et comme tous ceux qui passent devant ce coin de rêve, vous semblez réellement amateur de belles choses, que je n'ai pas cru me tromper en vous signalant ce qui comporte, ici, le plus d'intérêt !

— Je vous suis, croyez-le bien, très reconnaissant pour vos indications, Monsieur...

— Tscherbatscheff ! Mon nom vous suffit à deviner que je suis Russe d'origine. Exilé.

je passe mon temps en voyages et en de longues randonnées. J'adore voir du pays, mais c'est toujours ici que je reviens, comme en un paradis jamais égalé !

La politesse voulait que je me présentasse à mon tour ce que je fis de bonne grâce ; puis notre entretien se prolongea dans les meilleurs termes.

Quoique réticent parfois en ce qui concernait sa propre personne, M. Tscherbatscheff me laissa entendre, pourtant, qu'il avait appartenu à la noblesse de la vieille Russie des Tsars dont trop de descendants traînent de par le monde leur destin malheureux. Mais rien de plus précis. Comme ce vieux Gripsholm, il montrait qu'il connaissait la région sur le bout du doigt, m'en décrivait les solitudes si belles et les endroits fréquentés par les snobs, mais mon étonnement fut à son comble quand j'appris qu'il habitait depuis plusieurs jours le même hôtel que moi, le *Bellevue !* Vraiment, je considérais comme une aubaine d'écouter ce beau parleur, qui s'exprimait en notre langue avec facilité.

Et je fus particulièrement heureux de regagner le *Miramar* à petits pas, tout en devisant avec ma nouvelle relation, ce qui ne m'empêcha pas en passant près du port de pêche, de jeter un rapide coup d'œil pour m'assurer si le marin se trouvait par hasard encore là. Mais non, celui qui avait conclu

avec Kamouri un mystérieux marché avait été repeindre ailleurs son canot...

Dans le hall du palace, je pris congé de l'agréable causeur et rentrai chez moi, ayant tout juste le temps de m'habiller pour le dîner.

A peine ma porte était-elle refermée qu'on frappa et, sur mon « Entrez ! » la figure rayonnant de mon ami le Suédois s'introduisit dans l'entrebâillement puis, la longue silhouette suivit.

Sa main enserra la mienne.

— Hello ! s'écria-t-il joyeusement, pas encore mort à ce que je vois ! Je vous croyais au lit, mon cher ! Donc la santé est meilleure ? Tant mieux, tant mieux !

J'inventai un demi-mensonge :

— Cela va sensiblement moins mal que ce matin ! Justement, je me disposais à descendre à la salle à manger.

— Inutile !

— Pourtant...

— Sérieusement, vous n'y pensez pas ! Il faut vous changer les idées ; les plans sont faits, nous allons au « château de Barcelone » et cette fois-ci, vous ne vous déroberez pas !

— Permettez !

— Je ne permets rien du tout, mon bon Xavier! Nous sommes prêts, il vous reste tout juste le temps de revêtir votre smoking...

— J'aurais peur d'être un trouble fête, pro-

testai-je faiblement, je ne me sens pas assez bien pour...

— Ta ta ta ! Pas d'excuse ! D'ailleurs nous emmenons quelqu'un, une jeune femme dont vous ferez la connaissance et qui vous plaira j'en suis certain ! Alors, dépêchez-vous, on vous attend en bas !

— Vous y tenez absolument ?

— Quelle question ! Nous ne partons pas sans vous !

Sur ces mots, Olaf se retira après un bref salut en me recommandant une fois encore de faire vite.

— Tout bien pesé ! pensais-je, pourquoi pas ? Un peu de distraction ne peut que m'être profitable ! J'en ai besoin... Après tout ce qui s'est passé !

Gripsholm, ce bon copain, n'avait exagéré en rien tandis qu'il me prédisait la rencontre avec une fort attachante personne; celle-ci, en effet se trouvait avec lui et Gulbbranson et ils bavardaient tous trois lorsque je les rejoignis. Tout de suite, on me la présenta comme étant Mlle Wanda Kroschewska, journaliste polonaise. Quelle exquise apparition ! Ses traits fins s'encadraient dans une abondante chevelure floue d'un blond presque blanc — naturel ou non, seul son coiffeur le savait — deux yeux noirs voilés par de longs cils, un petit nez retroussé, et son teint mat mettant en valeur deux lèvres

carminées, tel était le portrait de notre invitée.

La jeune fille s'enveloppait nonchalamment dans un manteau du soir trois-quarts qui laissait dépasser largement la traîne d'une robe à grand décolleté en lamé d'argent. Une compagne délicieuse avec laquelle pour l'instant je n'échangeai que quelques paroles banales, car mes amis avaient hâte d'aller dîner.

Tous quatre confortablement installés dans la « Bedford Six », Gripsholm démarra et bientôt le bolide dévora la route.

Le « Château de Barcelone » est un établissement trop connu des fervents de la Côte et des touristes ayant fréquenté Beaulieu et ses environs pour que je m'attarde en sa description.

Perché sur un rocher d'au moins trois cents mètres de haut, il apparaît, de loin, au détour de la Corniche, comme un castel du moyen-âge ; mais il fallait toute l'ingéniosité de nos décorateurs d'à présent et les ressources du modernisme pour y avoir réuni, à l'inrieur, le luxe qui s'y trouve! Dès la première salle, un maître d'hôtel affable et stylé nous accueillit pour nous conduire vers la place qui nous attendait parmi une foule cosmopolite et grouillante qu'éclairaient les mille scintillements d'un magnifique lustre de cristal.

La plupart des tables étaient déjà occupées par d'élégants et gais dîneurs. Au fond, une musique discrète répandait sur l'assistance la douceur de valses viennoises qui créaient l'ambiance.

Il revenait à Gripsholm de composer le menu et, une fois encore, le Suédois se montra à la hauteur de sa tâche. Les coupes de champagne — excellent, d'ailleurs — s'entrechoquèrent bientôt et nous fûmes mis en gaîté par le rire perlé de la ravissante Mlle Wanda. Gulbbranson, lui, ne se montrait pas plus loquace qu'à l'ordinaire mais notre hôte par contre, était aux petits soins pour nous.

— Alors ! me dit-il plein d'entrain, regrettez-vous encore de nous avoir suivis, malade imaginaire ? Ce lieu me paraît plus attirant que votre solitude prolongée à satiété !

J'en convins de bonne grâce tandis qu'il reprenait :

« Et vous n'avez pas tout vu ! Le souper terminé, nous passerons dans la salle voisine qui n'a rien à envier à celle-ci, je vous prie de le croire ! Un jazz réputé nous distraira de ses rythmes saccadés qui prêtent à la danse ; j'adore cela, et vous, Wanda ?

— Moi aussi ! assura la jeune fille avec ravissement.

Le troisième convive murmura alors quelmots inintelligibles et, pour ma part, je dé-

clarai que ce genre de plaisir ne m'attirait guère, ce qu'Olaf ne voulut pas croire.

Peu après, en effet, nous rejoignîmes la salle en question où la difficulté de trouver une table fut rapidement résolue par le maître d'hôtel que mon ami semblait bien connaître. L'assistance, chic et snob comme il se doit et non moins enthousiaste que de l'autre côté conquit Gripsholm qui ne tarda pas aussitôt que nous fûmes installés, à emmener notre compagne faire un tour de piste. Gulbbranson et moi restâmes donc en tête-à-tête, ce qui, heureusement, ne se prolongea pas, le bulldog obéissant à une providentielle inspiration et allant, après avoir bredouillé une excuse, inviter une belle et grande femme brune dont il grillait de faire la connaissance. A vrai dire, je ne fus pas fâché de me trouver débarrassé de lui pour un temps !

Le bruit de l'orchestre assourdissant composé de plus de dix musiciens, presque tous des nègres revêtus de soies éclatantes, et le va-et-vient incessant des couples avides de mouvement, d'une fatigue qu'ils nommaient leur distraction, tout cela m'étourdit quelque peu. Evidemment, je ne refuse jamais d'aller entendre un beau concert ou un Opéra bien interprété, mais à ces harmonies discordantes du jazz, je ne goûtais aucun plaisir.

Mon attention se reporta donc de préférence sur les éclairages tamisés de la salle

qui, à ce moment, par un habile changement à vue, fut plongée dans une demi-obscurité mettant en relief les danseurs et prêtant aux soupeurs amoureux l'atmosphère intime propice aux douces confidences qui leur est chère dans certains cabarets parisiens. Peu à peu aussi, la musique se mettait en sourdine; mes regards erraient d'un coin à un autre, cherchant à mieux reconnaître les oisifs qui entraînaient mes trois compagnons dans leur vague frénétique.

Sur la chaise, à côté de moi, je sentis glisser un tissu et, me baissant, je reconnus le manteau de Mlle Wanda qu'elle avait laissé tomber négligemment sur la chaise en se levant. Avec soin je le ramassai et, dans ce geste, atteignis la pochette perlée de la jeune fille, mignon sac au fermoir fragile.

— Les femmes sont toutes les mêmes ! pensai-je. Cette imprudente ne prend même pas garde à ses affaires !

Le réticule, en effet, se trouvait à demi-ouvert. Naturellement, je jugeai plus sûr de le refermer moi-même et, pour ce, le pris... Or, il advint là un incident qui me plongea dans une perplexité bien compréhensible : comme mes doigts malhabiles touchaient la pochette, elle laissa voir, à demi renversé, tout son contenu, frivolités habituelles d'une coquette, poudre, tube de rouge, fin mouchoir et autres babioles de ce genre.

Et que découvris-je? De la doublure intérieure sortit un objet qui, scintillant de mille feux, sollicita mon regard... un bracelet finement travaillé incrusté de pierres précieuses!

Pourquoi rester si ébahi devant cette trouvaille ? Le bijou pouvait fort bien appartenir à la Polonaise...

Cependant ma stupéfaction grandit au fur et à mesure que je me remémorai la description des joyaux de l'infortunée Anglaise. Ce bracelet qui miroitait entre mes doigts n'était-il pas celui de Mme Wooderson ?

VI

MON ARRESTATION

Fouiller davantage le sac de Mlle Kroschewska eût été m'exposer à quelque représaille et — bien que je grillais d'envie alors de trouver d'autres indices — je crus bon à tout remettre en ordre comme si de rien n'était. La musique venait, en effet, de cesser son accompagnement, indiquant que la danse prenait fin, et je n'eus que le temps d'absorber deux gorgées de champagne pour me donner une contenance vis-à-vis de mes compagnons qui revenaient.

Gripsholm devisait galamment avec la journaliste polonaise et le bulldog, laissant sa partenaire à sa table, revint également vers nous.

— Alors ? s'enquit Olaf en me découvrant seul devant ma coupe à moitié vide, notre exemple ne vous tente pas, Liamond ? Cela m'étonne !

— Non ! J'ai préféré jouir en spectateur de cette ambiance si agréable !

— Drôle d'idée ! Dans un endroit comme ici, on se remue un peu... Pourquoi n'allez-vous pas inviter une de ces belles qui se pavanent là-bas ? Il y a d'aimables compagnes pour passer une soirée...

— Ne vous ai-je pas dit que je suis un piètre danseur ?

Mlle Wanda regagnait sa place et, à la manière un peu brusque dont elle toucha son sac, je compris qu'elle était contrariée de l'avoir laissé par mégarde. Elle n'en fit rien voir, soit par prudence, soit par politesse ; aucune allusion, pas un geste, n'indiqua qu'elle me suspectait un tant soit peu... D'ailleurs, n'avais-je pas pris toutes précautions désirables, et rabattu le manteau comme il se trouvait auparavant ?

Notre ami s'empressa de remplir les verres et la conversation se porta sur les habitués de l'endroit que chacun de nous suivant dans ses évolutions, et particulièrement sur les jolies femmes que Gripsholm semblait connaître plus ou moins. Ses remarques de pince sans rire, teintées d'une légère ironie, ne manquaient pas d'esprit, d'ailleurs, et je les relevais complaisamment tandis que la Polonaise les ponctuait de ses éclats de rire cristallin.

Seul, Bulldog ne desserra pas les dents et ce fut avec une certaine satisfaction que je le vis nous quitter une fois de plus pour al-

ler rejoindre sa conquête brune. Olaf et Mlle Wanda, par contre, décidèrent de me tenir compagnie ce que, dans d'autres circonstances, j'aurais accepté sans arrière-pensée, mais qui actuellement me causait une impression de malaise.

Le maudit sac de la jeune fille était la cause de mon tourment, plus encore que je ne voulais me l'avouer, et tout en écoutant le bavardage de mes amis, je me demandais quelle conduite adopter... Provoquer un esclandre et charger publiquement notre compagne d'une accusation brutale de vol ou, pire, de meurtre, eût été folie! Mes présomptions sur la journaliste étaient encore trop récentes et si extraordinaires que je n'osais m'y arrêter. Toujours la même histoire ! Ne pouvait-il exister deux bracelets exactement semblables, ce qui m'eût induit dans une grave erreur? La chose était fort possible ! Il me fallait trouver une autre solution... facile à dire ! Laquelle ?

Le cours de mes pensées se trouva alors interrompu par l'apparition d'une figure qui ne m'était pas inconnue. Tout de suite, je mis un nom sur cette physionomie : Mlle Odette Lamour !

Son beau corps sculptural, emprisonné dans les bras de son partenaire, elle se laissait guider souplement, la tête légèrement en arrière, les yeux à demi fermés. Juste comme

ils passaient tout près de nous, je vis alors l'homme dont elle suivait les mouvements à la perfection : sa barbe me suffit à première vue pour que je sache qu'il ne formait avec ma récente relation de l'après-midi, qu'un seul et même personnage... j'ai nommé, M. Tscherbatscheff !

— Tiens ! me dis-je, j'aurais tenu le Russe pour plus sérieux... j'imaginais sa vie privée excluant les sorties dans les boîtes de nuit et autres lieux de plaisir ! En un mot, une existence rangée d'homme mûr.

Et je découvrai ici, tardivement, venu au « Château de Barcelone » en gai soupeur heureux de danser avec une belle créature qui eût pu être sa fille !

— Connaissez-vous ce monsieur à barbiche ? demandai-je à Olaf à mi-voix.

Cette question le fit froncer les sourcils avant qu'il ne réplique :

— Oui... c'est-à-dire, vaguement, très vaguement ! Selon les bottins ambulants que sont les gens qui savent tout, on le classe dans la catégorie des nobles exilés.

— Justement ! Il se nomme M. Tscherbatscheff !

Mon interlocuteur eût un sourire quelque peu narquois :

— Vous n'y êtes pas ! Serait-ce lui qui vous aurait donné cette carte de visite ?

— Parfaitement !

— Profonde erreur ! soyez-en persuadé, et si je ne craignais de commettre une indiscrétion, je vous le prouverais tout de suite. A tout autre que vous, mon cher Liamond, je ne soufflerais mot de ce que je sais, mais je suis certain que vous en garderez le secret. Sachez donc que sous ce nom d'emprunt se cache une personnalité venue incognito : le Grand Duc Boukhonine lui-même !

— Pas possible ?

— C'est ainsi. Mais, je vous en prie, pas un mot à qui que ce soit ! Et maintenant, parlons de Mlle Lamour, qu'en dites-vous ? Elle a fait son chemin... Après le vicomte de Saint Briard, un authentique Grand Duc de toutes les Russies ! Parbleu, si vous détaillez l'expression de Son Altesse Impériale, vous conviendrez qu'Elle paraît fort satisfaite de cette charmante compagnie !

— En effet ! avouais-je ébahi, vous avez raison. Le Slave ne manque pas de faire impression sur votre vedette ! Mais, entre nous, votre ami Gulbbranson semble, lui aussi, comblé dans ses vœux les plus chers. Depuis le début de la soirée il s'occupe de cette dame à plumes, à la taille haute et aux gants violets avec qui il parle, là-bas... Le voyez-vous ?

— Eh oui ! convint Olaf un peu gêné. Cette Américaine est riche à millions paraît-il !

— Votre ami a bon goût !

— Après tout, je lui souhaite un peu plus de chance qu'il n'en a eu jusqu'ici ! La fortune ne le favorise guère, en général ! Vous comprenez... à cause de son physique qui lè dessert ! Il ne peut plaire à tout le monde avec une telle figure.

Le moment se présentait pour sonder Gripsholm sur le personnage qui m'intéressait et je m'empressai de saisir habilement la balle au bond en m'écriant :

— Je parie tout ce que vous voudrez que M. Gulbbranson est un ancien boxeur !

Mon hôte se mit à rire à gorge déployée :

— Perdu d'avance ! Vous vous trompez. Il ne pratique pas plus les sports que vous et moi ! Seulement il a un métier qui le passionne et vous ne devineriez jamais lequel.

— Alors, peut-on savoir ?

— Bon sang, que vous êtes curieux aujourd'hui! Enfin, il n'y a pas de raison de vous le cacher quoique mon compatriote ne tienne pas particulièrement à ce qu'on en parle.

— Vous m'intriguez !

— Sven est détective, l'un des plus célèbres détectives de Scandinavie ! Qu'en dites-vous, maintenant ?

Comment répliquer, en effet? Le pouvais-je ? Je me sentais incapable d'articuler le

moindre mot car cette révélation m'avait purement et simplement coupé la parole !

Tard dans la nuit — deux heures passées — nous réintégrâmes tous quatre notre hôtel car Mlle Wanda (je l'appris par la suite), y avait également élu domicile le matin même. Chacun de nous éprouvait queque hâte à regagner sa chambre respective, moi encore plus que les autres peut-être. La musique étourdissante, ce milieu que je fréquentais plutôt rarement, en somme, et surtout le champagne ingurgité en trop grande quantité, m'avaient tourné la tête. En introduisant ma clé dans la serrure, je ne me sentais guère solide sur mes jambes et, quelqu'un me voyant alors eût juré, certes, que j'étais légèrement ivre !

Ma lassitude se traduisait par un immense besoin de dormir; comment aurais-je pu supposer qu'un événement extravagant et bien inattendu allait m'en empêcher ? Tout d'abord, ayant enfin réussi à ouvrir et actionné le commutateur, la vue de mon appartement telle qu'elle s'offrit à moi en pleine lumière suffit à me dégriser comme par enchantement !

Il y avait de quoi rester suffoqué en considérant comme je le fis, le spectacle inquiétant qui s'imposait à mes regards : quel désordre ! Ma valise béante et tout son contenu répandu à terre ; sur le sol aussi les cintres

et mes vêtements dont les poches avaient été consciencieusement retournées ! Enfin l'armoire forcée et la commode ouverte, tout indiquait clairement qu'en mon absence un visiteur indélicat avait procédé à un cambriolage en règle.

Comme je regrettais de n'avoir pas obéi à ce vague pressentiment qui me conseillait de refuser à Olaf son invite, faite évidemment dans une bonne intention mais qui avait servi le malfaiteur nocturne ! Cependant je ne me trouvais pas au bout de mes peines ! Mon premier soin étant, bien entendu de contrôler ce qu'on avait pu me subtiliser (car, au début, je ne me rendais pas compte exactement de l'objet de cette incursion dans ma chambre), je me penchai pour ramasser mes affaires. A peine ce geste ébauché que déjà je me redressai sans l'achever : dans mon dos, la porte venait de glisser sans bruit sur ses gonds et deux hommes qui entraient à l'improviste la refermaient avec précaution. Cela mit le comble à mon étonnement. L'un, de taille moyenne, portait moustaches et était coiffé d'un chapeau melon ; son attitude reflétait la même sévérité compassée que l'autre, grand et svelte, celui-là, qui ne soulevait même pas son canotier en guise de salut. Les deux arrivants firent un pas et se rangèrent de telle façon qu'il me fut impossible de m'échapper, en me barrant la route.

— Monsieur Xavier Liamond ? questionna le premier assez brusquement.

— Moi-même, monsieur. Mais qui...

Il souleva à demi le revers de son veston où je vis un insigne, puis proféra :

— Police !

Dans un geste de recul je m'agitais déjà et ouvrais la bouche pour protester contre cette incursion subite et injustifiée mais l'homme ne prit pas garde à ma véhémence et, s'approchant, saisit mes poignets :

— Pas d'histoires ! grogna--il, cela ne sert à rien.

Un faible déclic, me voilà devenu leur prisonnier. De plus le personnage aux traits impénétrables me tint en respect avec un revolver de gros calibre qu'il me mit sous le nez pendant que l'autre attendait un ordre qui vint :

— Fouillez-le, Duclos !

L'aide ainsi nommé ne se le fit pas dire deux fois, ne demandant que cela. Deux mains brutales tâtèrent toutes mes poches et un cri de satisfaction s'ensuivit. Il se passa alors la chose la plus extraordinaire que j'aie vue depuis longtemps : sur la paume, l'individu qui venait de tripoter tout le contenu de mes vêtements, présenta à son compagnon ce qu'il semblait chercher.

— Pristi ! s'exclama ce dernier fort content, je m'en doutais bien un peu !

Puis, s'adressant à moi :

« Connaissez-vous ceci :

Une sueur froide perlait à mon front tandis que je hochai la tête négativement. Etait-ce possible ? A la vue du collier de perles qu'en ricanant, l'homme au melon faisait balancer devant moi, ma situation me parut des plus critiques sinon fort compromise !

— Vous ne nierez pas que nous l'avons trouvé sur votre personne, vous êtes fait !

J'aurais pu prendre cette scène pour une mauvaise plaisanterie, mais l'expression de gravité empreinte sur les traits de mes accusateurs dont l'un me gardait toujours sous menace de son arme, son second continuant ses recherches, ne me laissait aucun doute. Le piège que l'on m'avait tendu apparaissait, aussi ingénieux que bien réalisé, et je me voyais dans de beaux draps !

Qui eût cru pouvoir s'en tirer ? Pourtant un espoir me restait malgré les preuves accablantes, où figurait en premier lieu : le collier ! Car le jeu était net, à présent : on voulait me convaincre du meurtre de Mme Wooderson !

.....

Résolu à me défendre avec la dernière énergie et protestant à nouveau contre cette irruption intempestive, je me débattis vai-

nement ! Les faits restaient inexplicables... Comment ce bijou avait-il pu être mis dans ma poche? Grave question. Plus j'affirmais n'y rien comprendre, insistant sur la véracité de mes dénégations, moins les policiers se souciaient d'y accorder quelque crédit. Mieux encore, le moustachu me déclara arrêté et m'engagea vivement à me taire.

Traité comme un criminel d'envergure, réduit au silence, je dus quitter le *Bellevue-Miramar* sous bonne escorte, solidement encadré. On m'obligea à monter dans une automobile qui stationnait, prête à démarrer, et aussitôt le véhicule partit, filant tout droit vers le commissariat.

Là, nouvelle déception.

Si j'avais supposé être reçu immédiatement par le fonctionnaire qualifié, étant donné l'importance de mon cas, mes illusions furent toutefois de courte durée. Je dus me résigner à patienter dans la petite cellule séparée par un battant d'acier d'une autre pièce, où, sans ménagements, l'on me poussa.

Que faire d'autre sinon m'étendre sur la mauvaise paillasse où, à chaque fois que je me retournais, je croyais entendre mes os craquer ! La fatigue est vraiment un sporifique merveilleux ! De cette nuit passée au violon je garde le souvenir d'un profond sommeil qui ne fut interrompu que par un

grincement de ferrures significatif ; on me réveillait en sursaut. Donc, l'attente se terminait ; en effet, celui dont j'avais entendu le nom, Duclos, m'interpellait rudement :

— Allez, ouste ! Le commissaire va vous voir !

On m'introduisit dans le bureau aménagé avec une certaine recherche où un homme, confortablement adossé à son fauteuil me dévisagea avec attention. Le commissaire Petit — plus tard, je suis que c'était bien lui — chef de la police de Beaulieu, ne répondait pas du tout à l'idée que je me faisais de sa personne. Plus grand que moi d'une tête, maigre, osseux, ses yeux brillants, un rictus nerveux au coin des lèvres, enfin ses cheveux rares coiffés en brosse, voilà en quelques mots la fidèle description de celui qui tenait dorénavant mon sort entre ses mains.

Il n'apparaît nullement nécessaire que je m'étende ici sur diverses formalités, pas plus que sur notre entretien qui dura plus de trois heures. Je me contenterai d'indiquer que je parvins, non sans peine, à dissiper les suspicions de l'honorable représentant de la loi par des arguments irréfutables.

Lorsque, enfin, je pris congé de lui, ce fut dans les termes les plus cordiaux.

A mon retour à l'hôtel, une nouvelle difficulté m'arrêta encore : le Directeur de *Belle-*

vue, qui me demanda sur un ton glacial des explications quant à cet incident et me pria, pour ce, de le suivre dans son cabinet de travail. Il alléguait la bonne réputation de son établissement se déclarait fort ennuyé, toutes considérations auxquelles je m'empressai de répliquer en termes succincts que la police n'ayant pu m'inculper, il ne lui appartenait nullement de s'inquiéter de mes actes ; puis, je le plantai là, le laissant fort déconfit.

Jusqu'à la fin de la matinée, je restai dans mon lit, et ce n'est qu'au premier coup de cloche annonçant le déjeuner, que je me décidai à descendre, rasé de près, et remis de mes pérégrinations mouvementées. Comme je le prévoyais, les convives habituels m'avaient déjà précédé en bas et je fus salué d'un « Hello ! » sonore, Olaf s'empressant de m'accaparer pour tâcher de savoir ce qui se passait.

Le bruit de mon aventure s'était-il donc répandu dans toute la maison ? Je jugeai cela bien désagréable ! On m'accablait de questions auxquelles je n'eus pas de hâte à répondre étant donné qu'il s'avérait comme dangereux de fournir trop de détails.

J'essayai donc de me tirer d'affaire avec de vagues prétextes, d'autant plus qu'entre les deux Suédois, se trouvait un nouveau convive.

Petit, rondelet, grassouillet à souhait, son visage de bon vivant se parant de deux joues rebondies, cet homme dont le crâne rasé ressemblait à une boule de billard, m'observait d'un air fouinard.

Lorsqu'il parlait, il ajoutait à toutes ses phrases force gestes et sa figure, naturellement congestionnée, devenait encore plus écarlate au fur et à mesure qu'il s'énervait.

— Au fait, fit Gripsholm qui s'était aperçu de mon rapide coup d'œil, comprenant sans doute mon étonnement de rencontrer auprès de lui cet étrange bonhomme, vous ne connaissez pas M. Gujik ! Il faut que je vous présente...

Après les paroles d'usage, j'appris que le nouveau venu arrivait en droite ligne de sa Hollande natale, et qu'il était un des plus riches joailliers d'Amsterdam. Comme maints de ses compatriotes, il passait ses vacances au bord de la Méditerranée et Olaf semblait dans les meilleurs termes avec lui. Le Suédois me fit prendre place à ses côtés, puis :

— Et maintenant que nous sommes en pays de connaissance, vous n'allez pas vous faire prier, Liamond pour nous raconter votre mésaventure. Pensez si cela nous intéresse !

— Elle se résume, en somme, à peu de chose, fis-je amusé de l'air curieux ou atten-

tif de mes auditeurs. Dès que j'eus regagné ma chambre, je constatai que quelqu'un avait profité de mon absence pour s'y introduire et avant que je sois revenu de cette découverte fâcheuse, deux hommes entraient puis — que vous me croyez ou non — sortirent de mon veston, en me fouillant, un collier qui, paraît-il avait dû appartenir à une étrangère, riche Anglaise disparue.

— Par exemple ! s'exclama M. Gujik, quelle farce ! Et vous n'avez pas la moindre idée... qui a pu glisser ce bijou dans votre poche ?

— Non.

— Ce qui m'échappe, insista Gripsholm qui qui était resté un instant songeur, c'est ceci: comment la police savait-elle apparemment que vous étiez possesseur du joyau ?

— Voilà une question qui m'a tracassé longtemps, approuvai-je, mais cela me paraît maintenant : nous nous faisons tous plus ou moins d'ennemis... Sans doute une personne mal intentionnée a voulu me créer des ennuis et a averti les autorités après m'avoir joué ce tour... Hier soir, j'avais bu plus que de raison et il se peut fort bien que je ne me sois pas aperçu de la supercherie.

— Vos soupçons ne se portent pas sur l'un de nous, j'espère ? interrogea vivement Olaf.

— Cela non... Comment le pourrais-je ? Je

vous connais trop, quant à vos amis, ils sont les miens !

— Ce qui m'étonne, interrompit le Hollandais, c'est qu'on vous ait relâché si vite...

— Ah ! pour ça il y avait une bonne raison.

— ?

— C'est que le collier en question s'est révélé par la suite, heureusement pour moi d'ailleurs, tout bonnement faux ! Une excellente imitation, certes, mais une copie tout de même...

VII

LE RÊVE PRINTANIER

Le piège où l'on avait cru me faire tomber s'avérait trop fragile puisque je m'étais tiré de l'aventure; et si je laissais croire au Suédois et à ses compagnons que mes soupçons ne se portaient pas sur eux le moins du monde, j'allais intentionnellement à l'encontre de ma pensée. Sur ce point comme, d'ailleurs, sur le but ayant inspiré toute cette mise en scène, je formulais en moi-même des suppositions non dénuées de fondement qu'il me semblait préférable de garder pour moi. Sans doute jugeait-on opportun de se débarrasser d'un tiers qui se montrait au courant de divers agissements tenus secrets...

Qui donc avait pu concevoir une telle manœuvre, imaginer cette véritable machination ? Olaf, Gulbbranson... Wanda ? Là-dessus, rien de précis.

— Au fait, ce fameux collier, s'enquit M. Gujik en multipliant ses démonstrations, ne peut-on le voir... s'il n'y a pas d'indiscrétion?

— Pour cela, répliquai-je un peu ironique, il faudrait vous adresser au commissaire Petit ! Malgré mes instances pour reprendre la prétendue pièce à conviction, ce fonctionnaire a tenu à la garder.

La suite du repas se traîna en longueur, un certain malaise planant que nous n'arrivions pas à dissiper, bien que tous — sauf moi — fissent de leur mieux pour reprendre le fil de la conversation qui toujours retombait. Et lorsqu'on eût servi le café, je me sentis déchargé d'un poids énorme, tout en n'en laissant rien paraître ! Très vite, nous nous séparâmes sur des paroles assez brèves...

De même que le jour précédent, je regagnai le jardin où j'aspirai à m'étendre à l'ombre et, tandis que je m'éloignais de mes hôtes à pas lents, j'eus la nette impression que cette tentative contre ma personne ne serait pas la dernière. D'autres s'ensuivraient, mais, cette fois, j'avais pris toutes précautions nécessaires, notamment, avant de quitter ma chambre, il m'était venu à l'idée de vérifier prudemment mon revolver et de le mettre dans ma poche.

— Dieu soit loué ! pensai-je en m'installant à l'aise dans le parc, aujourd'hui, je serai tranquille !

A l'horizon, en effet, pas l'ombre de Mme d'Ormans, ni même de sa fille. Apparem-

ment, j'allais pouvoir me reposer sans présence importune... ce en quoi je me trompais. Il était écrit que mes souhaits seraient encore contrariés car une silhouette surgit bientôt devant moi, quelqu'un me salua très poliment et je ne pus que réprimer l'envie que j'éprouvais à envoyer l'importun à tous les diables !

— Comment allez-vous ?

A mon oreille résonnait le timbre de M. Tscherbatscheff qui se montrait fort heureux de me rencontrer.

— Merci ! Et vous-même ?

— Comme le temps ! Tout à fait bien... Vous permettez que je m'asseye ici, je ne vous dérange pas, au moins ?

— Du tout ! Je vous en prie...

Il s'installa donc, dépliant une chaise longue à mouvements mesurés, puis reprit, extasié :

— Malgré tous mes voyages et bien que j'aie découvert de nombreux sites au merveilleux attrait, jamais je n'en verrai d'égal à celui-ci ! Tenez ! ces montagnes, n'est-ce pas unique ? Il vous suffit de lever les yeux vers ce haut rocher que vous voyez là-bas, pour admirer la magnifique propriété qui le domine. Un endroit valant la peine qu'on le visite, je vous le certifie !

— Vous faites allusion au « Château de Barcelone ? »

— Sans doute ! Le connaîtriez-vous ?

— Oui, et je partage entièrement votre goût.

Quand donc y avez-vous été ?

— Hier au soir, ou plus exactement, la nuit dernière.

Les traits barbus du Slave se contractèrent dans une expression dont le sens ne laissait aucun doute.

— Mais... moi aussi, je m'y trouvais ! Et pourtant je ne me souviens pas vous avoir remarqué !

— Parce que, cher monsieur, votre partenaire vous absorbait trop !

— Une personne si intéressante !

— Je l'ai aperçue seulement... et d'une manière assez vague.

— Quelle délicieuse créature ! Il y avait longtemps que je ne m'étais senti en compagnie aussi agréable ! Une soirée vraiment réussie ! Et à mon âge, que voulez-vous, ces rares moments de plaisir comptent double. Jadis, j'avais un rang à tenir, jouissant en paix de mon nom et d'une belle fortune, bien que depuis longtemps je dédaignais ces amusements passagers, le passé s'imposant toujours d'une façon pénible. Mais il est impossible de vivre indéfiniment en ermite! Aussi, hier, me suis je laissé tenter, entraîner par des amis et franchement, j'aurais mauvaise grâce à le déplorer ! Le hasard ne m'a t-il pas permis

de faire la connaissance de cette exquise Mlle Odette ?

Pourquoi mon interlocuteur me prenait-il pour confident de ses pensées les plus chères, je l'ignore ! Cela me paraissait un peu prématuré étant donné que nous nous étions vus juste deux fois. Devant mon mutisme absolu, le Russe changea alors de sujet, me demandant si j'avais visité la « Petite Afrique », contemplé la Grande Corniche au coucher du soleil ou si l'occasion s'était présentée pour moi de pousser vers Menton, etc... Du « Château de Barcelone », plus un mot !

Ce bavardage à bâtons rompus dura ainsi jusqu'au moment où, se frappant le front, M. Tscherbatscheff parût se rappeler soudain un oubli :

— Il me semblait avoir une proposition à vous faire et je ne m'en souvenais plus. Mais voilà... elle me revient en mémoire. Il s'agit de la fête qui aura lieu ce soir même à Nice, sorte de défilé carnavalesque ! Tout le monde y viendra masqué... Mes amis et moi avons retenu un char dont la décoration sera, je le crois sans me flatter, très réussie, et obtiendra certainement un vif succès auprès du jury. L'un des artistes les plus en vogue a été chargé de son exécution : il représentera une allégorie et rien ne manquera, pas même le soleil ! Après maintes hésitations, nous l'avons baptisé *Le Rêve Printanier*. Chacun

des occupants de la voiture fleurie sera déguisé et portera un costume différent...

Pour ma part, je me mettrai en capucin, Mlle Odette sera une délicieuse Carmen, sans compter don Quichotte... La soirée s'annonce bien ! D'ailleurs vous en jugerez car vous serez des nôtres, n'est-ce pas ?

Singulière offre en vérité ! Je ne m'attendais guère à ces assauts d'amabilité un peu trop empressée et cette perspective de réjouissances me laissait froid. Mais il se chargea de me convaincre :

« Vous n'allez pas refuser ? Ce bal masqué a lieu pour la première fois, étant organisé en l'honneur des étrangers venus nombreux cette année sur la Côte, il ne faut pas manquer cela ! Vous seriez impardonnable. Avez-vous déjà assisté à une fête pareille ?

— Jamais !

— Ah ! Raison de plus pour vous joindre à nous !

— Certes, j'y prendrais grand plaisir, soyez-en persuadé, mais il se pose quelques difficultés comme, par exemple, le costume...

— J'y ai songé ! J'en possède un qui vous ira comme un gant ; que diriez-vous d'un domino blanc ?

— Hum... pas mal !

— Il vous conviendra à merveille ! Je ne savais qu'un tel travesti vous tenterait et achèverait de vous décider... C'eût été dom-

mage de vous priver de ce spectacle qui promet d'être unique, pour un aussi petit détail!

— Vous pensez à tout, M. Tscherbatscheff, mais je ne veux pas abuser de...

— Comment donc ! Entre nous ce ne sont que des marques d'amitié bien naturelles !

Il ne put continuer ; le groom de l'Hôtel venait le chercher car on le réclamait au téléphone. Avant de me quitter, le Russe s'excusa en des termes courtois, insistant encore :

— Alors, entendu ! Je compte sur vous...

Ceci dit, il me serra la main, persuadé de mon acceptation.

J'allais enfin goûter le repos désiré ! Pas longtemps... car un groupe de Belges que je reconnus à leur accent s'en vint de mon côté en discutant si bruyamment que je montai à ma chambre aux fins d'y prendre mon appareil photographique, projetant quelques instantanés que je désirais faire depuis plusieurs jours.

Or, au moment de sortir à nouveau, un petit carré blanc attira mon attention, posé bien en évidence sur la table de chevet. Intrigué, je le saisis et n'en pus croire mes yeux en lisant et répétant à mis-voix ces deux lignes qui y étaient tracées d'une main malhabile :

N'ALLEZ PAS AU « CORSO », CE SOIR...

LA MORT VOUS Y GUETTE !

Interloqué, je maniai, retournai le petit papier mais aucune autre indication ne s'y trou-

vait, pas de signature. Voilà un avertissement qui ne manquait certes pas d'intérêt mais qui, en même temps, épaississait le mystère autour de moi ! Qui, en effet, l'avait écrit ? Et comment s'était-on introduit dans mon appartement pour l'y déposer ?

Ces deux questions me parurent d'un importance secondaire, pour l'instant, du moins car je savais trop bien que mes ennemis possédaient des moyens autrement puissants que de me rendre une visite banale en mon absence ! Par contre, je constatais par là que quelqu'un me voulait du bien ! On veillait donc sur ma vie, et l'on était parfaitement renseigné ! Avais-je donc parmi mes adversaires acharnés et irréductibles, un ami insoupçonné? De toute façon, il ne changeraient rien à ma détermination actuelle : elle était prise et je la maintiendrais, une simple feuille sans nom ne bouleversait pas mes plans...

Décidé à me rendre à l'invitation, je n'en était pas moins résolu à le faire, cette fois-ci, après avoir mis toutes les chances de mon côté, pris les mesures indispensables.

.....

Après le dîner — Gripsholm, Gulbbranson et leur compagne étant sans doute partis en une longue excursion puisqu'ils demeuraient invisibles — M. Tscherbatscheff me rejoignit me conseillant de me dépêcher et me donnant

rendez-vous à la sortie de l'hôtel où sa voiture m'attendrait. Auparavant il m'avait fait porter un paquet contenant mon travesti et je m'empressai de revêtir le domino de satin blanc. En quelques minutes je me trouvais prêt et, tenant mon loup noir que je mettrais tout à l'heure, je me dirigeai vers le perron.

Une Packard de toute beauté était rangée en effet, face à Bellevue. Dès que j'apparus sur les marches, la portière s'ouvrit, je reconnus à l'intérieur de la luxueuse limousine où je m'installais mon hôte et ses autres invités.

Il y avait là sous un déguisement fort seyant de Carmen celle que je reconnus pour être Mlle Lamour, le don Quichotte qui me fut présenté mais dont le nom se perdit et enfin, auprès de M. Tscherbatscheff en capucin comme il l'avait annoncé, une paysanne alsacienne au minois fin autant que je pus en juger sous le velours couvrant son visage et dont je compris seulement qu'elle s'appelait Anita. Il ne me restait qu'à mettre, moi aussi, mon masque, et en route !

Un quart d'heure à peine de trajet et au détour du chemin, scintillant de mille feux, la Promenade des Anglais et le Casino de la Jetée brillamment illuminé, apparurent à nos yeux.

Toute la ville grouillait de monde, de lumières, et il y régnait une effervescence de liesse des grands jours. Tableau inoubliable.

Avant de prendre les artères principales, la

voiture s'engagea dans une rue adjacente, la circulation se trouvant détournée et bientôt le Russe stoppa le long du trottoir, près d'une petite ruelle et nous fit descendre puis me pria de le suivre, précédant de peu les autres. Tout en enlevant pour un instant son loup noir, il regardait à droite et à gauche, comme s'il cherchait quelqu'un.

— *Le Rêve Printanier* ne doit pas être loin! s'exclama-t-il. Vous allez voir !

Pressant le pas il m'entraîna, les autres nous suivirent ; un homme surgit alors d'un coin d'ombre, enlevant sa casquette dans un salut très respectueux.

— Alors, mon ami, fit notre guide, tout est prêt ?

— Oui, monsieur !

— Le char ?

— Par ici... indiqua l'interpellé en se retournant.

— Allons !

Fichtre ! le noble exilé pouvait prétendre, en effet, se trouver mis dans les honneurs du concours ! Ce qu'il nous montra dépassa et de beaucoup toutes mes prévisions.

Monté sur une petite camionnette ingénieusement camouflée, le paysage fleuri se trouvait réalisé avec un déploiement de luxe inimaginable. On pouvait qualifier de folie une telle dépense pour un seul soir, mais je béais d'admiration. Un vrai conte de fées !

Les arbres adroitement plantés, des bosquets, les rayons du soleil, tout cela d'une vérité frappante et construit en une pyramide de satin et tissus blancs admirablement entremêlés de rubans or. C'était unique, digne du talentueux réalisateur qui l'avait conçu.

Malheureusement, le temps me manqua pour le contempler davantage car l'heure tournait et il nous fallait nous installer pour la fête. Les dames d'abord : pour chacune un siège abondamment garni de coussins avait été réservé, habilement dissimulé dans la décoration ; puis nous-mêmes, debout pour ne pas déparer l'ensemble. Le chauffeur prit son volant et nous voilà partis pour le défilé !

Nice resplendissait et partout la foule nous accueillait avec des confettis, des fleurs, des serpentins qui volaient, s'entrecroisaient autour des innombrables voitures qui, lentement, passaient. A l'animation croissante s'ajoutait encore le vacarme déversé par les hauts-parleurs disposés dans les arbres ou accrochés à des balustrades proches. Ils remplissaient l'air de leurs flons-flons, achevant de créer l'ambiance. Toute cette exhubérance nocturne me semblait contagieuse d'autant plus que notre voiture remportait parmi celles qui la précédaient ou qui la suivaient, les approbations les plus flatteuses ! Sans conteste, on la distinguait de bien d'autres miracles d'ingéniosité ou de fantaisie !

Tandis que la marche continuait, ralentie de plus en plus à cause des acclamations du public qui envahissait presque la chaussée, je crus entendre tout à coup un éclatement dans notre voiture même. Cette émotion fut aussi brève que subite, facilement explicable à la vue d'une bouteille de champagne au goulot débordant qu'on venait d'ouvrir ! On passait des coupes, je tendis la mienne ; d'autres cristaux s'approchèrent pour trinquer de concert.

— A votre santé, M. Liamond !

Le Russe criait pour se faire comprendre. Il le fallait, car dans tout ce brouhaha on ne s'entendait pas parler. Je répondis de même, ne voulant pas être en reste de politesse puis m'apprêtais à avaler d'un trait la boisson pétillante quand, près de mes lèvres, je sentis la coupe se briser entre mes doigts. Fait que je ne m'expliquais pas ! Le contenu se répandit sur mon domino que j'essuyais tant bien que mal, certain qu'il n'y avait pas là de maladresse de ma part. Par un coup d'œil rapide je constatai qu'aucun de mes compagnons ne s'était aperçu de cet incident, leur attention se trouvant entièrement absorbée par les gens qui dansaient dans la rue, notre char ne pouvait même plus avancer.

Personne de suspect auprès de moi, j'étais seul, un peu en arrière des occupants de la voiture fleurie complètement arrêtée dans un magistral embouteillage ! Mais je n'en revenais

pas ! Mes doutes devaient immédiatement se confirmer par une sourde douleur à l'épaule qui me fit tressaillir tandis qu'une exclamation causée par la surprise et la douleur m'échappait.

En tâtant l'endroit blessé je sentis que le sang coulait, donc on me visait, et au troisième coup je risquais d'y rester. Il me fallut dès lors prendre les grands moyens et, profitant de l'inattention des autres, à la faveur de l'arrêt providentiel du *Rêve Printanier*, je sautai d'un bond bien calculé pour me perdre aussitôt dans la masse grouillante de l'assistance. Anonyme parmi les masques, je pouvais tout au moins me croire plus à l'abri.

Mon mystérieux correspondant avait donc eu raison : quelqu'un en voulait à mes jours...

Dieu merci ! l'attentat dont, apparemment, nul ne s'était aperçu, ne laissait pas présager de suites graves, mais s'il venait d'échouer, je ne me dissimulais nullement que d'autres dangers, pires encore, se préparaient dans l'ombre...

VIII

LE DOMINO NOIR

Ma blessure à l'épaule, quoique fort douloureuse, ne faisait pas l'objet de mes préoccupations de l'instant. Il me suffisait de tenir sur mes jambes sans vertige, pour espérer pouvoir regagner Beaulieu au plus vite par mes propres moyens. Là-bas, je me soignerais, ne me souciant pas de réclamer de l'aide dans cette fête tumultueuse où, protégés par les masques, se cachaient peut-être les auteurs des traquenards accumulés sous mes pas. La dernière tentative aurait pu tourner au tragique et si je restais, qui sait si elle ne se renouvellerait point ? Dans ces conditions, mieux valait opter pour le plus sage : filer à l'anglaise. Mais du projet à sa réalisation il y a loin et celui-là encore tomba à l'eau !

Les groupes exubérants qui m'entouraient m'étouffaient presque et il me fut extrêmement pénible de me frayer un chemin jusqu'à un carrefour où je m'arrêtai afin de retrouver la rue par laquelle nous étions venus. Or, au lieu

de chercher à m'orienter, mon regard se riva à un rassemblement qui au premier abord semblait parfaitement burlesque ; spectacle que les badauds considéraient comme particulièrement attrayant ! Sur le moment je ne vis comme eux que plusieurs personnes masquées bien entendu, s'agitant à qui mieux mieux autour d'une femme déguisée en Carmen. L'idée me vint, évidemment, que ce pouvait être Mlle Lamour dont les traits cachés par le loup noir restaient invisibles, mais je la repoussai aussitôt. Ne se trouvait-il pas, parmi ces travestis bigarrés et multiples, bien d'autres Carmen ? De plus, à la réflexion, comment la pensionnaire de Bellevue aurait-elle pu quitter, elle aussi, le char, et pour quelle raison ? Tout cela me paraissait bien obscur et je me contentais d'observer à distance, prêt à reprendre ma route, quand l'attitude du groupe retint davantage mon attention. Me laissant bousculer encore je m'approchai.

La jeune femme qui marchait au milieu de ces gens y semblait contrainte par force. Ceci, sans que nul s'en doutât, car l'amusement n'était qu'une habile feinte.

En réalité, sous une apparence de cris, de rires ou même de danses et gestes désordonnés, ces inconnus menaient leur jeu dangereux au vu de tous, entraînant la malheureuse dont les appels se perdaient dans le bruit et les contorsions. Que ce fut Mlle Odette ou non,

cette personne se trouvait emmenée contre son gré et cela guida mon réflexe rapide : lui porter secours !

Mais la masse compacte des assistants qui ne considéraient ces manifestations que comme une véritable farce obstrua le passage, et, malgré mes efforts, les autres gagnèrent rapidement du terrain sans qu'il me fût possible de les rattraper.

Les déguisés veillaient du reste à ne pas se laisser approcher, puis ils se mirent à courir et moi, handicapé par mon domino, je ne pus les joindre avant que leur comédie s'achevât à leur entier avantage...

Arrivés à la limite de la Promenade des Anglais, dans un endroit un peu plus calme, les malfaiteurs contraignant toujours leur victime, la firent monter dans une limousine sombre qui stationnait au bord du trottoir tous feux éteints, puis le conducteur démarra immédiatement.

La chose s'était passée si vite que personne n'avait pu y prendre garde et, comme j'arrivais tout juste à les suivre de loin, je me trouvai tout pantois, au moment où l'automobile s'en allait dans la direction du port. Par quel moyen se lancer à leurs trouses ? Fatale expectative ! Aucun véhicule ne passait, toutes les voitures ayant été réquisitionnées pour le défilé, et j'étais prêt à m'avouer vaincu quand une solution inattendue s'offrit !

Tout près, une motocyclette était garée et, sachant me servir de cet engin, je n'eus pas l'ombre d'une hésitation et l'enfourchai. Il me fallait à tout prix gagner de la vitesse et suivre les mystérieux fuyards ! Cela n'était pas chose aisée car ma blessure m'élançait de plus en plus et me causait dans tout le bras une vive douleur !

Mes suspicions, à présent, s'affirmaient en une certitude nette : la femme qu'on emmenait vers un but indéterminé était probablement incapable de réagir, privée de volonté... En cette lutte inégale qu'elle avait soutenue contre des adversaires acharnés, je m'étais rendu compte d'une manière à peu près certaine qu'on avait du lui administrer un somnifère quelconque ce qui assurait la réussite de ce coup audacieux. De là à conclure à un enlèvement, il n'y avait qu'un pas : un kidnapping comme en Amérique !

.....

La poursuite devenait une gageure, s'avérant plus difficile que je l'avais cru tout d'abord, en premier lieu parce que le moteur de la limousine était autrement puissant que le mien, ensuite à cause du mauvais éclairage qui m'empêchait de voir loin.

A plusieurs reprises, je pensai avoir réellement perdu la trace du véhicule puis, à un tournant, l'espoir renaissait ! Villefranche

passé, il semblait indéniable que les bandits se dirigeaient sur Beaulieu même ; pourtant, à un croisement, ils quittèrent la route nationale qui bifurquait à gauche pour prendre un chemin moins fréquenté, sur la droite. Bientôt je compris que l'on approchait du terme de leur course car, assez brusquement, la voiture s'arrêta dans un endroit désert. Dix minutes avaient suffi pour accomplir ce trajet à toute vitesse.

Stoppant à mon tour, à quelque distance, je m'efforçai de me confondre dans les ténèbres, derrière les troncs d'arbres et attendis, évitant tout bruit.

Ces gens avaient-ils remarqué qu'ils étaient suivis ? Rien en leur manière d'agir ne le laissait supposer puisque les portières s'ouvrant, trois hommes, masqués toujours, descendaient. Tandis que l'un d'eux semblait interroger les alentours comme pour vérifier si la voie était libre, ses compagnons se mirent en devoir de retirer de l'auto leur prisonnière ; car la malheureuse — mes déductions s'avéraient bien fondées — ne donnait plus signe de vie. Elle fut traînée, portée, jusqu'à un escalier que je n'avais pas distingué du coin où je me cachais tout d'abord, puis ses deux bourreaux et elle disparurent.

Le troisième restait là, seul à présent auprès de la voiture, paraissant faire le guet.

Un individu de haute taille, drapé dans un domino noir, et qui se promenait avec une visible impatience le long du talus bordant la route. Cela compliquait singulièrement ma tâche. Les minutes étaient comptées, et si j'allais alerter la police comme j'en avais l'intention, je risquai fort d'être surpris avant d'en avoir eu le temps ! Au surplus, il ne me déplaisait pas d'agir seul. Il fallait donc procéder par la ruse. Ma résolution prise, je commençai à avancer prudemment, à pas de loup me glissant sur le gazon, juste derrière la sentinelle qui, apparemment ne se doutait pas de ma présence.

Tandis qu'il faisait les cent pas, insouciant, je guettai le moment propice pour l'attaquer. Enfin, ce moment vint : le gardien s'immobilisait, regardant droit devant lui comme s'il attendait quelque signal convenu, et souple comme un chat, je sautai sur lui d'un bond.

Toc !

Un coup de crosse de mon revolver appliqué violemment sur sa tête l'étendit de tout son long dans l'herbe. Mon geste s'était accompli si vite, avec une telle précision calculée que l'homme se trouva terrassé avant même d'avoir pu se retourner.

— Et maintenant ! murmurai-je assez satisfait de mon joli coup, voyons quel est cet oiseau rare !

Le corps était toujours allongé, sa figure masquée... Me penchant sur lui, je le traînai à quelques mètres dans un coin obscur afin qu'on ne me surprenne pas dans mon examen aussi rapide qu'il fut, ne laissant que la tête éclairée par la lumière lunaire. Alors j'arrachai le loup noir.

Inimaginable !

Un serpent venimeux surgissant en cet instant, ne m'aurait pas fait reculer plus vite tant ma découverte me laissait pétrifié !

Le rictus des lèvres se transformant en un faible sourire, bien qu'il fut encore tout à fait inconscient, l'honorable commissaire Petit gisait à mes pieds !

.....

Tonnerre de D... ! Qu'avais-je fait ? Trop tard pour se perdre en vaines récriminations. Il fallait réparer au plus vite !

Quelle bévue venais-je de commettre là ! Mais aussi comment imaginer que l'excellent fonctionnaire pût être mêlé à une affaire aussi ténébreuse ? Quoique tout cela m'apparût totalement incompréhensible, le moment n'était certes pas choisi pour me perdre en conjectures et mon seul souci fut de donner mes soins à celui que je venais de frapper ! Le choc n'avait pas dû être trop rude car, appuyé contre une borne, il revint assez facilement à lui.

Une stupeur doublée d'inquiétude se peignit sur sa physionomie quand il se rendit compte de ma présence à ses côtés ; la raison en venait sans doute de mon accoutrement et je m'empressai de retirer mon masque aux fins de le rasurer.

— Navré, Monsieur le Commissaire, d'avoir été la cause de votre mal ! balbutiai-je très embarrassé. Sachez que ce geste a été tout à fait involontaire...

— C'est donc à vous que je dois m'en prendre si j'ai une fameuse bosse ! s'exclama M. Petit, rendu furieux en essayant de se soulever, ce quoi il n'aurait pu parvenir sans mon aide.

— Hélas ! vous l'avez dit... Cette méprise m'apparaît aussi pénible qu'à vous-même, mais je dois vous expliquer qu'il y avait des raisons pour me pousser à agir de la sorte !

— Lesquelles ?

— Puisque vous insistez, je ne vois pas d'inconvénient à vous les donner.

Et je lui relatai en peu de mots tout ce qui s'était passé au Corso, les coups de feu contre moi, l'enlèvement de la Carmen que je supposais être Mlle Lamour, puis la poursuite qui m'avait conduite jusqu'ici.

— Vous conviendrez, fis-je en terminant mon récit, que cette erreur est bien compréhensible !

— Allez au diable avec vos méprises et vos

erreurs ! grogna le commissaire dont la colère augmentait au lieu de se calmer.

— Mais... protestai-je.

— Est-ce votre affaire oui ou non de vous occuper de ce qui ne vous regarde pas ? Par votre imprudence impardonnable vous m'avez tout gâché ! Tenez, fichez-moi le camp !

— Permettez, Monsieur le Commissaire, il me semble que j'ai droit à quelques explications.

— Des droits !

— Je l'espère bien, répartis-je sans me troubler tout en faisant mine de me retirer.

Aussitôt — se ravisait-il ? — l'autre me rappela, ne semblant plus l'entendre de cette oreille.

— Eh là, où courez-vous ?

— Mais, Monsieur le Commissaire, c'est vous-même qui m'avez...

— Bêtises ! On peut bien avoir un mouvement d'humeur quand on a reçu un tel coup. Je voudrais bien savoir quelle mine vous auriez faite à ma place ! Pouvais-je m'y attendre, je vous le demande ?

Puis, il se radoucit :

« Enfin, j'en conviens, je vous dois des excuses... Mon langage a été un peu vif, j'espère que vous ne m'en voudrez pas.

— Aucunement, voyons ! Tout cela est oublié, mais que me vouliez-vous en me rappelant?

— Puisque vous êtes là, j'aimerais que vous me rendiez un service ; d'autant plus que j'ai le plaisir de vous connaître !

Un coup d'œil bizarre avait marqué ces dernières paroles et mon premier mouvement fut de me récuser.

— De quel service voulez-vous parler ?

— Heu... Vous le saurez en temps voulu ; cela n'a pas l'air de vous enthousiasmer !

— En effet, mon épaule me fait souffrir et...

— Ah ! montrez-moi ça.

Sans mot dire, il examina la plaie attentivement après m'avoir fait retirer à demi domino, veston et chemise.

« Une égratignure ! conclut-il, ce n'est rien.

Puis après une courte pause :

« Alors, voulez-vous m'aider ?

— Que faut-il faire ?

— Savez-vous ramer ?

— Assez bien, ma foi !

— Bon ! alors, venez avec moi.

Par l'escalier même où tout à l'heure les bandits avaient disparu, nous descendîmes jusqu'à un môle à l'extrémité duquel, retenue à son anneau de fonte par une solide corde, une embarcation se balançait sur les vagues.

— Montez ! m'ordonna le commissaire, je vous suis.

— Ma parole ! m'écriai-je, on dirait la Baie des Fourmis !

— Et puis après ?

— Rien, rien... Pourtant, la maison qui surplombe le rocher, là-bas, c'est la *Villa Mystère* si je ne me trompe !

— Vous la connaissez donc ? Qu'en savez-vous ?

— Pas grand chose... comme tout le monde.

— Tant mieux, je préfère ! soupira M. Petit en me dévisageant, tant mieux pour vous... Ce serait votre perte si vous en saviez trop long...

IX

OU J'HÉRITE DE DIX MILLE FRANCS

— Que voulez-vous insinuer par là, Monsieur le Commissaire ? risquai-je comme mon compagnon ne se montrait pourtant guère disposé à trancher la question.

— Continuez à ramer ! me fut-il ordonné pour toute réponse.

— Quand même...

Mon second essai pour en savoir plus fut éludé aussi brièvement que le précédent et, bon gré mal gré, je me vis forcé de remettre à plus tard la solution de ce problème dont j'étais avide de connaître les dessous !

Un calme absolu régnait sur la mer immuable et, dans l'ombre, les montagnes se profilaient avec de rares lumières ; le silence planait comme un voile opaque, nous enveloppant. La barque ne possédant qu'une paire d'avirons, j'étais seul à la faire avancer, tandis que le policier qui se souciait fort peu de ma présence, s'efforçait de percer du regard l'obscurité environnante. Par un signe bref,

alors que je continuais droit devant moi. il me fit comprendre que je devais obliquer vers la gauche.

En levant la tête, je pouvais apercevoir d'assez près la villa japonaise, toujours sans aucune apparence de vie, perchée sur l'extrême pointe dont nous nous rapprochions.

Etait-ce donc là le but de M. Petit ? Je n'osai m'en inquiéter car il grommelait entre ses dents un juron significatif. Puis il se tourna vers moi :

— Voyez-vous quelqu'un ?

— Non, absolument pas !

— Il fallait s'en douter ! Votre initiative inopportune est la cause de tout ! Une faute irréparable ! Je le dis et je le répète... De quoi vous mêlez-vous, définitivement ?

— C'en est trop ! répliquai-je poussé à bout. Si vous continuez sur ce ton, bonsoir ! J'en ai assez et ne demande qu'à retourner à terre au plus vite...

Le commissaire avala un qualificatif peu flatteur qui m'était destiné, puis continua comme s'il se parlait à lui-même :

— L'esquif n'aurait cependant pas pu couler...

— Si vous faites allusion à l'embarcation des deux hommes et de leur victime, je puis vous affirmer que votre opinion se rapporte exactement à la mienne !

— Merci, vraiment ! fit-il mi-narquois, mi-

préoccupé. Mais, seriez-vous capable de trouver à cette énigme une explication plausible ?

— A mon avis, ils ont contourné le rocher pour débarquer de l'autre côté.

— C'est peu admissible ! Il y a là quelque chose de louche... mais quoi ? Toute la question est là ?... Reprenez les rames, mon ami, poursuivit-il après un court instant, peut-être aurons-nous plus de chance...

Les espoirs du commissaire ne devaient pas se confirmer car, au début d'une bonne heure de recherches infructueuses, nous en étions toujours au même point ! Pour ma part, brisé, fourbu, je déclarai tout net qu'il me fallait rentrer, n'en pouvant plus ! Quant à M. Petit, il ne cessait de pester :

— Cela s'appelle faire du bon travail ! Le responsable de tous ces contre-temps, c'est uniquement vous... Autrement, j'aurais peut-être déjà atteint le résultat escompté.

— Peut-être ! soulignai-je, mais rien de sûr ! En tout cas, puisque ma présence vous semble nuisible, vous ne regretterez pas que que je vous fausse compagnie.

— Si la possibilité de vous arrêter m'était offerte, voilà qui me causerait un certain plaisir !

— Quoi ? Vos plaisanteries sont bien bonnes mais, pourrais-je savoir sous quel prétexte vous agiriez de la sorte ?

— Pour vos bévues inqualifiables, tout sim-

plement ! Sans doute ne jugez-vous pas cela suffisant ? jeta le commissaire hors de lui. Déguerpissez, c'est ce que vous avez de mieux à faire !

Nous touchions au môle et comme je ne me retirais pas assez vite à son gré, ce fut lui qui, me précédant, s'éloigna dans l'ombre où il se perdit...

— Me voilà propre ! pensai-je tout en rattachant la barque à son câble, il ne me reste plus que la douce perspective de rentrer à pied à Beaulieu si je désire regagner mon lit ! Or, sans ma maudite curiosité, il est bien évident que rien de fâcheux ne me serait advenu. Pourquoi ai-je fourré mon nez dans cette affaire ? Ne suis-je pas ici pour me détendre d'une tâche ardue poursuivie toute l'année durant ? Bigre ! Ce fonctionnaire, en outre, n'a pas l'air de me porter dans son cœur...

Sur ce, fort mécontent de moi, je me mis en route, m'y reconnaissant parfaitement. Jusqu'à mon hôtel il devait y avoir quelques kilomètres qu'en bon marcheur je pourrais couvrir en quarante minutes environ...

A vingt pas, la voiture abandonnée provisoirement par les agresseurs de la jeune femme et dont j'avais oublié l'existence, retint un instant mon regard. Je ne pus m'empêcher de l'inspecter d'assez loin, d'abord, puis, comme personne n'apparaissait aux

alentours, m'en approchai. M. Petit, avec ses savantes prévisions, n'avait-il pas négligé ce détail qui me semblait, à moi, fort important ?

L'automobile, bien que de marque américaine, n'offrait pourtant pas de ressemblance avec la « Bedford Six » ou la Packard de M. Tscherbatscheff ! Les vitres en étaient fermées, ce qui m'enlevait toute possibilité de lire la plaque d'identité, invisible d'ailleurs.

— Enfin ! Du moment que le véhicule n'a pas été déplacé, il y a de grandes chances pour que ses possesseurs reviennent ; soit qu'ils repartent ou veuillent la garer, cette limousine ne restera pas là toute la nuit !

Guidé par ce raisonnement, logique en somme, qui dissipa ma perplexité d'un moment, je décidai de profiter de l'occasion pour soulever un coin du voile entourant ces mystères...

Au loin l'aube pointait déjà, mon repos nocturne était donc bien compromis, j'en serais quitte pour rattraper dans la journée le sommeil en retard et, tout bien pesé, j'examinai comment m'y prendre.

Me cacher ? non... Le mieux serait de passer pour le complice en faction — ex-commissaire ! — et ainsi, de pénétrer au cœur même de la bande. Un obstacle se posait : mon domino ! Sa couleur attirerait sans nul doute l'attention et l'on me reconnaîtrait im-

médiatement. L'enlever? Sans ce déguisement qu'espérer ? Une solution s'offrit lorsque, retirant le travesti et examinant l'envers, j'eus la satisfaction de voir que la doublure en était de teinte sombre ; en peu de temps, le vêtement fut retourné, endossé de nouveau, tandis que je reprenais une nouvelle dose de patience.

Evidemment, les risques auxquels je m'exposais étaient grands, mais la tentation de savoir enfin eût raison de mes derniers scrupules, et l'attente commença.

Mon revolver en poche, l'index sur la gâchette et prêt à défendre âprement ma peau, je me juchai sur une grosse pierre, non loin de l'escalier, près de l'auto, afin de paraître aussi grand que celui qui s'y trouvait auparavant. Qui eût pu alors se douter de la substitution ? Cette pensée réconfortante me ramena toujours au même point qui me préoccupait : comment le commissaire avait-il pu se mêler à la bande des gangsters ? Par quel moyen était-il parvenu à la duper d'une aussi ingénieuse façon ? Décidément, en y songeant à tête reposée, on pouvait le juger moins sévèrement que je ne l'avais fait jusqu'ici !

D'ailleurs le peu de paroles dites par lui concernant la fameuse habitation apparemment déserte, prouvait clairement qu'il en savait long sur ce sujet... Mais pourquoi cette défiance d'en parler ?

Un quart d'heure, à peine, s'était écoulé

depuis que je tenais mes singulières fonctions, quand mon ouïe fine crut percevoir un clapotis discret. Scrutant l'horizon, mon regard découvrit bientôt la coque de noix qui ramenait à terre ses passagers dont l'un d'eux tenait une lanterne. Au fur et à mesure que la barque avançait vers le môle, je distinguais mieux les occupants et le mouvement rythmique et régulier des rames. Ils revenaient et, autant que je pus conclure, avec la plus grande hâte de toucher terre.

Le moment décisif se dessinait et, une dernière fois, j'hésitai à me faire voir, ou bien à m'enfuir pour épier de loin leurs agissements... Non ! Il me fallait les connaître, les suivre, risquer le tout pour le tout !

Dès qu'ils m'aperçurent, j'entendis qu'ils me lançaient un « Ohé ! » convenu auquel je m'empressai de répondre de même, en agitant le bras, mais me gardant bien de changer de position. Sur mon perchoir improvisé, dans l'ombre, je les laissai me rejoindre.

— Alors, tout va bien ? commença l'un.

Le parler de mon interlocuteur ne m'était pas inconnu, où donc l'avais-je entendu déjà?

— Parfaitement bien ! assurai-je en m'efforçant de prendre une voix enrouée aussi basse que possible.

Puis je crus bon d'ajouter :

« Et vous, ça a marché ?

— Dame ! Et comment... sur des roulettes, hé ! hé !

— La petite ?

Il valait mieux ne pas nommer leur prisonnière tant que je n'étais pas certain de son identité.

— Oh ! rien à dire ! Elle se trouve en sûreté.

Les malfaiteurs eurent un rire significatif. Que n'aurais-je donné alors pour en savoir plus, mais il s'agissait de ne pas brusquer et perdre la partie si bien amorcée. Un mot de trop m'entraînerait à ma perte, je le savais ! Ces hommes ne devaient-ils pas être solidement armés ? Cela aussi pouvait s'admettre avec raison ! Je me bornai donc à ce comble d'audace :

— Tant mieux, bon débarras !

Les autres opinèrent, très satisfaits de leur exploit.

— Personne de suspect par ici ?

— Non ! Je n'ai pas bougé.

— Bon ! En route, les enfants... je tombe de sommeil.

Il prit place au volant, moi derrière, avec le second comparse à mes côtés qui se frottait les paumes de contentement.

— Evidemment, fit-il en s'adressant à moi, au début cela n'a pas été sans quelques difficultés, ce Kamouri de malheur est roublard comme pas un et voulait mettre des bâtons

dans les roues... Mais on s'est chargé de lui faire comprendre que nous ne sommes pas des novices ! On ne nous roule pas, hé ! Aussi ce chien de Nippon n'a pas été long à obéir !

— Et après ?

— Quoi après ? Rien... Nous sommes tombés d'accord et Hakawara a dû, que cela lui chante ou non, sortir son pèze.

A quoi faisait-il allusion ? Impossible de saisir pour l'instant le sens de ces paroles, mais elles restaient gravées dans ma mémoire au cas où des événements futurs pourraient les éclaircir sous un angle nouveau. Mille interrogations me venaient aux lèvres que je retenais avec peine ; cependant je grillais de savoir ce que la prisonnière était devenue :

— A propos... la petite, m'enquis-je d'un air détaché ainsi qu'il convenait, qu'a-t-elle dit ?

— Tu divagues ! ronchonna l'autre dont je regrettais de ne pas voir l'expression derrière son masque, mais qui me jeta un coup d'œil plein de méfiance, depuis quand est-ce qu'on rouspète lorsqu'on tombe dans les pommes ? Elle ne se doute guère actuellement du sort qui la guette... Ah! en voilà du bon boulot... Hakawara sait y faire ! Pas la moindre trace qui subsiste... reste le squelette qui, réduit en cendres, est jeté à la mer ! Vas-y chercher des preuves qui n'existent pas !

Ciel! Un froid glacial me parcourut l'échine devant tant de cynisme. C'était horrible, ce

que le monstre me contait là, effroyable ! Une envie folle de lui sauter à la gorge et de l'exterminer en bête pestiférée qu'il était me saisit et je me contins non sans mal.

— De ce côté, donc, reprit l'homme fort tranquillement, rien à craindre ! Tu peux dormir sur tes deux oreilles.

— Parfait, je ne demande que ça...

— Pour du joli travail, c'en est ! Dommage que cela ne se produise pas plus souvent... Nous y sommes ! acheva-t-il.

En effet, cet endroit je le reconnais trop bien : une enseigne éclairée, un perron, le *Bellevue-Miramar !*

Cet ignoble personnage de qui je venais de tirer des renseignements édifiants, mit pied à terre ; je l'imitai aussitôt tandis que le conducteur resté au volant démarrait sans exiger son reste.

— Je suis exténué ! déclara le bandit lorsque nous fûmes seuls et que je me demandais comment cette rencontre allait tourner, finissons-en ! Ta part...

Où voulait-il en venir ? Je le sus bientôt :

« Voilà le plus important ! Et sur ce, bonsoir ! A demain.

De sa poche il avait tiré un petit paquet qu'il me glissa dans la main avant de disparaître à l'intérieur de l'hôtel. Heureusement, mon dangereux compagnon m'avait expédié, si l'on peut dire ! Car si cette entrevue s'était

prolongée, peut-être aurait-elle entraîné des conséquences, non seulement pour lui-même, mais aussi pour moi. Sur le seuil, je contrôlai ce qu'il m'avait remis.

Ebahi, je ne pus alors retenir un cri de surprise, car ce que je retournais entre mes doigts représentait dix billets de mille francs tout neufs !...

.....

Singulier cadeau ou, pour dire mieux, singulière part. J'aurais donné gros pour voir l'expression de M. Petit recevant cette gratification à ma place ! Mais cette stupeur ne dura guère, car bientôt je me précipitai vers la porte-tambour du hall que je poussai avec force. Seule une lueur bleuâtre tamisée éclairait faiblement la grande entrée où, tout d'abord, je cherchai le gardien de nuit sans le trouver.

Enfin, je le découvris derrière le bureau du concierge, somnolent, la joue sur son coude replié, inconscient de ses devoirs.

— Hé là, mon brave ! fis-je en le secouant pour le tirer de sa torpeur.

Il sursauta sous ma poigne un peu rude :

— Qui... qu'y a-t-il ? Que me voulez-vous ?

— Mille regrets si j'interromps votre somme, articulai-je mi-sérieux, mi-ironique. Pourtant j'ai une question à vous poser d'une extrême importance !

— Pardon ! protesta-t-il avec véhémence, j'étais seulement assoupi, le service est très fatigant, vous comprenez ?

— Oui, oui... ne perdons pas de temps ! Il ne s'agit pas de cela. Depuis quand êtes-vous de garde ?

— Minuit, Monsieur.

— Et vous n'avez pas quitté votre poste ?

— Pour ça, non !

— Bien ! Dans ce cas, il vous sera facile de me donner une petite explication ; je voudrais le renseignement suivant : quel est l'homme qui vient de pénétrer ici, juste avant moi ?

L'autre hocha la tête, interdit :

— Personne n'est passé depuis un long moment !

— Allons donc. Vous avez dormi ! Essayez de vous souvenir et tâchez de me répondre nettement : les clients de l'établissement ne sont-ils pas obligés de reprendre avant de monter, leur clé au tableau ?

— Absolument certain !

— Donc le noctambule dont je vous parle a dû forcément en faire autant ; il n'y a pas d'exception, que je sache.

— Aucune !

— Et vous n'avez rien vu, rien entendu ?

— Puisque je vous l'affirme ! Pourtant... attendez... il me semble que la clé du 93 se trouvait accrochée tout à l'heure...

— Quand cela ?

— Lorsque mon collègue du jour m'a laissé sa place.

— Etes-vous sûr de ne pas vous tromper ?

— Je ne le jurerais pas, mais enfin... toute erreur me semble impossible !

— Alors, qui habite au 93 ? insistai-je impatiemment. C'est confidentiel, la discrétion la plus absolue vous est assurée.

Pour décider le concierge et accélérer ses mouvements paresseux, je lui remis une pièce qui me permit d'arriver à mes fins.

— Je ne connais pas les clients par leur nom, mais si Monsieur le désire...

— Dépêchez vous !

L'employé quitta son bureau pour se diriger vers la réception où, d'un casier, il sortit un gros registre. Après avoir repris sa place habituelle, il le feuilleta enfin.

— Ah ! déclara-t-il satisfait de sa perspicacité, en arrêt devant une ligne où son ongle s'était posé, je savais qu'il n'y avait pas d'erreur ! C'est bien le Hollandais qui occupe cet appartement !

— Un Hollandais ?

— Oun ! Mynherr Anselme Van Gujik, d'Amsterdam...

X

LE DÉSESPOIR D'UNE MÈRE

La nouvelle que le portier m'apprenait là me plongea dans une perplexité complète car je ne m'y attendais guère ! Nanti de ce renseignement, il me paraissait superflu de m'attarder auprès de M. Durand — c'était le nom du concierge — et je me disposais à remonter sans autres explications, quand il crut me faire plaisir en me donnant une appréciation toute personnelle ! Il se pencha vers moi, me glissant confidentiellement :

— Paraît que dans son pays, c'est un joaillier fort connu !

Que diable ! Ne le savais-je pas mieux que lui ? Ce qui m'intéressait plus encore consistait à établir si le personnage qui m'avait donné une généreuse gratification imméritée et le Hollandais formaient bien un seul et même homme ! Or je courais à un échec, ce que je ne me dissimulais guère !

— Merci quand même, mon brave ! décla-

rais-je au portier qui me tendait ma clé, je ne vous dérangerai pas plus longtemps.

— Bonne nuit, Monsieur !

— Bonsoir !

Ma fatigue se faisait sentir doublement à cause de mon épaule douloureuse qu'il me fallait panser, aussi je m'en fus en pressant le pas. Le moment ne me semblait guère propice d'ailleurs pour tenter d'éclaircir cet imbroglio d'énigmes qui, au lieu de s'élucider, augmentaient de jour en jour — que dis-je ? — d'heure en heure ! Résigné, pourtant, je pensai avoir bien mérité mon lit.

Restait à savoir ce que j'allais faire du butin qu'on avait daigné partager avec moi ! Dix billets... c'était, certes, sinon une petite fortune, du moins une somme fort appréciable, mais cet argent me brûlait les doigts et je n'avais qu'une hâte : m'en débarrasser ! Pour cela mieux valait attendre au lendemain où j'aviserais utilement. Ce point acquis, je grimpai les marches larges et blanches de l'escalier à l'épais tapis qui menait au premier étage où je m'arrêtai net. Une subite apparition surgissait à quelques pas ; cette silhouette de femme titubant ne m'était pas inconnue. Tout en elle trahissait la plus grande émotion : ses cheveux hirsutes, l'air égaré de ses yeux fixes, sa démarche incertaine...

Immédiatement je me précipitai pour me

porter à son secours, mais avant que mon geste fut accompli, la malheureuse s'affalait avec un gémissement inintelligible au milieu du corridor.

Voyant que je n'arriverais pas à lui venir en aide par mes propres moyens, je n'hésitai pas à retourner aussi vite que j'étais venu pour aviser M. Durand de cet incident. Celui-ci crut tout d'abord que de joyeuses libations m'avaient obscurci les idées mais, lorsqu'il se fut décidé à me suivre, il dut convenir que je n'avais exagéré en rien !

Dans la demi-pénombre du long couloir dont les lumières étaient la nuit, mises en veilleuse, nous pûmes reconnaître celle qui, la bouche ouverte, respirant avec peine, gisait évanouie : l'ex-diva dont le caquetage m'avait si souvent exaspéré dans le jardin ! Mme d'Ormans... Quelle était donc la cause de cette expression de terreur qui se lisait encore sur la physionomie de la chanteuse ? Son visage, d'une pâleur mortelle, laissait à supposer qu'un nouveau drame s'était déroulé dans l'hôtel même... En l'examinant attentivement, je pus constater qu'elle avait revêtu un kimono en soie d'un rouge éclatant, à ceinture verte, ce qui permettait de penser que, surprise dans sa propre chambre, elle pouvait se trouver blessée et, dans un effort désespéré avait gagné le corridor pour réclamer de l'aide...

Mais j'acquis vite la conviction qu'il n'en était rien. Apparemment aucune trace qui indiquât que la pensionnaire de l'établissement venait de lutter contre un agresseur inconnu. Alors ?

Suivant le sage avis du portier, nous la descendîmes dans le hall, l'installant dans un vaste fauteuil pullman et lui prodiguant nos soins. M. Durand s'en alla quérir de l'eau tandis que je m'efforçais de la ranimer sans y parvenir. Que faire ? La commotion subie par l'artiste avait dû être plus forte que je ne pensais tout d'abord et je commençais à m'inquiéter pour tout de bon ; la pauvre femme n'avait-elle pas reçu un choc fatal ? Enfin le concierge revint avec des compresses froides, des sels, du vinaigre, et nous la vîmes reprendre connaisance :

— Lily !

Ce fut sa première parole. Puis, ouvrant les yeux, elle nous considéra quelques instants, ne réalisant pas encore la raison de notre présence à ses côtés, puis éclata en sanglots convulsifs :

— Ma fille, ma fille ! L'avez-vous vue ? gémit-elle en se tordant les mains.

Je hochai la tête en guise de dénégation.

— Madame, pourriez-vous être assez aimable pour nous dire...

Son désespoir reprenait de plus belle et déjà, elle m'interrompait :

— Lily, ma Lily ! quelle terrible angoisse ! Je n'en puis plus, je suis à bout. Laissez-moi !

Nous renouvelâmes nos tentatives pour la calmer de notre mieux mais comme ses larmes ne tarissaient pas, M. Durand me demanda entre haut et bas s'il ne ferait pas mieux d'aller chercher un médecin. Je lui fis signe d'attendre un peu ; bien m'en pris, l'ex-diva se rendait à nos vagues consolations et s'expliquait, haletante encore :

— Il faut m'excuser ! Je me suis laissée aller à me douleur mais jamais je ne me serai doutée d'une chose pareille ! C'est affreux ! Vous me comprendrez, Messieurs, quand vous saurez la raison de mon désespoir... On peut craindre le pire... Je ne sais si vous vous souvenez avoir vu avec moi ma fille, Lily ? Une enfant charmante, très bien élevée, et franche. L'ai-je tenue un peu trop sévèrement ces temps-ci ? J'en viens à me le demander, et pourtant... Non point que je sois une mauvaise mère ! Dieu m'en garde ! Je fais tout pour la rendre heureuse mais il est concevable que je ne tienne pas à lui voir mener la vie de tant de jeunes péronnelles qui, obéissant aux mœurs modernes beaucoup trop libres, sortent seules, se distraient à leur gré. Donc nous menions à Beaulieu, toutes deux, une vie presque à l'écart des mondanités et c'est cela, peut-être, qui a déclenché un malheur ! Mais il y a des circonstances, vraiment, où l'on ne peut re-

fuser un plaisir à son enfant, la jeunesse a ses droits !

« Hier, je me trouvais au repos dans ma chambre à cause d'un malaise sans gravité, quand ma fille entra fort enthousiaste brandissant un journal où l'on annonçait la fête de ce soir. Bien entendu elle n'eut de cesse que je ne l'aie autorisée à s'y rendre et, que voulez-vous ? j'ai cédé à ses supplications, y mettant toutefois une condition expresse : elle devrait se faire accompagner par un cavalier en qui je puisse avoir la plus entière confiance. « Ne t'inquiète pas pour si peu, petite mère ! » fit-elle ravie, il y a dans l'hôtel même un pensionnaire que je connais un peu et qui te plaira certainement. Je consentis alors à ce qu'il me fût présenté...

Ici, Mme d'Ormans s'arrêta pour reprendre haleine, puis continua !

« En fait, ce monsieur me fit la meilleure impression et c'est tout à fait rassérénée que je laissai partir ma Lily avec son chaperon improvisé que j'avais aperçu plusieurs fois déjà au restaurant. Ce que j'ignorais, c'est que lui et Lily étaient devenus de bons amis sans que je le sache, entendons-nous, en camarades, un petit flirt ! Dans ces conditions je n'hésitai pas à me séparer de mon enfant, bien que cela ne se fut jamais produit, même quelques heures !

— Ils sont donc partis tous à Nice ? fis-je.

— Oui ! Et vous vous doutez que pendant son absence je ne pus dormir ; j'avais hâte de le savoir là, de retour ! A présent, vous pensez bien que le Corso doit être fini depuis longtemps, et pas de Lily ! acheva la malheureuse mère que ce pénible récit bouleversait davantage encore. Plus de trois heures ! Comment ne pas être anxieuse sur ce qui a pu lui arriver ? J'en frémis...

J'avais écouté cette dramatique relation avec une inquiétude grandissante et résolus sans attendre d'en avoir le cœur net :

— Mademoiselle votre fille était costumée, je suppose ?

— Oui ! Ele s'est habillée avec une telle joie !...

— Quel déguisement avait-elle choisi ?

— Sur mon conseil, Lily avait revêtu un travesti représentant une héroïne d'Opéra... Carmen ! fit-elle avec un faible sourire évoquant ses succès passés.

Bien que m'efforçant de cacher l'impression que me causait cette parole que je n'osais imaginer, elle crut pouvoir lire en mon visage la lueur d'espoir qu'elle y cherchait.

— Aussi peu que vous sachiez, je vous en prie, dites-le moi ! suppliait la malheureuse éplorée.

— Non... je ne sais rien !

— Pourtant, vous avez pris part au défilé, Monsieur ! puisque je vous vois en domino.

— Certes oui, mais comment distinguer dans toute cette foule, même déguisé !

Mme d'Ormans se lamentait de plus belle.

— Mon Dieu, cette incertitude est intenable. J'éprouve un affreux pressentiment... Conseillez-moi !

Pris entre deux feux, je ne savais quelle excuse invoquer pour me dérober au cruel dilemme qui s'imposait. Faire partager à cette mère pitoyable les alternatives des heures précédentes ? A quoi bon... Comment conter que, sous mes yeux, des bandits masqués avaient procédé à l'odieux enlèvement, malmené leur prisonnière et que, malgré la meilleure volonté, je devais m'avouer impuissant à la délivrer ? Ne suffisait-il pas que je la sache au pouvoir de cet Hakawara dont j'ignorais s'il s'agissait d'un être inhumain ou d'une bête monstrueuse ? Sincèrement j'aurais voulu être utile, mais quel service rendre à la pauvre femme follement inquiète, sinon me taire ?

Quant à lui redonner espoir, cela outrepassait mes forces ! C'est pourquoi je me renfermai dans une réserve voulue comme si j'étais moi-même pris en faute !

.....

Le silence ne pouvait se prolonger indéfi-

niment et je me décidai à tirer, si possible, quelques conclusions :

— Qui donc accompagnait votre fille, Madame, s'il n'y a pas d'indiscrétion à le savoir? m'enquis-je.

— Le voici! s'exclama l'ex-chanteuse en se dressant à demi, pointant son doigt vers le tambour de l'entrée qui, tourné sous une poussée vigoureuse livrait passage à... Gripsholm.

Si l'on m'avait envoyé un direct en pleine figure, je ne me serais pas senti plus abasourdi qu'à la vue de mon ami entrant à cet instant, en tenue de soirée, dans son smoking fort élégant, et qui s'approchait de moi d'un pas hâtif.

— Que signifie, Liamond ? Vous, ici, à une heure si avancée ? Cela m'étonne !

— Sans doute y a-t-il une raison majeure ! répliquai-je assez sèchement. Ne pourrez-vous, par hasard, Olaf nous en donner l'explication ?

— Quoi ? C'est une plaisanterie...

— Nous en sommes loin!

Il cessa de me dévisager pour porter ses regards tour à tour sur la cantatrice et sur le portier qui n'osait ouvrir la bouche. Et une exclamation jaillit des lèvres de Mme d'Ormans qui ne se contenait plus :

— Ma fille ! Qu'en avez-vous fait ? Où est-elle ? Elle s'est bien rendue au Corso ?

L'étonnement du Suédois parut si sincère, si spontané, que j'eus honte de l'avoir suspecté.

— Parfaitement, Mlle Lily m'a accompagné à Nice, mais... je ne comprends pas, ou du moins, je n'ose... ne serait-elle pas encore rentrée ?

Je pris alors la parole car l'artiste ne pouvait affirmer son angoisse :

— En effet ! La jeune fille n'est pas dans sa chambre ; jugez de notre inquiétude...

— Si j'avais su, il y a longtemps que je serais rentré ! Nous nous sommes quittés Mademoiselle d'Ormans et moi vers onze heures et demie ! Je la croyais couchée !

— Comment ? Vous ne l'avez pas ramenée jusqu'ici ? l'interrompis-je.

— Non ! Elle a prétexté une forte migraine mais n'a pas consenti à ce que je la reconduise en voiture ainsi que je le lui offrais et a décidé de prendre le car. Gulbbranson et moi l'avons donc accompagnée à l'arrêt de l'autobus qui fait le service. Voilà, c'est tout ce que je sais et vous me voyez fort ennuyé relativement à cette disparition inexplicable!

Les détails qu'il donnait n'étaient pas faits pour rasséréner l'ex-pensionnaire de l'Opéra qui se laissa aller à une violente crise de

nerfs, s'obstinant désespérément à vouloir sortir pour chercher sa fille. Nous eûmes toutes les peines du monde à la persuader que le nécessaire serait fait, M. Durand ayant proposé de s'en occuper.

Enfin, nous pûmes convaincre Mme d'Ormans, la conduisîmes jusqu'à sa chambre où elle promit d'attendre calmement la suite des événements. Comme elle semblait pitoyable alors, cette femme qui se montrait si hautaine d'habitude ! Bien que je fusse réellement touché par son malheur, je me trouvai fort satisfait de pouvoir à mon tour regagner mon appartement. Gripsholm qui s'était mis en quatre pour nous aider, me quitta assez rapidement ; je profitai pourtant que nous parlions seul à seul dans le couloir :

— Entre nous, lui dis-je, les yeux dans les yeux, vous n'avez aucune idée, Olaf, de ce que cette petite a pu devenir ?

Il se récusa catégoriquement :

— Dois-je prendre ceci pour une allusion ? Elle serait déplacée ! Soyez juste, Liamond, peut-on me rendre responsable de ce qui est arrivé après que je l'ai laissée ?

— Non ! j'en conviens. Je voulais seulement vous faire comprendre que...

— Dormez bien ! ajouta le Suédois en coupant court à l'entretien qui ne lui plaisait guère. Il ne s'agit peut-être que d'une fugue !

Les jeunes personnes d'à présent ont parfois de ces idées saugrenues... Demain, peut-être, tout paraîtra d'une simplicité enfantine !

Comme je souhaitais qu'il eût raison! Mais, pour moi, cet espoir n'existait plus !...

.....

Le jour qui suivit fut le premier depuis mon arrivée où le soleil ne se montra pas. De mon lit, tiré fort tard d'un sommeil pesant, et les souvenirs des heures précédentes se mêlant encore d'une manière indistincte en mon cerveau obscurci, je ne contemplai que des nuages gris et moutonneux annonciateurs de la tempête. Le vent s'élevait et l'on entendait les vagues battre contre les rochers. Malgré ce temps maussade, je me levai en hâte, craignant d'arriver trop tard à la salle à manger.

Deux heures sonnaient quand j'y fis mon apparition et, si l'on servait encore, c'était pour les clients attardés. Les tables étaient desservies et il ne restait plus que M. Tscherbatscheff terminant son repas ainsi qu'un autre étranger, également barbu, égrenant son raisin et que je ne me souvenais pas d'avoir jamais vu.

Le noble Russe, tout en répondant avec l'amabilité coutumière à mon salut correct, avait l'air consterné. Il se leva aussitôt que

je fus installé à ma place habituelle et vint vers moi :

— Comment allez vous, Monsieur Liamond ? Je suis heureux de vous voir là ; vous concevez ma hâte de vous retrouver... Puis-je m'asseoir à votre table ? J'ai fini !

— Avec plaisir!

— Oui, réellement, j'étais inquiet à votre sujet ! reprit-il entre deux bouffées de son cigare, tandis que j'attaquais les hors-d'œuvre. Nous vous avons cherché après votre brusque disparition du char... Soit dit en passant, il vous sera agréable d'apprendre que le *Rêve Printanier* a remporté le second prix d'honneur !

— Toutes mes félicitations.

— Merci ! Mais revenons à votre personne: pourquoi nous avoir quitté ainsi sans même m'avertir ? Vraiment je n'arrive pas à m'expliquer ce qui a pu vous contrarier...

— La raison est autrement grave, Monsieur Tscherbatscheff ! fis-je en appuyant intentionnellement sur les mots et ne le quittant pas du regard. Oui ! Une question de vie ou de mort !

— Que dites-vous là ?

— La vérité ! Ni plus ni moins... ou pour parler plus clairement encore : on a tout simplement voulu me tuer dans votre voiture même !

L'expression de mon vis-à-vis parut dénoter qu'il doutait de ma sincérité :

— Si vous avez inventé cette plaisanterie, permettez-moi de la trouver du plus mauvais goût !

— Je vous jure que l'idée ne m'en viendrait pas.

— Alors ?

— Les précisions me manquent, évidemment. Un fait est certain : on a tiré sur moi par deux fois..., à la troisième j'aurais eu des chances d'y rester, vous comprendrez pourquoi j'ai préféré m'enfuir ! Au premier coup, ma coupe de champagne a été brisée ; quant au second, il m'a touché à l'épaule gauche ; je peux vous montrer la plaie dont je souffre encore !

Mon interlocuteur changea de couleur.

— Est-ce possible ? Il doit y avoir méprise, vous exagérez !

— Nullement ! je me suis au contraire fort bien rendu compte de l'attentat préparé contre ma personne. Ce n'était pas un acte de folie comme vous paraissez le supposer, mais un plan bien arrêté.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite? Nous aurions peut-être trouvé le meurtrier.

— Allons donc ! Dans une foule pareille ? Impossible !

— Auriez-vous des soupçons ?

— Hum... non !

— Une vengeance, peut-être ?

— Je n'ai point d'ennemis que je sache !

— Alors c'est d'autant plus affreux que je me sens en partie responsable ! gémit le Slave. Car si je ne vous avais pas invité, vous ne seriez sans doute pas venu à cette fête.

— Nul ne saurait vous faire grief d'une aussi bonne intention ! Vous avez cru me faire plaisir ! Je vous suis très reconnaissant, quand même : n'était-ce pas réussi ?

— Décidément tout va mal ! constata l'autre en écrasant le bout de son cigare dans le cendrier. Triste journée ! Il ne manquait plus que cela... après tout le reste !

— Des ennuis ?

— On vient de m'apprendre une autre nouvelle non moins contrariante, bien que ne me concernant pas directement...

— Peut-on savoir ?

— Pour vous, il n'y a pas de secrets! Vous n'ignoriez pas que Mlle Lamour s'était rendue également à mon invitation ?

— Oui... oui ! je me souviens fort bien.

— Or, figurez-vous qu'en rentrant, ce matin, une mauvaise surprise l'attendait : des cambrioleurs avaient fracturé sa porte, s'étaient introduits chez elle en son absence et

avaient fait main basse sur tout ce qui avait de la valeur, notamment plus d'un million de bijoux ! Jugez de son désespoir... Elle possédait de très belles pierres, une parure en rubis, des pendants d'oreille, un solitaire de sept ou huit carats, un pendentif, deux broches en brillants d'une rare pureté et...

Il interrompit tout à coup son énumération. Je l'écoutais avec un intérêt croissant qui le gêna quelque peu. Un silence se fit entre nous deux.

De telles précisions m'avaient frappé. On l'eût été à moins ! Car M. Tscherbatscheff me semblait remarquablement renseigné...

XI

LA PRÉDICTION DE Mlle WANDA

Il devait regretter un peu tard de s'être montré loquace sur un sujet qui ne le concernait nullement ! Tout en lui révélait un certain embarras, de la contrariété. Pendant son mutisme prolongé, son regard fuyait le mien et, comme je le laissais reprendre la conversation, j'acquis davantage encore la certitude qu'il cherchait un biais, le moyen de me faire oublier ces paroles :

— Maudite fête ! maugréa-t-il d'un air plutôt sombre. En somme, ces avaries sont ma propre faute. Si Mlle Odette n'avait pas consenti à venir passer la soirée à Nice, cette pénible mésaventure ne lui serait pas advenue... Je le regrette à un tel point qu'il me faut réfléchir si l'obligation ne m'incombe pas de réparer le dommage.

— Telle n'est pas mon opinion! objectai-je. Pourquoi vous tiendriez-vous redevable envers elle ? Vous n'avez songé qu'à son plaisir...

— Certes !

— D'ailleurs, Monsieur Tscherbatscheff, vous n'êtes pas le seul à déplorer de tristes événements en cet hôtel !

— Vous aussi, je m'en doute !

— Non, cette question mise à part, il s'agit de quelqu'un d'autre.

— Ah ! De qui donc ?

— De cette dame rouquine que vous avez dû remarquer, ici, Mme d'Ormans, l'ex-chanteuse...

— Oui, je vois !

— Eh bien, voilà : cette nuit-ci, sa fille a, paraît-il, assisté à ce défilé où nous étions, puis n'est pas revenue ! Une disparition qui fera quelque bruit, je le crains ! Elle aura son retentissement non seulement à Beaulieu même, mais sur toute la Côte... Qu'en dites-vous ?

— Quelle nouvelle m'annoncez-vous là ! s'exclama le Russe dont le visage devenait de plus en plus altéré. Racontez-moi ce que vous savez en détails, je vous en prie.

Sans exagérer je lui contai les faits tels que me les avait relatés la malheureuse mère, en taisant toutefois le fruit de mes constations personnelles : de mon aventure nocturne, pas un mot !

— Extraordinaire ! c'est le terme exact. En a-t-on référé aux autorités ?

— Vous m'en demandez trop ! Pensez

qu'après toutes ces péripéties, j'ai dormi comme un loir et je viens seulement de quitter ma chambre ; je ne saurais donc vous renseigner.

Ma dernière gorgée de café avalée, le Russe me proposa un tour dans le parc puis, comme le temps restait incertain, annonçant la pluie, nous nous réfugiâmes sous la véranda où plusieurs personnes se trouvaient déjà.

Le trouble de l'étranger ne faisait que croître et embellir, sa pâleur se transformant en une rougeur subite. Etait-ce la vue de celle dont nous venions de parler peu auparavant, installée là sur une chaise longue, deux hommes l'entourant : Mme d'Ormans ? A peine avais-je jeté un coup d'œil de loin sur ses traits où se lisaient les traces d'une nuit de veille, que je réalisai le changement qui s'était opéré en elle ! Aucun fard ne dissimulait les rides de ses joues creusées encore davantage où le cerne trop large de ses yeux rougis s'accusait trop. Sur sa bouche, ses doigts meurtrissaient nerveusement un mouchoir qu'elle tournait et retournait sans cesse.

Il n'était nullement dans mes intentions de m'approcher d'elle pour l'instant ni de me mêler au groupe que formaient à ses côtés, Gripsholm et Gulbbranson, bien vite reconnus. Aussi continuai-je ma marche avec M. Tscherbatscheff, songeant à réintégrer l'hôtel, quand Olaf qui m'avait aperçu vint à moi.

— Bonjour Liamond ! fit-il en me serrant la main et adressant au Russe un bref salut de la tête pourrais-je vous parler en particulier ?

— Naturellement ! Vous m'excusez, Monsieur ?

Mon compagnon s'effaça aussitôt nous laissant seuls.

Le Suédois me prit par le bras et m'entraîna à l'écart :

— Il a dû se passer quelque chose avec la petite, franchement je commence à être sérieusement alarmé !

— On a entrepris des recherches ?

— Evidemment! Mais, jusqu'ici, elles n'ont absolument rien donné...

— Mme d'Ormans devrait s'adresser à la police.

— Elle ne l'a pas encore fait ! Mais est-ce bien nécessaire alors que nous avons ici-même un détective de premier ordre.

— Qui donc ?

— Vous avez la mémoire courte, vieux ! Mon ami, Gulbbranson... L'oublieriez-vous ?

— Ah ! parfaitement, excusez-moi ! Si je comprends bien il prendrait l'affaire en main ?

— Bien mieux : mon compatriote a commencé son enquête !

— Eh bien, cela s'appelle ne pas perdre de temps ! Quels en sont les résultats ?

— Jusqu'ici, néant ! Pourvu qu'elle aboutisse rapidement ! Ce serait pour moi un véritable poids en moins ! Je ne vis plus... et dire que Beaulieu devait être le coin rêvé où l'on jouit en paix de son repos ! On chuchote encore que les bijoux de Mlle Odette ont été volés. N'est-ce pas assez de la disparition de Mlle Lily ? D'ailleurs je ne sais au juste ce qui se trame, mais le Directeur à qui je viens de parler, semble dans tous ses états ! L'envie me démange de boucler mes valises et de retourner dans mon pays !

— Depuis quand êtes-vous si impressionnable, mon cher ? questionnai-je un tantinet sarcastique. Je ne vous croyais pas si sensible !

— Avec tout ce qui se passe, il y a de quoi !

— Pourtant, n'oublions pas le plus important !

— Qui est ?...

— Le meurtre ! Tout espoir de retrouver Mme Wooderson est pour ainsi dire inexistant ! On ne peut se faire d'illusions... Si vous voulez connaître mon sentiment là-dessus, je suis persuadé qu'on l'a assassinée et rien ne prouve que Mlle d'Ormans n'a pas subi le même sort !

.....

M. Tscherbatscheff s'était discrètement retiré, de même que les promeneurs du jardin

que le temps avait chassés. Le ciel s'obscurcissait de plus en plus et la pluie fine qui tombait depuis le déjeuner avec de rares interruptions se muait à présent en une véritable ondée. Cette averse diluvienne menaçait de se prolonger et excluait toute idée d'éclaircie d'ici plusieurs heures !

Les pensionnaires de l'hôtel se réfugiaient au fumoir, projetant un bridge interminable. Quant à moi peu amateur d'une sieste à l'humidité et espérant quelque adoucissement de la température, je dirigeai mes pas vers le salon de lecture afin de compulser les journaux récents.

Installé confortablement devant l'une des larges tables où les quatre coins du monde semblaient s'être donnés rendez-vous au hasard des feuilles écrites en toutes les langues, je glanais quelques quotidiens, commençant à en tourner négligemment les pages.

Il n'y avait pas cinq minutes que, plongé dans la dernière édition de Paris, je goûtais le plaisir de rester un moment sans présence importune, que la porte s'ouvrit dans mon dos. Quelqu'un entrait et la voix qui me saluait m'apprit que c'était une femme. Adieu solitude !

— Tiens ! M. Liamond... Comment va ?

Tournant la tête je reconnus l'arrivante, Mlle Kroschewska, et me levai aussitôt comme il se doit, allant à sa rencontre.

— Bonjour Mademoiselle ! Comment vous portez-vous aujourd'hui ?

La journaliste polonaise affectait une contenance qui ne répondait guère à son état d'esprit ; cela, je le devinais aisément et point n'était besoin pour ce de se montrer grand prychologue ! Le même sourire errait toujours sur ses lèvres soigneusement arrondies mais cette contrainte cachait, semblait-il un certain désarroi, de la contrariété. Tout indiquait la feinte malgré qu'elle s'efforçât de n'en rien laisser paraître.

— Pas d'ennuis, j'espère ? repris-je en lui avançant une chaise où elle s'assit.

— Merci, non ! C'est-à-dire... je viens de recevoir une lettre m'apprenant que ma mère âgée de soixante-treize ans, n'a pas une santé très solide en ce moment ! Vous comprenez ?

— Certes, je partage vos inquiétudes et y compatis !

— J'en suis touchée ! assura-t-elle, mais je ne viens pas vous importuner ; il me faut consulter les journaux. J'ai adressé à l'hebdomadaire dont je suis la correspondante un article sur le tourisme en France et j'aimerais voir s'il a paru. Vous permettez ?

— Faites donc !

Les périodiques de son pays surtout l'intéressaient. Après quelques minutes d'un examen attentif, elle ne parut pas trouver ce qu'elle cherchait et conclut :

— Non ! Mon papier n'est pas encore passé... Ce sera pour la semaine prochaine.

Puis, ouvrant son sac — celui-là même où le bracelet se trouvait l'autre soir — elle en sortit un étui à cigarettes, me le tendit, mais je refusai son offre, en sorte qu'elle alluma son tabac blond avant de continuer :

— Vous êtes au courant, Monsieur, de tout ce qui se passe dans cet hôtel ? Les bruits qui circulent ne sont pas des plus réjouissants !

— Oh ! ne vous y fiez pas trop... Les gens ont toujours tendance à tellement exagérer ce qui leur arrive.

— Comment, vous n'y croyez point ?

— A demi, seulement, je l'avoue ! fis-je d'un ton détaché.

— Quel optimiste ! remarqua Mlle Wanda avec une inflexion de voix un peu moqueuse.

— D'où tirez-vous cette conclusion ?

— De mon expérience !

Elle comprit que je ne voyais pas très bien ce qu'elle entendait par là.

— C'est que vous ignorez, sans doute, poursuivit-elle en jouissant de mon étonnement, que je consacre mes heures libres à l'étude des sciences occultes !

En voilà une nouvelle ! La Polonaise n'offrait pas l'aspect de ces devineresses que tant de fois l'on rencontre en de lointains voyages ou lors d'une promenade dans la capitale !

— Vous trouvez cela extraordinaire ? Les événements s'enchaînent quelquefois curieusement ! Dans le petit pays où je suis née qui faisait partie de la Russie et qui est à présent rattaché à la Pologne, il passait beaucoup de tziganes dont la vie consiste à rouler sans cesse et qui parfois restaient un mois ou deux avant de reprendre leur marche. L'une de ces nomades me prit en affection et m'enseigna son art. C'est pourquoi je connais plus de secrets sur leurs coutumes et sur leurs mœurs que bien d'autres... Ce que les professionnelles ignorent moi je le sais !

— Très intéressant ! Et alors...

— Rien de plus ! Ceci pour vous expliquer que je me trompe rarement sur les êtres que je rencontre.

— Ah ! Auriez-vous sur moi quelque opinion ?

— Oui, et elle est excellente ! On ne peut mettre en doute votre probité d'homme d'honneur... et vous avez du cœur, M. Liamond !

— Merci, vous êtes trop aimable. Si vos facultés sont si étendues, peut-être pourriez-vous me prédire l'avenir.

— Je crois pouvoir affirmer que oui !

Comme elle me paraissait belle, ainsi, les yeux mi-clos, envoyant au plafond les volutes de sa cigarette de luxe.

— Dans ce cas, je vous serai très reconnaissant de me révéler quel sort m'attend demain?

— Pourquoi tenez-vous tant à le savoir ? demanda-t-elle un peu effrayée.

— Simple curiosité ! Qui y résisterait ?

— A quoi bon augurer de ce qui vous attend ? Il sera toujours assez tôt !

— Peuh ! Je n'ai pas peur.... Alors, que faut-il faire pour connaître l'oracle de la Pythie ?

— Pas grand chose : me donner votre main gauche.

Je m'exécutai en riant !

« Pourvu que vous ne voyiez pas de catastrophes...

A ma grande surprise elle garda le plus profond sérieux mais, sans mot dire prolongea son examen. Quelques instants passèrent sans que je me sente le moins du monde ému. Comme j'ouvrais la bouche pour une question, elle m'empêcha de la formuler, me demandant dans un signe de la laisser se concentrer.

Enfin, je me risquai :

— Que voyez-vous ? Votre mutisme ne signifie rien de grave ?

— Cela dépend !

Oh ! oh ! cette insinuation n'était guère à mon goût et comme elle cessait ses méditations, je repris :

— Pas de mauvais ?

— Dois-je tout vous dire !

— Je vous en prie !

— Eh bien votre ligne de destinée est cou-

pée sur Saturne par de petites lignes de traverse, ce qui indique obstacles, malheurs... pire encore !

— La mort ?

Elle ne précisait pas sa pensée mais j'avais compris trop bien.

— A votre place, énonça-t-elle lentement, je n'attendrais pas les coups du sort.

— Curieuse conception ! Prétendez-vous que l'on peut changer sa destinée ?

— Peut-être !

— Comment cela !

— Si vous voulez mon impression nette, un conseil d'amie, partez, ou plutôt fuyez ce lieu qui vous est néfaste.

Faut-il préciser ici que je n'accordai aucun crédit à toute cette histoire. Jamais je n'ai pris garde à des bavardages de femmes qui se disent sorcières et infaillibles ! C'était donc pour la première fois qu'une prédiction bonne ou mauvaise m'était formulée. Or ces sornettes ne font qu'abuser de la crédulité publique... C'est pourquoi les révélations de Mlle Wanda me laissèrent totalement indifférent.

— Mes prévisions ne vous touchent guère ! observa celle-ci calmement.

— Deviné !

— Pourtant, Monsieur Liamond je crains que vous vous aperceviez bientôt de leur véracité !

— Tant pis pour moi !

— Puisque vous vous montrez aussi sceptique que Saint Thomas, à quoi sert de prolonger l'entretien sur ce sujet ? D'ailleurs mon travail m'attend... excusez-moi ! Au revoir.

Curieuse personnalité que la journaliste polonaise ! Quel était son véritable rôle en cette affaire ? Pas très net, en tout cas ! Mais ce qui m'intriguait davantage c'était de savoir pour quelle raison elle se chargeait de m'intimider aux fins de m'éloigner... Le mauvais sort ? Prétextes qu tout cela ! Ces entraves m'incitaient au contraire à me rendre moins que jamais à de tels arguments qui tombaient à faux.

Les éléments essentiels recueillis au cours de ces jours derniers atteignaient leur point culminant, la phase décisive où je pourrais sortir de mon inaction...

XII

LE PAQUET DE M. GUJIK

Voilà que cette association d'idées me remémorait que j'avais l'intention de me rendre jusqu'à la poste pour expédier un message urgent, besogne remise depuis le matin à cause de la pluie. La lecture des journaux s'avérant fastidieuse à la longue, je résolus alors de ne plus tarder davantage. Ayant endossé mon imperméable, je quittai donc le *Miramar* sans rencontrer personnee de connaissance.

L'orage avait cessé et les gouttes qui tombaient provenaient des arbres que le vent secouait par moments. Les chaussures enfonçaient dans le sol détrempé mais il ne m'était pas désagréable de sentir cette fraîcheur humide après les journées torrides de ces temps derniers.

Le sommet des montagnes disparaissait sous sa couche vaporeuse de nuages qui se dissipait peu à peu un peu de bleu se montrant même à travers la brume.

Marchant à grandes enjambées et aspirant l'air à pleins poumons, je ne me sentais pas fâché d'avoir entrepris au bon moment cette promenade opportune.

La poste se trouvait juste en face de la petite gare, à quelques centaines de mètres du *Bellevue* : un bâtiment nouvellement construit avec toutes les caractéristiques du style moderne et qui dominait de sa blancheur les habitations environnantes crépies de couleurs vives.

Deux messieurs attendaient déjà dans le bureau où une préposée aimable et brune autant qu'il se peut s'efforçait de contenter tout le monde. Je pris mon tour derrière ceux qui me précédaient, les contemplant distraitement. Devant le guichet, entre celui qui achevait d'envoyer un mandat et moi, j'eus tôt fait d'identifier une silhouette familière. Petit de taille, maniant fébrilement un paquet ficelé avec soin, le personnage ne m'avait pas vu entrer, bien trop occupé par les formalités d'expédition.

Je m'amusai à imaginer la tête qu'il ferait en me découvrant à ses côtés, car il n'y avait pas à en douter : c'était bien le Hollandais congestionné : M. Gujik, d'Amsterdam ! Le plus naturellement du monde, sans qu'il put supposer que je l'avais déjà considéré à loisir, je lui tapai amicalement sur l'épaule.

Il eut un brusque haut-le-corps quand, se

retournant, il me vit. Cette stupeur passagère qui — je l'aurais juré ! — traduisait une frayeur intense, fut très vite réprimée. A présent, le joaillier s'efforçait de paraître ravi de cette rencontre :

— Tiens ! Une bonne surprise... Monsieur Liamond dans ces parages !

— Mon plaisir est égal au vôtre, croyez-le bien ! m'empressai-je de répliquer avec toute la politesse désirable.

L'autre eut un gloussement, sorte de rire qui sonnait faux.

— Vilain temps n'est-ce pas ? Justement j'avais l'intention de me rendre à Monte-Carlo pour risquer ma chance ! Y avez-vous déjà été ?

Il préférait faire dévier la conversation... Sur le même ton, je répliquai :

— Oui, plusieurs fois !

— Moi, jamais. On raconte qu'il y a des gens qui gagnent, s'ils jouent prudemment. Pour ma part, je me suis fixé une limite : je n'excèderai pas quelques billets...

D'un geste, j'opinai en ce qu'il croyait être une approbation puis lui désignai du doigt le guichet :

— C'est votre tour, Monsieur Gujik ! Nous bavarderons à un autre moment, on attend que nous ayons fini.

En effet, plusieurs personnes étaient entrées à ma suite. L'embarras du Hollandais

fut alors à son maximum. Déjà nous échangions ces lieux communs il manifestait sa nervosité coutumière, plus grande encore ; mais maintenant le rouge de sa figure devenait si cramoisi que quiconque ne le connaissant pas eût cru à une attaque d'apoplexie.

Ses gestes furent indécis, il commença à bredouiller et, en définitive, tandis que je le regardais tranquillement, il se contenta d'acheter des timbres puis me laissa la place.

Le comble était que ma gêne, bien que nullement visible, se faisait ressentir autant que la sienne ! Je me souciais fort peu, en effet, de donner devant lui à l'employée le télégramme que je venais mettre... Suivant l'impulsion du moment, je m'enquis s'il ne se trouvait pas de lettres à mon nom poste restante, ce à quoi la dame brune répondit en me gratifiant d'un sourire qu'elle n'avait rien reçu pour moi... Je m'en doutais un peu !

Fort satisfait de m'en être tiré à si bon compte, je me dirigeai vers la sortie du bureau de poste où je me heurtai à nouveau au petit homme rougeaud.

— Vous rentrez, c'est fini ? me demanda-t-il.

— Oui ! Mais je vois que vous avez encore ce minuscule colis à faire partir...

— Sans doute ? Malheureusement cet envoi sera retardé car je viens de m'apercevoir d'un oubli: il me fallait y joindre une lettre

d'une extrême importance... Je retourne la prendre en vitesse ; vous venez ?

— Bien sûr ! rétorquai-je en réfléchissant par quel moyen je pourrais m'approprier le paquet dont le contenu m'intriguait fort.

Impossible pour le moment ! Le joaillier l'avait glissé dans sa poche et, comme il pouvait lire mes pensées, le palpait de temps à autre avec sa main droite.

Savoir ce qui se cachait là-dedans devenait pour moi une idée fixe. Des bijoux... oui, certainement, mais quels bijoux ?

Jusqu'à l'hôtel, M. Gujik, s'il restait nerveux et pressait le pas sans raison apparente ne se montra que peu loquace. Il y avait de quoi se creuser la tête pour deviner la cause initiale de cette agitation et de ce mutisme exagéré. Pourquoi diable n'avait-il pas fait ce dont il avait l'intention avant mon arrivée ? Ma présence était-elle devenue si gênante ?

Ainsi la certitude des desseins fort louches qui transpiraient de ses faits et gestes s'imposa davantage...

Dès que je fus débarrassé du Hollandais, mon premier soin fut de retourner vers la poste en m'assurant, toutefois, que personne ne me suivait ; avec joie, je constatai que j'étais seul à présent et pus faire mes messages en toute tranquillité. Seulement, au lieu d'en rédiger un comme j'en avais eu l'idée la

première fois, j'en mis deux, espérant que ce second télégramme pourrait m'apporter la solution escomptée.

.....

— Je désirerais parler à M. Petit !

L'agent qui m'accueillait parut sortir d'une longue somnolence, me toisa, puis hocha la tête :

— Monsieur le Commissaire est en voyage.

— Depuis quand ?

— Il est parti hier ! Mais si vous voulez voir son remplaçant...

J'hésitai. L'autre me scruta d'un air méfiant :

« De quoi s'agit-il ?

— Rien d'urgence, mais c'est personnel. Je reviendrais un de ces jours, merci !

Fort désappointé, je quittai la rue d'Angoulême et m'en allai à petits pas. Cela, évidemment, n'arrangeait pas les choses ! Mes plans de faire part au commissaire des diverses constatations qui étaient miennes et de lui communiquer mes impressions tombaient à l'eau. Quant à mettre au courant un autre que lui, cela ne me disait rien qui vaille, d'autant plus que l'argent devait être remis en mains propres.

Ainsi, après avoir été mêlé de si près à cette affaire, il ne m'était pas permis de m'en libérer ; faudrait-il donc continuer la partie

jusqu'au bout ? Mes projets de mettre hors d'état de nuire cette bande de malfaiteurs, de voleurs, d'assassins — car ils étaient plusieurs — me revenait de plus en plus précis. Pourquoi, après tout, ne pas aboutir moi-même ? Certes, il fallait s'attendre à ce que les autorités désapprouvent ma tentative ; je courais de grands risques !

Cependant, n'avais-je pas plus d'une fois exposé ma vie... surtout à la soirée, dans le char où une main ennemie avait lâchement tiré ? Pour en finir, c'était l'attaque que je devais tenter, le tout pour le tout ! Alors... la *Villa Mystère* ? Là, résidait l'énigme et seulement là, je parviendrais à l'expliquer. La nuit sombre serait propice, davantage.

Dans cette intention, il me fallait faire les préparatifs nécessaires, et sur-le-champ, car le temps passait et je risquais si je ne me pressais pas de trouver porte close aux rares magasins de Beaulieu qui fermaient à des heures plus ou moins fantaisistes. De ces achats dépendaient une grande part de ma réussite, aussi y apportai-je un soin tout particulier ! D'ailleurs, sans exagérer ou vouloir me flatter, je crois pouvoir affirmer que mon habitude en ce genre d'affaire est de ne rien laisser au hasard ! Je m'y connais assez pour ne point négliger le plus petit détail et réunir tous les atouts.

J'agis donc en homme minutieux et or-

donné, après quoi, chargé de différents paquets, je réintégrai l'hôtel.

Au dîner, pris assez tardivement, Gripsholm me gratifia de loin d'un salut réservé, le Bulldog restant absent de table ainsi que Mme d'Ormans, sans parler de Lily, la disparue. Quant à M. Tscherbatscheff, il demeurait également invisible et j'en conclus qu'il avait dû achever son repas avant mon arrivée. C'était dans le caractère d'Olaf de se montrer par moments, sans raison apparente, taciturne tout à coup, et il ne me souriait nullement de commencer un entretien dans ces conditions ! Au surplus, il m'importait fort de remonter pour terminer mes plans de bataille, ce que je fis bientôt.

Parmi mes nouvelles acquisitions défaites une à une, se trouvait une corde assez solide pour supporter le poids d'un homme — le mien — si besoin se faisait sentir, ce dont je ne doutais pas ! Il y avait aussi une lampe électrique toute neuve avec sa pile de rechange, un couteau, diverses choses indispensables.

Dans un morceau de tissu noir acheté à cette intention, je découpai savamment, laissant tout juste deux trous pour les yeux, un loup que j'essayai puis, ayant choisi parmi mes vêtements un pull-ower gris foncé et un pantalon du même ton, je les enfilai sans hâte. Inutile d'arriver trop tôt. Restait à pour-

voir aux chaussures : en examinant les paires apportées, je trouvai des souliers à semelle de caoutchouc qui firent à merveille mon affaire. Tout placé dans mes poches, le revolver vérifié, la corde attachée sous mon trench-coat revêtu à cause de la pluie qui reprenait encore, et le tour était joué ! En avant...

Aussi discrètement que possible, je quittai *Bellevue*, prenant par un sentier qui contournait le parc et empruntant une petite porte, sorte de grille de jardin donnant également sur la route mais peu connue de ceux que je voulais éviter.

Sans encombre, je gagnai le chemin qui menait vers la mer, au petit port. La nuit était noire à souhait, ce dont je me réjouissais car cela servait mes desseins au delà de toute espérance ; tout marchait pour le mieux !

Dix heures venaient juste de tinter, m'indiquant qu'il y avait encore un moment à laisser s'écouler avant de songer à ma tentative. Très tranquille et fort content, j'arpentai donc le coin bien connu, seul entre les maisons et des terrains vagues, le temps n'invitant pas les estivants à la promenade. Peu d'autos, aussi, sur la route nationale. D'assez loin, on entendait la musique du *Pam-Pam*, des rires, une T.S.F. donnant les dernières nouvelles du jour... Voici l'olivier

vieux de deux mille ans... le *Splendid Hôtel*, dont les volets sont l'été, hermétiquement clos ; sur la hauteur, les lumières clignotantes du « Château de Barcelone » semblaient suspendues dans le vide tant le rocher se perdait dans l'obscurité opaque !

Il n'y avait plus que l'escalier à descendre et je me trouvais à la Baie des Fourmis, m'approchant lentement de la balustrade qui, seule, me séparait de la mer montante à mes pieds. Les lumières des réverbères jetaient dans l'eau leurs reflets mouvants verts et rouges, et celle d'un phare, à l'horizon, éclairait seule par instants, l'immensité sombre.

Pour voir l'heure à ma montre, je dus allumer une seconde mon briquet, ce qui me permit de lire la demie... Mon Dieu que le temps me durait ! Pourtant il fallait attendre le moment propice ! Que faire sinon m'asseoir sur l'un des bancs proches et révasser tout à mon aise ? A pas lents, je me dirigeai donc vers l'un d'eux un peu en retrait et que vis-je? Une silhouette que je n'avais pas remarquée en arrivant ?

— Bonsoir ! Je vous sentais venir...

La voix qui résonnait à mon oreille me semblait connue et pour m'en assurer, je braquai le rayon de ma lampe de poche en plein sur le personnage dont je ne soupçonnais même pas la présence quelques instants avant !

Souriant et, d'apparence, de la meilleure humeur qui puisse être, M. Petit m'adressait un bref et amical salut...

.....

— Enlevez-moi ce lumignon qui m'aveugle ! grogna le commissaire avec une rudesse impatiente, à quoi cela peut-il servir ? Avez-vous perdu tout votre bon sens ?

Je m'exécutai, balbutiai de vagues excuses tout en prenant place à côté de lui comme il me l'indiquait.

— Que dois-je conclure de tout ceci ! Vous prétendez m'avoir attendu, mais nul ne savait que je viendrais par ici ce soir !

— Un peu de flair suffit ! mâchonna dans l'ombre le policier. Vous deviez fatalement venir de ce côté. Quant aux « pourquoi » et aux « comment », vous m'en dispenserez... Nous nous sommes retrouvés, c'est le principal !

Il recommençait donc à raisonner de sa manière évasive et presque offensante à mon égard ! Les mots amers qui me montaient aux lèvres, je les ravalai à contre-cœur, puis rétorquai :

— Passons ! Mais sachez que je me suis présenté aujourd'hui même au commissariat et bien que j'aie une communication importante à vous faire, on m'a induit en erreur en m'affirmant à tort que vous étiez absent !

— Exact ! Seulement, mon voyage se limite à la Baie des Fourmis ; voilà !

Plus de doute, cet homme se payait ma tête !

— Si c'est tout ce que vous avez à me dire' observai-je en faisant mine de le quitter, merci bien !

— Une seconde encore ! ricana M. Petit sans me laisser partir.

— Quoi donc pour votre service ? demandai-je, oubliant tout à fait ce que je m'étais promis de lui relater et surtout les dix billets à lui remettre...

— Vous voilà redevenu raisonnable ! Parlons en amis, Monsieur Liamond ! J'ai cru pouvoir deviner que vous portiez une vive curiosité — trop, peut-être — à cette habitation que l'on aperçoit d'ici, sur le rocher...

— Oui, la *Villa Mystère !*

— Taisez-vous, oiseau de malheur! Ne prononcez pas ce surnom ridicule, il me porte sur les nerfs ! Répondez plutôt, est-ce vrai ?

— On ne peut rien vous cacher ! concédai-je assez froidement.

— Avouez que vous nourrissiez le projet de vous y rendre de ce pas, si je ne me trompe ?

— Parfaitement !

— J'en étais sûr ! s'exclama le commissaire en haussant involontairement le ton. Et si je suis venu, c'est précisément pour vous en dis-

suader. Quelle folie ! Vous pourrez me remercier de vous avoir évité là une belle gaffe car en risquant votre vie, vous n'auriez acquis aucun éclaircissement !

— Qui sait ? Cela me regarde...

— Pardon, je ne tolèrerai pas cette audace présomptueuse qui, je vous le répète, ne mènerait à rien !

— Que dois-je comprendre ? Vous voulez m'en empêcher ?

— Et de toutes mes forces !

— C'est ce que nous verrons ! Je serais curieux de savoir comment...

— Enfantin ! Evidemment, la loi m'empêche de vous retenir par les grands moyens, mais j'ai déjà accompli des actes plus difficultueux ! Mon plan donnera, à n'en pas douter, des résultats surprenants, aussi heureux qu'efficaces !

— Si l'on peut vous demander à quoi tient ce fameux plan, je suis tout ouïes !

— Ne devinez-vous pas ? C'est pourtant clair comme de l'eau de roche ! J'irai avec vous, tout bonnement ! Et je vous assure bien que là où un seul échouerait aussi résolu qu'il soit, deux hommes de notre trempe ont de grandes chances d'aboutir...

XIII

DANS LE ROYAUME DE HAKAWARA

Pourquoi dissimuler que le projet du commissaire, énoncé comme étant tout à fait naturel et acceptable, me laissa interdit, d'autant plus que jamais je n'eus osé imaginer qu'il me viendrait en aide personnellement !

Il ne m'était pas désagréable de constater que M. Petit ne dédaignait pas d'avoir recours à moi, et, prévoyant un coup dur, de le voir de moitié dans la partie. Evidemment, mes mérites en seraient diminués un peu en cas de réussite, le zélé fonctionnaire ne tarderait pas à s'en prévaloir le premier ! Mais pouvais-je encore choisir ? Quelle serait sa réaction en face d'un refus de ma part à ce qu'il se mêlât de cette périlleuse expédition ?

— Et si je ne marchais pas ? fis-je, rompant enfin le silence, pour connaître sa tactique.

— Peuh ! Que voulez-vous que cela me fasse ? J'irais seul ! Vous seriez le premier à le regretter... Non ! Assez de tergiversations...

écoutez-moi plutôt, parlons à cœur ouvert, actuellement il y va de votre intérêt comme du mien ! Le moment est venu de conclure... comment dirais-je... un pacte. J'insiste : dans votre intérêt même puisque vous avez quasi assisté à maintes péripéties et qu'il est normal, en fait, que vous veuilliez jeter un regard sur les coulisses. Pour ma part, ce qui m'y pousse se nomme moins curiosité que devoir professionnel ! Donc, à vous de décider si j'ai tort ou raison ?

Il serait injuste de noter ici que cette proposition avait de déplacé entre nous. Ce malin fonctionnaire cachait en effet plus d'un tour dans son sac et pas un n'aurait su comme lui tourner la chose de cette façon. Il savait admirablement défendre sa cause et l'emportait sur les objections que j'aurais pu formuler encore ! En outre ne pouvait-il pas me demander ce service à juste titre puisque je devais réparer ma maladresse de l'autre nuit où je m'étais montré si importun, mal à propos ?

— Eh bien, si vous y tenez, consentis-je, après une courte réflexion, c'est oui ! Bien entendu, chacun défend sa peau comme il peut, les responsabilités sont partagées car j'imagine que les risques à courir ne sont pas minces !

— Pour cela. je ne suis pas un enfant; bien des fois, déjà, je m'en suis tiré et ça chauf-

fait dur, je vous prie de le croire ! Alors, venez maintenant, le moment est venu !

Il se leva, m'invitant à le suivre, mais ne prit pas la direction qui m'eût semblée la plus indiquée, tourna vers la droite, faisant un détour sur la Baie.

— Par où allez-vous ?

— Bientôt vous saurez...

Puis une pause.

— Idée géniale que votre lampe ! Elle nous rendra les plus grands services... *A priori*, nous sommes seuls, donc allumez que je puisse m'y retrouver ! Ah ! voilà... poursuivit-il après que je l'eus satisfait, pas d'erreur possible, c'est le sentier qui descend vers la crique. En bas, une embarcation nous attend. J'ai fait mettre deux paires de rames pour ne pas abuser de votre amabilité !

— Pourquoi n'avoir point préféré un canot à moteur ?

— Et le bruit, y pensez-vous ? Avec un tel engin on nous repèrerait tout de suite...

Nous étions parvenus en bas et, ainsi que prévu, la barque s'y trouvait attachée à son anneau.

De même que la première fois, nous nous mîmes en devoir de défaire le câble, sautâmes dans la coque de noix et chacun prenant une paire d'avirons, en route !

M. Petit me conseilla d'éteindre et nous nous dirigeâmes de notre mieux, presque à l'aveu-

glette car il faisait sombre à ce point qu'on n'y voyait pas à un mètre devant soi. L'eau bouillonnait à peine sous le clapotis discret de nos rames et l'on entendait davantage le crissement des cigales qui s'éloignaient peu à peu, marquant la distance que nous parcourions lentement.

Combien de temps se passa ainsi, tandis que nous approchions de la villa japonaise, je n'eus su l'évaluer. Nous évitions de parler, bien que nul n'aurait pu nous entendre en cet endroit mais, tout à coup, un point lumineux attira mon attention.

Perçant des yeux l'obscurité, je ne distinguai qu'une vague lueur jaunâtre cette fois-ci à deux cents mètres approximativement, que le policier ne semblait pas avoir remarquée. Je lui fis part de mon observation et autant que je pus en juger au son de sa voix, il ne devinait pas ce que c'était.

— Cela ne provient pas de la mer, pourtant ! Serait-ce une barque qui se préparerait à nous suivre ? J'ai plutôt cette impression...

— Vous croyez vraiment ?...

— Croire est synonyme d'ignorance ! J'émets l'hypothèse qu'on nous a découverts; il se peut cependant que je me trompe, mais cela m'étonnerait !

Comme pour confirmer ses dires, le feu mouvant se muait en une lanterne qu'il nous

fut possible de voir mieux lorsque nous fûmes arrêtés. On appareillait du môle.

— Voilà un imprévu qui ne me plaît guère! remarqua le commissaire. Nous cherche-t-on? Ce serait le bouquet ! Mettons-nous à l'abri au plus vite !

Quoique habitué à présent à entendre mon compagnon s'exprimer en un langage assez obscur, je ne parvenais pas à interpréter ses dernières paroles.

— Comment cela ? Où aller ?

— Il faut contourner la pointe et nous cacher de l'autre côté dans les rochers, mais gare aux récifs... filons ! C'est une question de vitesse, mettons-en un coup !

L'on pouvait admirer le sang-froid et l'esprit de décision de cet homme ! Comment, sans mon guide, me serait-il venu à l'idée de trouver refuge ailleurs que dans la Baie? Mais M. Petit devait connaître les moindres recoins de l'endroit.

Ainsi, malgré les ténèbres épaisses environnantes, il sut diriger notre léger esquif de telle manière que nous ne nous heurtâmes pas une seule fois !

Arrivés dans notre cachette, fatigués, essoufflés certes mais nullement découragés, nous observâmes les alentours. Si nous avions espéré voir passer la barque à quelque distance sans que ses occupants puissent nous repérer, nous fûmes déçus. Pas la moindre

lumière, quant à l'embarcation, on eût cru avoir rêvé !

— Nom de nom ! grincha le policier, que cette attente ne réjouissait pas, que sont-ils devenus ?

— Est-ce à moi qu'il faut demander cela ?

— Retournons ! Ils ne se sont tout de même pas volatilisés !

L'expédition à la *Villa Mystère* se résumait pour l'instant à un aller et retour sans résultat et je commençais à désapprouver secrètement mon compagnon d'avoir tenu à prendre ce chemin quand d'autres surprises ne tardèrent pas, fort à propos, à me faire changer d'avis. Mais le bateau ?

Malgré nos recherches, mille détours vers la Baie, impossible de retrouver trace du canot entrevu auparavant ; il avait disparu comme si la mer l'avait englouti !

— Allumez, voulez-vous ? m'ordonna M. Petit visiblement inquiet en s'arrêtant. Peut-être verrons-nous ce qui s'est produit, bien que cela me paraisse peu probable !

Las ! moi non plus je n'escomptais pas un événement sensationnel ! Mais peut-on s'étonner des faits qui se déroulent devant une habitation renommée pour son étrangeté ? Le front dégagé de mon vis-à-vis se plissait, reflétant ses préoccupations.

— Il y a là, commença-t-il fort soucieux, un secret qu'il importe de tirer au net sans

délai. Maintenant ou jamais... Le temps est limité. D'accord ?

— Comment ne le serais-je pas, Monsieur le Commissaire ?

— Bon ! Approchons-nous donc de l'extrême pointe, inspectons attentivement.

Je manœuvrai comme il m'avait indiqué et, lorsque nous nous trouvâmes tout près des rochers, il se dressa si vite que l'embarcation faillit chavirer et nous avec !

— Que faites-vous ? m'écria-je. Il est dangereux de se pencher de la sorte ! Attention au bain froid...

— Ne vous inquiétez pas pour moi ! répondit-il flegmatiquement. Et tenez-vous tranquille.

Décidément il me traitait un peu trop librement et je me promettais de lui rendre la pareille... Quel aplomb de m'apostropher ainsi! De ma conduite à son égard, il se souciait fort peu et continuait d'examiner la paroi donnant à pic dans l'eau.

— Auriez-vous la prétention de trouver ici-même un accès vers la villa japonaise, fis-je d'un ton assez narquois, incrédule surtout! Ne vous faites pas trop d'illusion sur ce point! C'est pire folie, à mon sens... At ! pourquoi n'avoir pas pris du côté de la route, comme tout le monde ?

— Inutile de vous donner des explications

superflues, pour l'intant ! coupa M. Petit sèchement. Je sais ce que je fais et... baste !

— Possible mais nous perdons un temps précieux !

— Je suis persuadé du contraire, moi... Hé là ! qu'est-ce que je disais ? Mais veillez sur la barque, le courant l'emporte...

Mon indignation tournait à la colère :

— Pour l'amour du Ciel, me direz-vous ce que nous faisons en ces parages où nous risquons de nous rompre les os ?

Pour toute réponse le commissaire laissa échapper un cri de surprise qui, bien qu'affaibli, n'en eût pas moins son écho au loin.

— Venez vite !

— Qu'y a-t-il ?

— Là... là... regardez !

Ma vue était-elle mauvaise ? Rien ne frappa mon regard...

— Là ! répéta-t-il en désignant du doigt le rocher qu'il éclairait lui-même de sa main gauche.

— Je vois une fissure, oui... et après ? Quoi d'extraordinaire ?

— C'est ce que je vais vous montrer.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Attendez un peu, reprit-il, et prenez la lampe, il faut que j'y aille de toute ma force.

Puis il s'arc-bouta autant qu'il put à la paroi rugueuse, à l'endroit de la fente, tant et si bien qu'après des efforts réitérés le canot

dansa dangereusement et que nous serions tombés sans nul doute dans la mer si je n'avais pu par miracle rétablir l'équilibre.

— Cessez, je vous en prie ! Ou je ne réponds plus de rien... Ma parole, vous tenez à nous noyer !

— Plus souvent que je m'arrêterai juste au moment où cela devient intéressant !

Ce qui se produisit alors, je m'efforcerais de le relater dans sa plus stricte vérité bien que je me doute d'avance pertinemment que nul ne me croira !

Sous l'insistance du commissaire la pierre avait cédé enfin et, se descellant lentement, tourna telle une porte sur ses gonds. Cette trappe étrange démasquée, une sorte de couloir s'ouvrait, à même la mer. Et à l'examen, ce qui me frappa encore davantage fut la découverte de charnières soigneusement dissimulées dans la paroi.

— Qu'en dites-vous, hein ?

— Voilà comment une partie du mystère va être éclaircie ! jubilait M. Petit, triomphant. Vous avouerez que c'est grâce à ma perspicacité que nous avons le chemin tout tracé ?

Comment le nier ? Je n'en avais nulle envie, sans toutefois souffler mot.

— Notre prochaine étape consiste donc à passer par cet étroit boyau, continuait le commissaire qui, après avoir inspecté l'intérieur

se rendait compte qu'une barque et deux personnes pouvaient s'y engager. Puis nous refermerons aussitôt ! Mais... que vois-je encore ? Magnifique ! L'embarcation disparue, la voilà ! Je reconnais le lampion jaune... Cela va mieux, décidément !

Quelques coups de rames, et voilà qu'un escalier en pierres taillé à même le roc nous invitait à gravir ses marches étroites et humides dont la partie inférieure trempait dans l'eau.

— Je ne vous dissimulerai pas, M. Liamond, que jusqu'ici tout a marché trop bien! A partir de maintenant, redoublons de prudence... Le danger est suspendu sur nos têtes, partout il nous guette et nous devons être prêts à tout ! Nous voici dans le royaume de Hakawara !...

. . . . . .

Le royaume de Hakawara !

Voilà un titre pour un roman d'aventures, mais à ce moment cette appellation me paraissait exagérée de beaucoup !

Mon guide ne me laissa guère le loisir de mettre en ordre mes idées brouillées, il s'agissait de s'engager dans l'escalier à pic, qui devait nous conduire vers le haut du rocher.

— Etes-vous armé ? me demanda M. Petit en se retournant.

A voix basse, comme lui, j'acquiesçai.

— Tant mieux ! Moi aussi... allons !

Il grimpa avec lenteur, presque à tâtons en s'aggrippant aux vieilles pierres et aux aspérités, tenant de son autre main restée libre un revolver de grand calibre.

Le sentiment d'un péril très proche m'étreignait, m'étouffait presque mais je ne dis rien et poursuivis l'ascension difficile. Quel nombre incalculable de marches ! Parfois on aboutissait à un petit palier, repassant par une sorte de couloir, pour reprendre la montée.

Enfin, la porte ! Un battant en fer, de deux panneaux épais et travaillés d'une manière jamais égalée...

D'un aspect exotique, portant sur chaque côté, au beau milieu un H qu'entouraient les motifs de fleurs, d'oiseaux, d'ornements bizarres comme je n'en avais jamais vue jusqu'ici, cette porte fit l'objet de notre admiration avant que nous ne songions à entrer. Elle était haute, imposante et solide, à n'en pas douter... Etait-ce à cela que songeait le commissaire qui la considérait comme moi, d'un œil hésitant, ou s'extasiait-il vraiment sur le style japonais, ciselures d'un véritable artiste ? Je le sus bientôt :

— Pas mal ! fit-il dans un souffle, s'éclairant de la lampe qu'il m'avait reprise à cet effet. Très joli l'art d'Extrême Orient, mais le principal est de savoir si le « Sésame »

s'ouvrira ! Dans le cas où ce serait fermé, notre tâche s'avérerait plus compliquée encore!

— Tonnerre de D... !

A peine M. Petit achevait-il sa phrase que les deux panneaux glissèrent vers l'intérieur comme s'ils obéissaient à un pouvoir magnétique ! Le passage était libre... Nous pénétrâmes alors dans une salle aux dimensions inusitées, au luxe indescriptible !

Les murs peints de couleurs multicolores représentant des dessins se rapportant à ceux du dehors, offraient tout autour de la pièce des renfoncements profonds où dans des aquariums en cristal taillé des poissons de toutes grandeurs, de toutes les couleurs nageaient dans une eau transparente. Aucune ouverture, pas de fenêtres ! Une lumière douce, venue on ne savait d'où, mettait en relief sans ce déploiement de beautés rassemblées là sans une faute de goût. Les statuettes de divinités finement sculptées voisinaient avec les brûle-parfums précieux, des masques fantastiques, des armes tranchantes et des tapleaux typiquement japonais. A terre des nattes multicolores et comme sièges des chaises basses en bois peint recouvertes de soies brodées achevaient de transporter l'arrivant en pays Nippon... On eût dit se trouver chez un collectionneur passionné ! Et rien qui se rapportât à la civilisation occidentale.

— Pour un début, ça commence bien ! fit

M. Petit revenu de sa contemplation et qui s'était baissé pour ramasser quelque chose. Voyons un peu ce qu'est ceci...

Il me tendait sa trouvaille : un mouchoir en fin linon, légèrement parfumé.

— Qu'en pensez-vous ?

— Hum... que cette babiole appartient à une femme !

— Fort juste ! Et j'ajouterai : à une femme blanche ! Cela veut tout dire...

Puis, avec un sérieux extrême :

— Je crois que nous arrivons à temps !...

XIV

L'HOMME-POISSON

Déjà je m'apprêtais à formuler un doute arguant que sa curieuse affirmation n'avait pas mon assentiment car ce mouchoir bien que sortant d'un magasin européen des plus luxueux pouvait fort bien être celui d'une Japonaise, quand un formidable ébranlement comparable à un roulement de tonnerre nous fit tressaillir tous les deux.

La foudre tombant sur la « *Villa Mystère* » et celle-ci s'écroulant pour nous ensevelir sous ses décombres n'aurait pas causé un fracas plus terrible et impressionnant ! Pourtant, rien de semblable ne s'était produit. Immédiatement le calme se rétablit tout aussi vite que le bruit infernal était advenu... Mais dans l'immense salle aux aquariums innombrables où, à l'instant même nous nous trouvions seuls M. Petit et moi, une autre présence surgissait à nos yeux, dont l'intrusion restait pour nous inexplicable.

Un homme de petite taille, souriant et à

la mine engageante, se tenait là planté comme sorti de terre.

— Drôle de machinerie dans cette demeure ! me dis-je en mettant un nom sur ce visage connu de moi.

Impossible de s'y tromper : le personnage était Kamouri le pêcheur le marchand de bric à brac au manège plus que louche, Kamouri ici dans l'antre de Hakawara !

Quoique l'attitude du Nippon n'eût rien de menaçant envers nous, chacun braqua son arme dans sa direction en lui interdisant d'avancer faute de quoi nous serions obligés de tirer. Les traits de cet hôte inattendu ne décelèrent pas la moindre frayeur : il obéit néanmoins, puis après ses habituelles courbettes à notre adresse, il se baissa plus bas encore, presque jusqu'à terre :

— Les Missiés sont bien venus ici volontairement ? Tel est leur désir... ?

— Que voulez-vous insinuer par là ? m'enquis-je ne saisissant pas très bien.

Toujours obséquieux, l'autre répéta :

— Personne a forcé les Missiés à venir !

— Pourquoi cette question ?

— C'est très important ! Mon maître vous souhaite la bienvenue ; les Missiés se trouvent comme chez eux et on les attend !

Quoi ? Où voulait-il en venir ce sacripant ? Croyait-il que nous allions nous laisser prendre à ses salamalecs hypocrites ? Son maî-

tre nous souhaitait la bienvenue... nous étions attendus ? Quelle bêtise ! Comment pouvait-on savoir que nous viendrions ? Non ! C'était plutôt un tour de ce sacré amateur de poissons auquel il ne fallait pas se fier ! Nous nous tenions l'un et l'autre sur nos gardes... M. Petit me lorgnait du coin de l'œil ce qui m'indiquait que son opinion coïncidait avec la mienne...

Ayant eu l'occasion maintes fois au cours de ma vie de rencontrer pas mal de types d'hommes, de toutes les races et d'avoir à faire à eux, je me remémorai opportunément qu'il convient parfois de leur en imposer en montrant la brutalité de circonstance ! Aussi les traitant sans ménagements, et même en perdant mon air amène, je questionnai avec rudesse :

— Où est ton maître ?

— Ici, Missié ! Pas loin...

— Fort bien, et comment s'appelle-t-il ?

— Hakawara !

— Es-tu disposé à nous mener vers lui ?

L'autre aquiesça.

— Kamouri prêt !

— Bon ! fis-je résolument. Guide-nous mais sache, mon garçon, qu'il t'en cuira si c'est un piège.

L'Asiatique ne sourcilla même pas, nullement intimidé puis continua ses inclinaisons à n'en plus finir. En même temps il marchait

à reculons, ne nous quittant pas de l'œil, et ses mains croisées derrière son dos durent actionner quelque déclic car une porte pivota dans la muraille là où jamais on ne l'eût soupçonnée. Il disparut par cette ouverture nous invitant à le suivre.

Nous pénétrâmes alors dans une pièce qui ressemblait davantage à une sorte de temple qu'à un lieu de réception. Ce qui frappait dès l'entrée c'étaient deux statues plus grandes que nature, des divinités les plus représentatives du shintoïsme : Izanagi et Izanami. En face des Dieux, et tout en bronze cuivré comme de l'or fin mais plus petite, celle de la déesse Amatérasou, personnifiant le soleil.

Une odeur étrange et non désagréable provenait d'un trépied sur lequel brûlaient des charbons incandescents avec parfum d'herbes et d'encens indéfinissable ! Partout, disséminées, des carpettes aux étranges dessins, des soies chamarrée à même le sol, dont je ne parvenais pas à m'expliquer l'usage.

— Missiés attendre ici ! chuchota Kamouri qui disparut silencieux et agile comme un chat, déclarant qu'il allait prévenir Hakawara.

— On croirait rêver ! fut ma première parole lorsque nous nous trouvâmes seul le commissaire et moi.

Mais le policier cachait mal sa perplexité et je poursuivis donc :

— Reste à savoir ce qu'il adviendra de nous en cette maison maudite !

La réponse fut donnée plus vite que je n'aurais espéré car le Nippon revenait, annonçant toujours de sa voix feutrée :

— Hakawara va recevoir les Missiés !

Comme je me disposais à le suivre, je ne pus m'empêcher de frémir en regardant le Japonais au sourire bizarre. Quelque chose en son attitude impénétrable m'inquiétait : c'était comme un serpent venimeux qui vous fixe avant de s'enrouler autour de votre corps...

Déjà je m'apprêtais à avertir mon compagnon quand le serviteur comprit et devança mon geste, me poussant sans ménagement vers cette même porte que M. Petit, bravement, venait de franchir...

.. ..

Une lumière crue m'aveuglait et il se passa quelques secondes avant que je pusse distinguer l'eau bleuâtre d'un large bassin en marbre de Carrare creusé au beau milieu de la pièce, formant piscine.

Cette troisième salle était plus belle et plus richement décorée encore que les précédentes et très haute de plafond. Mais que spectacle extraordinaire, indescriptible, s'offrit alors ! Souvenir inoubliable...

Vision de cauchemar ! Fantasmagorie grand-guignolesque !

Dans cette baignoire aux dimensions inégalables, un monstre, car c'est le mot exact pour définir l'apparition du phénomène, s'adonnait à toutes les joies de la natation.

Mais comment le décrire ?

Son corps énorme, poilu comme celui d'un singe, le nez affreusement aplati, la bave visqueuse coulant de ses lèvres tirées lui donnant un aspect plus horrible encore, tel m'apparut Hakawara, lion marin aux pattes palmées et dont les membres inférieurs étaient remplacés par une longue queue de reptile.

A quoi comparer cet être repoussant ? Peut-être à une vilaine grenouille à cause des sauts désordonnés qu'il faisait dans son élément. De plus, ses grognements ressemblaient au coassement de ces batraciens.

En lui, rien d'humain, vraiment ! Quel était-il ? L'un de mes semblables Non ! Bête ou homme, les deux à la fois je crois, sorte d'animal auquatique inconnu des savants jusqu'à nos jours...

Je me souvenais avoir vu un matin, au musée océanographique de Monaco une maquette due à un artiste japonais, chef-d'œuvre représentant un phénomène assez proche de celui-ci, mi-humain, mi-bestial ; mais en contemplant ce curieux travail j'avais cru me trouver en présence d'une fantaisie de son

auteur et voilà que la réalité exagérait de beaucoup tout ce qu'un cerveau génial et créateur peut inventer de plus extravagant !

L'homme-poisson dépassait de loin cette sculpture d'un artisan exalté !

Incapable de me mouvoir, les yeux rivés sur ce spectacle effrayant, inconcevable, j'oubliais tout en cette minute : en quel lieu nous nous trouvions le commissaire et moi, et à quels dangers on nous exposait !

Hakawara — celui qui m'avait donné tant de fois à penser sans que je fusse près de me douter qui il était — ne semblait, par contre, attacher aucune importance à notre arrivée. Au reste, le basisn où il prenait ses ébats se trouvait entouré de hautes grilles en fer qui le séparaient de nous et de Kamouri. Soudain le phénomène se mit à pousser des cris aigus dont la signification pour n'être point clairement exprimée n'en montrait pas moins ce qu'il désirait.

Le serviteur, en effet, devait être habitué à le comprendre car aussitôt, il murmura :

— Grand Maître a faim ! Hakawara manger... Pas attendre, jamais !

Le Nippon s'éclipsa et revint aussi vite porteur de seaux remplis de poissons sans tête. Il saisit alors la pâture morceau par morceau et la jeta dans la gueule grande ouverte de celui qu'il appelait son maître où cette nourriture disparut avec toute la gloutonnerie

dont le monstre paraissait capable. Besogne fascinante et répugnante qui me permit de saisir enfin pourquoi Kamouri s'avérait un pêcheur si enragé !

En un clin d'œil les récipients furent vidés de leur contenu et la bête affreuse renouvelant ses couac, couac de satisfaction replongea de plus belle.

Mais pourquoi nous avait-on introduits dans cette piscine et forcés à assister à toutes ces péripéties inimaginables qui n'étaient certes pas plus du goût de M. Petit que du mien ?

L'inattendu ne tarda pas et nous renseigna bientôt sur ce point d'une manière à laquelle je n'aurais jamais songé ! Comment ce qui se déroula alors me serait-il venu à l'esprit ? La demeure mystérieuse renouvelait ses sujets d'étonnement !

Au moment même où je me tournais vers mon compagnon pour lui faire part de mes anxiétés, la lumière s'éteignit brusquement sans qu'on sut comment et pourquoi ! Nous fûmes plongés dans une obscurité totale et les minutes d'angoisse que nous vécûmes alors étaient d'autant plus sinistres que l'homme-poisson n'interrompait pas ses ébats nautiques et grognait plus fort.

Puis un affreux ricanement s'éleva venu on ne pouvait distinguer d'où, qui nous glaça

le sang dans les veines. Que faire ? Un geste hâterait notre perte...

— M. Petit ! hurlai-je, où êtes-vous?

Pas de réponse mais deux coups de feu partirent rendant le silence qui suivit plus lourd, plus insupportable encore. Enfin un râle affreux se fit entendre...

— Liamond, par ici !

Je reconnus l'organe du policier mais comment le joindre sans risquer de tomber dans les grilles ou sur Kamouri ? Le commissaire reprenait de plus en plus pressant :

— De la lumière, vite ! Pour l'amour du ciel !

Mes poches dûement fouillées, retournées je me souvins subitement qu'il m'avait pris ma lampe peu avant d'entrer :

— C'est vous qui l'avez !

Le rire cynique retentit de plus belle... J'entendis à nouveau le clapotis de l'eau dont les éclaboussures jaillirent jusqu'à mon visage; comme je baissais la tête pour m'essuyer, quelque chose siffla à mon oreille, une balle sans nul doute. Bon sang ! J'échappais de justesse ! A côté, tout près, la bagarre continuait et quelqu'un tomba lourdement, puis une silhouette surgit devant moi, je sentis un souffle, et suivant une impulsion irraisonnée je tirai sans hésiter.

Un cri de douleur me prouva que mon ennemi inconnu avait été touché... Cet appel

de détresse fut suivi d'une autre chute ; après, plus rien...

Reculant prudemment, je me croyais sauvé, le silence et le calme s'étant rétablis quoiqu'on n'y puisse toujours rien voir, quand je ressentis sur le crâne un formidable coup asséné par derrière à toute force ! Vaincu, je m'affaissai, ne pouvant me défendre, et perdis connaissance...

.....

Le décors n'avait pas changé lorsque je revins à moi, étendu de tout mon long. Seulement notre situation à mon compagnon et à moi n'était plus la même et tournait au tragique. Dès que j'ouvris les yeux, et que je me remémorai les faits, un regard autour de moi me suffit à être édifié quant au sort de M. Petit et au mien !

Dans un coin, à quelques pas, le commissaire ficelé comme un saucisson me fusillait de son expression sur laquelle je ne pouvais avoir aucun doute : elle signifiait clairement « Voilà où conduit l'imprudence d'une telle expédition... »

Bigre ! Si au moins j'avais pu lui venir en aide, mais cette bande d'assassins m'avaient mis en aussi mauvaie posture car bien vite je constatai qu'il m'était impossible de remuer bras et jambes ! Et pendant ce temps, derrière les barreaux mis sans doute exprès

pour l'empêcher de sortir de sa prison marine — ce qui laissait présager de sa férocité, — Hakawara continuait son jeu... Parfois il ouvrait une gueule démesurée, montrant ses crocs redoutables que j'avais déjà aperçus lorsqu'il prenait voracement son repas servi par Kamouri.

Mais mon attention se porta ailleurs, détournée par l'entrée d'une femme que la lumière forte permettait de distinguer dès le premier pas qu'elle fit. Une telle présence en cette maison de supplices pouvait surprendre ! Malheureusement ses traits restaient invisibles, voilés jusqu'au cou par un tissu flottant et épais.

L'étrangère portait de longs gants qui lui couvraient les bras jusqu'au coude, somptueusement vêtue d'une magnifique robe du soir laissant deviner son élégance et sa beauté. Debout, altière, cette femme dévisageait tantôt M. Petit, tantôt moi-même, sans broncher, dans une pose de statue.

A ses côtés, le serviteur nippon ne la quittait pas du regard, l'entourant des marques du plus profond respect puis, sur un simple geste de sa part s'immobilisa, les bras croisés sur la poitrine.

— On vous a averti, M. Liamond, commença l'inconnue en m'interpellant, du sort qui vous attendait. Cela, vous ne pourrez le nier! A maintes reprises j'ai fait tout ce qui était

en mon pouvoir pour vous préserver d'une mort certaine. Ces avertissements ne comptent guère pour vous... C'est fort regrettable!

Elle fit une pause, guettant une réaction de ma part mais je pus me maîtriser malgré mon tourment grandissant, et ne dis mot. Pourtant, dès qu'elle avait ouvert la bouche le son de sa voix m'avait semblé confirmer l'allusion lancée intentionnellement et dont le sens devenait trop précis, hélas ! Celle qui hantait ce lieu n'était-elle pas Mlle Kroschewska, la prétendue journaliste ?

Nouveau problème impossible à résoudre avec la meilleure volonté... Certes, j'avais soupçonné plusieurs fois la pythonisse d'occasion d'entretenir avec la bande quelques rapports, mais comment supposer qu'ils fussent si étroits, même depuis qu'elle avait cherché à me prédire les pires catastrophes ?

Quelles étaient ses relations avec le phénomène, Kamouri et les autres ?

« Il y a des gens, continua-elle imperturbable, qui trouvent leur plaisir à se mêler des affaires d'autrui. Il en coûte, parfois... Vous, Monsieur Liamond, comme votre compagnon d'ailleurs, saviez parfaitement ce que vous risquiez en tentant l'aventure ; il a fallu que vous poursuiviez ce dessein néfaste qui devait fatalement se terminer ici et à vos dépens... Désormais vous ne reverrez plus le monde des vivants car mon devoir m'oblige

à dicter votre sort : sachez donc que l'intrus qui a vu, ne serait-ce qu'une seule fois, l'homme-poisson, ne peut sortir en vie de son royaume... Or, vous mourrez !

— Eh bien, ça promet... ronchonna le commissaire qui n'avait pas trop l'air de s'en faire outre mesure, pour une mise en scène on ne trouve pas mieux ! Mais la comédie a assez duré ! Si vous croyez m'impressionner, la belle au masque, apprenez que vous n'y parvenez nullement, au contraire ; tout cela me semble parfaitement grotesque et digne du cerveau déséquilibré qui l'a conçu !

— Libre à vous ! consentit sèchement celle que je tenais pour Wanda, mais l'occasion vous sera offerte bientôt de convenir de votre erreur... Ce jugement est un peu prématuré ! Auparavant, laissez-moi vous expliquer le rôle de ce pauvre... (elle désignait l'occupant de la piscine) qui nous sert de précieux auxiliaire ! Hakawara, comme vous avez pu en juger, se montre friand de poissons, sa nourriture quotidienne qu'on ne lui marchande pas, d'ailleurs ; pourtant, en de rares exceptions, il ne dédaigne point un mets plus recherché : la chair fraîche. Cette viande crue le tente plus encore quand elle provient d'un corps féminin bien qu'il accepte aussi celle de l'homme. Son repas est alors un succulent régal pour lui et, pourquoi vous le cacherai-je ? s'il pouvait parler ce serait, j'en suis

sûre, pour réclamer encore et toujours ce festin de roi !

C'en était trop ! Je ne pus contenir plus longtemps l'impression de dégoût qui m'écœurait.

— Vous n'allez tout de même pas prétendre que votre intention criminelle est de...

L'audace me manqua pour achever ma phrase.

— Et pourquoi pas ? ripostait la cruelle, croyez que je n'ai nulle envie de plaisanter ! Qui m'empêcherait d'agir comme je l'entends ? Hakawara est admirable dans son œuvre de destruction... Avec lui, tout disparaît dans son ventre jusqu'aux os et quand il ne reste plus qu'un squelette, on le brûle. Ainsi nulle trace ne subsiste !

Mon Dieu quelle horreur ! Où avais-je donc entendu pareil raisonnement ? Oui... je me rappelais : dans la voiture où l'un des complices masqués m'avait tout avoué ne se doutant de rien...

Tandis que, pétrifié, je me tenais immobile n'en voulant croire mes oreilles, un éclat de rire résonna qui sonnait mal, celui de M. Petit. Etait-ce dissimuler ainsi son angoisse?

— Assez ! rugit-il. Je vous ordonne de vous taire, tigresse ! Assez... entendez-vous ? Libérez-moi et laissez-moi partir ou gare à ce qui vous attend, vous aussi ! J'appartiens à

la police, vous le savez, et l'on fera des recherches...

— Puisque je viens de vous dire que [illegible] ne reste aucune trace des cadavres ! affirma la femme avec son même cynisme. Comment établirait-on notre culpabilité ? Ce serait impossible ! De plus, vous nous prenez pour des imbéciles mais nous savons nous défendre et aussitôt que votre destin se sera accompli, la *Villa Mystère* restera déserte, abandonnée, pour longtemps et cette fois-ci au vrai sens du mot ! Nul ne nous découvrira... Et maintenant, ajouta-t-elle en frappant dans ses mains, vous allez voir un exemple de ce dont nous sommes capables.

A son appel, deux serviteurs ressemblant comme des frères à ce chien de Kamouri, entrèrent portant un poids assez lourd et volumineux, qu'enveloppait une tenture en soie. Sur un geste de leur maîtresse ils déposèrent cette charge devant la grille du monstre puis ces bourreaux infâmes, soulevant la couverture improvisée, découvrirent à mes yeux horrifiés un cadavre... le cadavre d'une femme !

Je ne vis plus qu'à travers un brouillard tant l'épouvante m'étreignait et ma gorge serrée ne laissait même pas passer une exclamation d'effroi... L'assassinée qui gisait là à mes pieds était Mlle Lily, la fille de Mme d'Ormans...

XV

SAUVÉS ?

Ah ! Mes doutes n'étaient que trop fondés lorsque j'avais assisté à d'enlèvement de la malheureuse jeune fille, sans pouvoir y parer ! Aujourd'hui mes craintes se confirmaient devant cette atroce réalité que l'on m'imposait sans ménagements ! Terrible pressentiment qui se muait en une certitude implacable...

A leur série noire d'exploits innombrables, ces sinistres exécuteurs avaient donc osé ajouter le crime que voici ! Et dire que réduits à l'impuissance totale, ni le commissaire ni moi nous ne pouvions venger ce forfait meurtrier, faire cesser ce carnage ou changer le cours des événements qui allaient nous entraîner dans leur ronde satanique ! La *Villa Mystère* méritait certes son nom en abritant de telles vilenies... Pourtant, je me refusais encore à croire que les assassins oseraient jeter le corps exposé là en pâture au monstre ! Non ! Mille fois non... L'homme-

poisson pouvait-il être dégénéré à ce point ?

Frissonnant d'épouvante, je fermai les yeux pour ne point assister à cette horreur dont on voulait faire de nous les témoinns involontaires afin d'augmenter nos supplices!

Cependant, il me fallait bien me rendre compte qu'un nouveau venu, la figure également recouverte de manière à ce qu'on ne la reconnut pas, faisait son apparition aux côtés de la femme, ce qui me confirma qu'elle n'était qu'un instrument aux mains de cet homme qui semblait d'assez forte corpulence à en juger par ses épaules carrées et dont la démarche me rappelait quelqu'un sans que je sus qui exactement.

Avec des gestes brusques, saccadés, il vint vers nous et s'arrêta devant le commissaire et moi sans toutefois nous adresser la parole, se contentant de nous dévisager d'un mauvais regard. Puis il s'adressa à sa complice sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Pourquoi tarder davantage ? Qu'attends-tu ? Il faut les supprimer au plus vite... Sait-on ce qui peut arriver ?

Comme la femme ne bougeait pas, le bandit se retourna vers Kamouri :

« Tu t'en chargeras, n'est-ce pas ? Vite et bien, comme à l'habitude !

L'autre s'inclina d'un air qui en disait long. Alors, l'étrangère qui était restée aussi im-

mobile qu'un marbre, sembla se ranimer soudain pour intervenir :

— Tu as parfaitement raison, mon ami, mais avant de s'occuper d'eux ne vaudrait-il pas mieux en tirer des renseignements qui peuvent nous être utiles par la suite ? Savoir à quel point ils ont été mis au courant de nos agissements... Nous serions plus à même, après, de prendre toutes dispositions nécessaires.

— Bêtises ! grogna l'individu qui l'avait écoutée impatiemment, ils ne parleront pas, j'en suis persuadé ! Essaye, pourtant, si ça te fait plaisir, mais ne perds pas de temps !

— Laisse-moi seule avec eux, c'est préférable, à mon avis ! fit péremptoirement la pseudo-journaliste.

L'homme aux épaules carrées hésita puis parut approuver :

— Je te donne cinq minutes, et sache que je suis là !

Il désignait le temple à côté. Et, murmurant entre ses dents quelques mots incompréhensibles, il s'en alla.

Ce manège ne me rassura guère — si on peut l'être encore en de tels moments ! — bien au contraire. Quelle personnalité se cachait sous le masque ? Le chef de la bande... Possible ! Comment, dans ce cas, pouvais-je l'avoir rencontré... et où ?

— Kamouri ! fit encore l'homme qui se retournait sur le seuil de la porte.

— Voilà, Missié ! Moi là, toujours Missié...

— Tu as ton couteau ?

— Sûr, Missié ! rétorqua le Japonais en sortant l'objet de sa poche de pantalon rapé, un stylet pointu sur la lame duquel il passa le doigt comme pour en vérifier le tranchant. Faut-il que...

On ne pouvait plus avoir de doutes quant à ses intentions envers nous !

— Non, pas encore ! Attends, mais reste-là et renvoie les deux autres !

Sur un geste de leur compatriote, les aides s'esquivèrent.

Wanda prit la parole :

— Dis-leur de se tenir prêts à répondre au moindre appel de ma part ! Compris ?

Le serviteur traduisit cet ordre aux Nippons, refermant la porte derrière eux.

Nous voici donc seuls en présence de cette femme dangereuse, Kamouri et Hakawara ! Qu'allait-il advenir ? Quel plan avait encore germé dans l'esprit diabolique de l'hôtesse pour qu'elle exigeât de nous avoir sous sa coupe ?

Son projet était-il de nous faire disparaître de la manière annoncée ? Rien de tout cela ne se produisit mais les faits furent plus invraisemblables encore, incroyables ! L'Asiatique n'avait guère besoin d'une parole d'en-

courage ment de la part de sa maîtresse pour se jeter sur le commissaire, toujours immobilisé et qui pourtant fit montre d'un sang-froid peu commun, le considérant d'un air amusé.

Or, au moment où le Japonais élevait son arme pour accomplir son œuvre criminelle, ce fut la femme elle-même qui retint son bras.

— Es-tu fou, Kamouri ? cria-t-elle indignée. Ignores-tu ce qui t'attend si mes ordres ne sont pas respectés ? Déguerpis sur-le-champ !

Tête baissée, l'interpellé se faufila vers la sortie tel un chien galeux, n'osant pas se retourner. Wanda, alors, profitant de cet instant où nous étions seuls, coupa les cordes qui emprisonnaient les membres de M. Petit, se servant pour cela d'un canif qu'elle tenait dissimulé dans sa main droite.

— Bon boulot, ma fille ! approuva le policier avec satisfaction. A la bonne heure, du cran ! Je n'en attendais pas moins de ta part...

Puis, se frottant ses jambes engourdies :

« Je crois que M. Liamond ne demandera pas mieux que d'être délivré également de sa fâcheuse position.

Où en étais-je ? Il y avait de quoi ne plus s'y reconnaître dans tout cet embrouillamini d'émotions et de péripéties plus inimagina-

bles les unes que les autres ! Mes nerfs surexcités me jouaient-ils un tour ?

Pourtant, comment le nier : je me trouvais libre de me mouvoir, délié enfin ! Las ! Tout marchait trop bien... Un visage chafouin réapparaissait déjà... Kamouri ? Lui-même ! Le Nippon devinant le double rôle de notre libératrice, crachait sa haine, bondissant vers nous pour s'attaquer en premier lieu à M. Petit qui s'attendant à cette épreuve y parait de son mieux, se ruant sur le Japonais. Une lutte silencieuse et sans merci s'engagea alors, lutte de vie ou de mort. Les intentions de l'homme jaune apparaissaient clairement : attirer son adversaire vers les grilles et le pousser lâchement vers Hakawara qui observait cette scène glapissant toujours.

D'une de ses mains appuyée sur la bouche de son agresseur, le commissaire l'empêcha d'appeler au secours, mais le rusé, décuplant ses forces et tendant les muscles, gagnait du terrain et dominait la situation qui devenait extrêmement critique pour mon compagnon.

— Aidez-le, de grâce ! supplia Wanda affolée.

— Comment ? Je n'ai pas d'arme !

— Prenez ceci...

Elle me tendait un revolver. D'où le tenait-elle ? Impossible de le dire ! Sans la moindre hésitation, je me précipitai dans la mêlée.

« Surtout, ne tirez pas ! recommanda-t-elle

encore à mi-voix tout en suivant la bataille avec angoisse.

Pan ! la crosse du browning tombant sur la tête du Jap l'assomma ; il s'écroula dans les bras de M. Petit qui ne fut pas long à le lancer en plein dans le bassin.

A un cri rauque et désespéré succéda le grognement bestial de l'homme-poisson qui ne savait pas trop ce qui lui arrivait. Puis, après une seconde où le lion-marin demeura sidéré, son instinct sanguinaire reprit le dessus et il s'empara de sa proie, plantant ses terribles crocs avec acharnement dans le cou de la victime, arrachant un lambeau de chair qu'il fit vite disparaître dans sa gueule immonde...

.....

Malgré que nous ayons fait de notre mieux pour éviter tout bruit susceptible de donner l'éveil, la tournure qu'avaient prise les événements bien contre son gré et celui du commissaire suffit à alerter toute la maisonnée. Déjà les deux aides surgissaient, brandissant chacun un yatagan à la lame étincelante, suivis de près par l'homme masqué.

— Sauve qui peut ! hurla Wanda voyant la partie perdue.

Mais M. Petit fit montre d'un courage peu ordinaire, n'étant nullement disposé à se laisser faire. Avec mon revolver dont il s'était

emparé, il tira sur les assaillants à différentes reprise ; ceux-ci ripostèrent mais les deux Nippons se trouvaient déjà hors d'état de nuire et il ne restait plus que le bandit qui essayait de se protéger dans les renfoncements de la pièce tout en continuant ses coups de feu ininterrompus.

Quand il se retrancha derrière la porte, s'en servant comme d'un bouclier, était-il déjà blessé, eût-il un faux mouvement malencontreux ou pour toute autre raison, le troisième coup qu'il destinait à mon compagnon manqua son but et atteignit par contre Hakawara qui se redressait des restes de Kamouri. Une large traînée rouge dans son sillage prouva que son sang coulait. Fou de rage et de douleur, le monstre battit l'eau furieusement, créant un remous et des vagues qui inondèrent tout alentour, tandis que son terrible rugissement ébranlait les murs ; puis, saisissant la grille de ses pattes de devant, il la secoua d'une telle force que plusieurs barreaux cédèrent...

Malgré sa blessure, il réussit, à notre effroi croissant, à quitter la piscine pour prendre le galop directement sur nous ! Cela tourna en une véritable panique ! Des coups de feu, des cris d'affolement, un brouhaha assourdissant et, pour comble de malchance, le lustre d'éclairage qui tomba au milieu du bassin, nous privant de lumière, tout cela me

rappela une bagarre terrible soutenue quelque temps auparavant, à Montmartre, contre des malfaiteurs qui s'étaient réfugiés dans un bar douteux.

La seule pensée que cette bête redoutable se trouvait parmi nous et pouvait nous tuer d'une morsure me paralysa presque ! Pourtant il me resta assez de forces pour réagir encore et tâcher de sauver ma vie coûte que coûte, dans une fuite précipitée !

Me traînant à peine, trébuchant à quelques pas, je luttai avec mon angoisse indescriptible, tâtant les murs pour m'y reconnaître et me dérober. Je commençais à désespérer de jamais trouver la sortie quand, brutalement, la lumière se fit sous la forme d'un rayon d'une lampe de poche, la mienne, actionnée par le commissaire qui se trouvait à mes côtés, je ne savais par quel miracle !

Horreur ! A deux pas gisait, éventré, le corps à demi sur le flanc, l'homme au masque, mort ! Tout près de lui, l'un des bourreaux nippons qui avait dû se débattre vainement contre les assauts de la bête, puis était tombé entre les griffes de Hakawara. Dans le dernier sursaut de l'agonie, le monstre lui avait asséné un tel coup que du crâne défoncé la cervelle sortait... Enfin, l'homme-poisson, lui-même affaissé dans une mare de sang près de la grille, ne donnait plus signe

de vie ! Quelle atrocité que la vision de ces trois cadavres !

— Leur compte est réglé, à ceux-là ! proféra M. Petit, non sans un certain dégoût, tout en m'entraînant par le bras. Voilà, certes, un coup dur, mais nous en sortons victorieux !

— A quel prix ! fis-je bouleversé.

— Il fallait s'en douter.

— Pas à ce point...

— Peuh ! Je savais qu'il y aurait de la casse, mais l'essentiel c'est que vous et moi nous nous en tirions sains et saufs! Dieu soit loué...

— Le connaissez-vous ? demandai-je en désignant le bandit étendu, qu'il me semblait avoir déjà entrevu quelque part.

— Oui, je pense...

— Qui est-ce ?

— Retirez le masque et voyez vous-même! conclut flegmatiquement le policier.

Pourquoi me laissait-il agir ainsi ? Voulait-il donc accroître encore ma surprise ? Il y réussit en tout cas pleinement...

— Gulbbranson ! m'écriai-je.

— En personne !

— Pourtant Gripsholm prétendait qu'il n'était autre qu'un détective de son pays... M. Petit se tenait les côtes à force de rire :

— En voilà une bien bonne ! Et vous avez donné dans le panneau... Mais, coupa-t-il

brusquement redevenant grave, ma fille..., la femme qui se trouvait là tout à l'heure, l'avez-vous vue ?

— Non !

La physionomie du commissaire reflèta alors une vive anxiété et il éclaira du faisceau de la lampe portative tous les angles de la salle.

— La voilà ! Venez...

Et il s'élança à l'extrémité opposée où j'aperçus bientôt, en effet, celle dont les mobiles m'avaient échappé puisque, paraissant notre pire ennemie, elle s'était posée ensuite en libératrice providentielle !

— Elle n'est pas morte ?

— Pensez-vous ! Evanouie seulement.., Le choc, c'est compréhensible ! Mais je suis persuadé qu'elle va revenir à elle dans peu d'instants. Tenez, au lieu de regarder devant vous stupidement et de rester planté là, vous feriez mieux de m'aider à la ranimer !

Plus facile à dire qu'à faire ! Nos essais restèrent sans résultat, le coup que Wanda avait subie ayant été sans doute plus rude que le prétendait M. Petit !

— Non ! non ! Il n'y a pas de mal... insistait mon compagnon renouvelant ses efforts toujours infructueux, comme s'il tentait de se rassurer lui-même, ce n'est rien ! Mais nous ne pouvons nous éterniser ici, vieux ! Il faut nous en aller au plus vite...

— Mais comment, voilà la question !

— Par le même chemin qu'à l'aller... L'escalier secret qui mène vers notre embarcation, l'auriez-vous oublié ? Allez, filons ! Je passe devant vous pour vous éclairer, prenez-la sur votre épaule.

Le commissaire me guida avec une sûreté étonnante vers le temple, puis traversa la première pièce vue lors de notre arrivée, et nous arrivâmes sans encombres jusqu'à la porte qui, cette fois, était bien fermée !

— Quel pétrin !

Je ne pouvais m'empêcher de maugréer que l'on aurait dû passer par la route mais il ne me laissa pas achever, vociférant :

— La barbe avec vos lamentations ! Laissez-moi faire... et ne m'embêtez plus !

Que diable ! Il savait s'y prendre, M. Petit. Certes cet homme voulait toujours avoir raison, mais les événements corroboraient ses dires : la porte s'ouvrait sous ses poussées réitérées et les premières marches apparurent devant nous.

Combien de fois ai-je évité une glissade de justesse sur ces pierres étroites et humides, encombré de ma pesante charge ! Le policier me proposa bien à maintes reprises de porter la femme toujours inanimée, mais je mis un point d'honneur à refuser et à acquérir mon devoir jusqu'au bout !

Enfin nous rejoignîmes notre barque qui se

balançait toujours auprès de celle des bandits. Je plaçai notre compagne au mieux entre le commissaire et moi, nous prîmes les rames et nous quittâmes ce triste séjour.

— Et maintenant, fis-je, tandis que nous reprenions le chemin de la Baie, auriez-vous l'amabilité de m'expliquer pourquoi vous nommez Mlle Wanda « votre fille ? »

— Mlle Wanda ? Que sortez-vous là ? Ma parole, vous êtes fou !

— Je commence à le croire...

— Si je ne vous connaissais pas, je dirais que c'est du délire !

— Enfin, oui, c'est la journaliste polonaise!

— Erreur ! s'exclama M. Petit, détrompez-vous : il n'y a pas de secret...

— Mais, qui est-ce ?

Pour toute réponse, le commissaire souleva l'étoffe qui cachait les traits de la jeune femme et l'effet de cette constatation fut tel que j'abandonnai les rames : devant moi, la tête légèrement inclinée en arrière et plus séduisante que jamais, je reconnus le fin visage aux paupières closes de Mlle Odette Lamour...

XVI

LA BANDE DÉMASQUÉE

— Hé ! hé ! ricana le commissaire fort réjoui de mon émoi, avouez que vous ne vous y attendiez guère !

— Il y a de quoi douter de la pleine possession de ses facultés ! J'irai dès demain consulter un médecin... Franchement, ma santé m'inquiète !

— Vous ne rêvez pas, mon ami... Vos yeux ne vous trompent nullement... Mais cette vérité, je le concède est fort banale !

— Mais enfin... que signifie ?

— Odette est mon enfant, ou, si vous préférez, je suis son père ! Ce qui vous surprend c'est qu'elle porte un autre nom ? En réalité celui de Lamour lui sert de pseudonyme, car dès son enfance elle montrait des dispositions exceptionnelles pour le théâtre et la danse, et sa mère et moi l'avons poussé de ce côté-là. Je n'y tenais guère mais elle a eu raison de mes arguments et voilà pourquoi la fille d'un policier est montée sur les planches, ce qui ne

se produit que rarement ! Est-ce clair, Monsieur Liamond ?

— Hum... oui !

— Voyez que la solution s'avère plus simple que vous n'eussiez cru ! Mon enfant s'appelle sur les registres de l'état-civil, Odette Petit et, si vous voulez d'autres détails complémentaires, elle est née à Nice..

— Et par quel moyen a-t-elle pu...

— Pour ça, c'est une autre paire de manches ! Mais, on dirait qu'elle revient à elle... remettons cette explication à plus tard !

L'exquise danseuse ouvrait les yeux, en effet, et regardait autour d'elle d'un air absent puis elle vit son père qui se penchait doucement et lui prenait la main.

— Alors, cela va mieux, petite ?

— Oui ! murmura-t-elle faiblement.

— Je suis bien content ! Tu n'as pas eu trop peur ?

— Un peu, seulement, lorsque cet horrible Hakawara est sorti de l'eau !

— Oui, mais c'est passé... Il ne fera plus de mal, la mort l'a pris ! Nous sommes en bonne compagnie, comme tu vois ; je n'ai pas à te présenter M. Liamond que tu as déjà eu l'occasion d'apercevoir ?...

Elle acquiesça.

« Ta conduite est digne d'éloges ! Je suis fort satisfait et crois pouvoir te promettre une récompense qui te plaira... Nous tou-

chons à la crique, si je ne me trompe... Notre ami va jeter la corde, nous allons débarquer... sauvés !

Tandis que je soutenais la danseuse, M. Petit s'adressa de nouveau à moi en ces termes:

— Alors, héros manqué, avais-je raison de vous affirmer que deux hommes comme nous en viendraient à leurs fins ?

— En effet !

— Que seriez-vous devenu, seul, là-bas ? Allons donc, c'était courir vers la mort... Mais là ! ne partez pas si vite, j'ai à vous parler ! La tâche la plus délicate nous incombe...

.....

Le lendemain de ce jour mémorable, la brume légère qui restait de l'humidité de l'orage se dissipa dès le matin. Ma première pensée, à mon réveil, avait été de jeter un coup d'œil à la fenêtre pour revoir cet horizon enchanteur que bientôt je devrais quitter ! D'ici peu les beaux jours seraient finis et il me faudrait regagner la capitale.

Les ablutions quotidiennes hâtivement terminées, je descendis donc comme de coutume pour le petit déjeuner.

C'est M. Tscherbatscheff que je vis tout d'abord, tournant sa cuiller dans son café et lisant son journal. Il releva la tête à mon entrée et, après quelque hésitation, se leva pour venir à ma rencontre :

— Pas trop en retard ! remarqua le Russe avec son sourire affecté. En avance même, Monsieur Liamond !

— Sans doute ! répliquai-je. Mais il y a à cela de bonnes raisons... J'ai pas mal à faire.

Déjà il se proposait de me questionner plus avant sur mes projets matinaux quand l'entrée de Gripsholm qu'accompagnait M. Gujik, tous deux en tenue de voyage, fit diversion.

— Alors, vieux ! s'écria familièrement le Suédois, en m'apercevant, j'avais justement à vous parler.

— Comme cela se trouve, moi aussi, répliquai-je laconiquement.

— Tiens, tiens... Auriez-vous l'intention de quitter Beaulieu ?

— Aucune raison ne m'y pousserait vraiment. Mais j'aimerais vous conter une petite histoire qui, pour être assez courte, n'en offrira que plus d'intérêt. Elle nous concerne tous ! Aussi puis-je affirmer que vous ne pourrez partir sans la connaître.

Olaf parut abasourdi comme s'il se demandait s'il ne s'agissait pas là d'une bonne blague de ma part, mais dans l'incertitude il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— De quoi est-il question ? Une histoire, dites-vous... Laquelle ?

— Oh ! Rien d'extraordinaire... Mais enfin, vous aurez bien quelques minutes à me con-

sacrer, Gripsholm ; vous n'êtes pas pressé à ce point ?

— Si cela peut vous faire plaisir... consentit l'autre peu emballé.

— Certes. Mais le lieu est mal choisi pour échanger de tels propos. Allons au fumoir, y voyez-vous quelque inconvénient ?

— Aucun !

— Vous aussi Messieurs...

M. Tscherbatscheff se récusa :

— Permettez ! Mille excuses, mais je...

— Ce ne sera pas long, je vous assure !

Sur ces mots, je lui pris le bras, l'entraînant bon gré mal gré. Il opposa une certaine résistance puis se laissa convaincre, semblant changer d'avis. Quant au Hollandais il dut suivre le mouvement et ainsi tous quatre nous entrâmes dans le sallon indiqué où de larges fauteuils nous attendaient. Je les fit asseoir de telle sorte que je ne perdais pas la porte de vue, ce qui présentait pour moi une grande importance.

— Alors, Liamond, qu'avez-vous sur le cœur ? demanda le Suédois allumant une cigarette avec désinvolture.

— Ceci ne peut vous laisser indifférents car mes dires se rapportent à ces Messieurs, vos amis et connaissances : M. Tscherbatscheff et M. Gujik !

— Quoi ? Moi aussi ? interrompit le Hollandais en gesticulant comme à son habitude.

— C'est fort possible, qui sait ! Ecoutez-moi donc : vous souvenez-vous, Olaf, de votre promenade nocturne où vous m'avez montré vous-même la Baie des Fourmis et la « *Villa Mystère* » ?

Le Suédois eut un haut le corps :

— Evidemment, mais quel intérêt cela a-t-il ?

— C'est primordial. Nous vîmes également un pêcheur japonais mordant les têtes des poissons et je crus apercevoir une lumière verte ce dont je vous fit part aussitôt. Cette réflexion ne parut guère être à votre convenance et cela m'incita à retourner vers cette habitation après vous avoir quitté. Or, à mi-chemin, que vis-je ? Une femme au volant d'une magnifique limousine ; vous vous doutez un peu de qui je veux parler : il s'agit de Mrs Wooderson, l'Anglaise avait été assassinée.

Une profonde stupeur se peignit sur le visage contracté de Gripsholm qui avait blêmi. Avec peine, il articula d'une voix blanche : Pourquoi évoquer tout cela précisément aujourd'hui ?

— Où voulez-vous en venir, je vous prie ?

— Patience... Si vous ne m'aviez pas coupé la parole j'aurais déjà précisé que la voiture en question était une « Bedford Six »...

— Quoi ?

Cette fois Olaf sursauta, tremblant de tout

son corps tandis que les autres le considéraient froidement.

— Auriez-vous l'audace de prétendre, Monsieur... commençait-il.

— Je n'insinue rien mais me contente de la stricte vérité. Que ce soit à Beaulieu ou même sur toute la Côte, il n'existe pas d'autre automobile de cette marque et de même carosserie que la vôtre.

— Quelle infamie ! Vous me le paierez cher, je vous l'assure !

— Remettez vos affirmations pour le moins prématurées à plus tard ! c'est plus prudent vous risqueriez de vous tromper !

Les trois hommes firent mine alors de se lever pour se dérober au plus vite mais la vue d'un automatique que je sortais de ma poche les fit se rasseoir promptement.

— Et maintenant, ajoutai-je d'un ton qui n'admettait pas de discussion, à bas les masques ! Je sais qui vous êtes, tous ! En fait de Suédois, M. Olaf Gripsholm serait plutôt Allemand si j'en crois son véritable patronyme: Albert Strack... Ces bons amis que voici, Tscherbatscheff qui s'est arrogé le droit de porter le titre d'Altesse Impériale et le prétendu joaillier des Pays-Bas, se nomment respectivement Bogislaw Grubenski, sujet polonais, et Anselme Tavernier, Belge mais nullement Hollandais ! Maintenant toute feinte est intile et je ne vois vraiment pas la nécessi-

té de persister dans cette comédie qui n'a que trop duré ! Votre compte est bon... Puisque je vous ai démasqué, il n'y a plus d'objection à ce que je vous révèle qui je suis : d'ailleurs vous vous en doutez un peu... Vous avez manqué de jugeotte en vous attachant à mes pas car, loin d'être le paisible bourgeois voyageant pour son plaisir, mes fonctions font de moi un détective, un vrai. Liamond est mon nom, en effet, mais ce que vous ignorez c'est que celui qui le porte est un inspecteur de police...

.. ..

On avait frappé à la porte :

— Entrez, fis-je.

Joyeux, le visage épanoui, l'œil vif, M. Petit fit son apparition.

— Ah ! s'écria-t-il, ces Messieurs tiennent une conférence, on dirait ! Permettez que j'y assiste...

Et, tirant un siège, il s'installa à mes côtés; je marquai son arrivée comme un hasard mais tout avait été soigneusement préparé à l'avance entre nous la veille.

— Vous tombez à pic, Monsieurs le Commissaire ! Je suis en train de tirer quelques éclaircissements des principaux intéressés...

— Très bien, continuez ! Ne vous gênez pas... J'aurai plaisir à vous entendre.

— Voilà ! Je reprends au moment où il me

fut permis de connaître à la fois la Baie des Fourmis la maison mystérieuse et où je découvris la malheureuse Mrs Wooderson qu'on avait tuée dans la voiture de Strack, alias Gripsholm. Peu après cette découverte, je fus attaqué par un autre complice, l'un de ses compatriotes, Gulbbranson de son vrai nom Brand, qui fit l'impossible pour m'étrangler.

« Il n'est plus nécessaire de préciser que ces gens, y compris le faux Gulbbranson et Wanda Kaminska — et non Kroschewska — appartiennent à une bande organisée, association de la pire espèce, spécialisée dans le vol de bijoux et ne reculant devant aucun meurtre... Mais laissez-moi poursuivre. Afin de pouvoir mieux agir et de n'avoir plus à se gêner vis-à-vis de moi, Gripsholm me présenta l'arrivé du matin comme un camarade connu de longue date, qu'il avait amené à Nice. De plus, il me confia comme un grand secret que cet homme était un des plus fins limiers de Scandinavie ! Tout cela, évidemment, semblait fort ingénieux mais ne pouvait plus que j'avais reconnu le Bulldog comme suffire à détourner mes suspicions, d'autant mon agresseur.

« La disparition du cadavre de l'Anglaise fut pour moi un sujet de tourment jusqu'à ce que je puisse établir qu'elle devint la proie de Hakawara ! Nous en venons donc à un

autre point non moins important : le monstre marin... Comment cet homme-poisson a-t-il pu être amené en cette villa aménagée comme une véritable habitation d'Extrême-Orient et par quel moyen le serviteur nippon entra-t-il en rapport avec la bande ? Je ne trahirai rien Monsieur le Commissaire, en convenant que nous ne pouvons encore pleinement y répondre, étant donné que tous les occupants de la maison en question sont morts ! Mais les recherches ne tarderont pas à fournir des détails surprenants et fort utiles. Il est certain que Mrs Wooderson a été dévorée par le phénomène repoussant puis son squelette brûlé et les cendres jetées à la mer. Sort qui fut réservé à la fille de la malheureuse Mme d'Ormans!

« Tout, je l'avoue, se trouvait si merveilleusement combiné à l'avance et exécuté en un temps record que nous aurions pu piétiner sans rien découvrir, des semaines peut-être ou des années... Mais grâce à votre perspicacité, M. Petit, le hasard nous a faits témoins de cette horrible cène dans la « *Villa Mystère* »... La meilleure preuve de tout ce que j'avance n'est-ce pas la venue de Kamouri dans les jardins de *Bellevue*, apparaissant sous le déguisement d'un marchand de bimbeloterie pour mieux faire son choix de futures victimes.

« Quand je le suivis, ce soir-là pour en savoir plus, il me fit comprendre que ma curiosi-

té entraînerait pour mois de graves conséquences, mais j'avais fort bien observé son manège avec un marin qui l'approvisionnait en poissons, nous savons maintenant pourquoi ! C'était là le contenu grouillant du sac qu'il portait. Revenons à présent au pacte conclu par les deux parties : tandis que les assassins sans scrupules se débarrassaient des cadavres trop gênants pour eux, Kamouri et ses acolytes étaient heureux de pouvoir acheter une chaire délicieux dont raffolait son maître.

« Je suppose que le Japonais se trouvait être un proche parent de l'homme-bête pour l'entourer de tant de soins !

— Quelle folie que tout cela ! Vous déraisonnez... s'écria le faux Tscherbatscheff hors de lui. Que pouvez-vous alléguer, d'ailleurs, contre ma personne ?

— Plus qu'il n'en faut, au contraire ! rectifia M. Petit qui ne se départissait pas de son calme. Et si j'ai un conseil à vous donner, tenez-vous tranquille !

Puis, s'adressant à moi !

« Continuez, Liamond !

— Les malfaiteurs avaient donc jeté leur dévolu sur les bijoux de Mme d'Ormans mais celle-ci, prudemment, les déposa au moment opportun dans le coffre de l'Hôtel, ce qui fit échouer leur projet. Ils se rabattirent alors sur les non moins beaux et nombreux joyaux que portait Mlle Lamour au vu de tous... Or

c'est là que l'affaire se corse ! Car ils ignoraient à qui ils allaient s'attaquer ; maintenant, je vais le leur dévoiler : la danseuse faisait l'office d'un détective et ses parures en brillants et en pierre précieuses étaient fausses, ce dont Strack et Cie s'aperçurent un peu tard ! Jusqu'ici, pourtant, les soupçons que l'on portait sur moi étaient minces, et les doutes à ce sujet de l'ex-Gripsholm furent la cause qu'on m'invita au « Château de Barcelone » pour me mettre à l'épreuve. Exprès, le sac a été ouvert et déposé intentionnellement à côté de moi afin que je me trahisse ; puis on glissa habilement le collier dans l'une de mes poches tandis que l'on avertissait la police de Beaulieu. Ce joli coup eût réussi à condition que le commissaire ici présent ne vit point en moi un de ses collègues qui justifia sans peine son intégrité. Je fus par conséquent relâché ! Le résultat escompté n'ayant pas été atteint on imagina autre chose pour se débarrasser de moi et c'est vous Tcherbatscheff, pardon Grubenski, qui vous en êtes chargé.

« Je dus me prêter à la comédie du défilé carnavalesque dans le *Rêve Printanier*, l'invitation ayant pour principal but de me supprimer carrément. Mais là encore la Providence me servit car je pus m'échapper et me perdre parmi la foule... Cette machination savamment organisée avait aussi d'autres fins : rafler les bijoux de Mlle Lamour en son absen-

ce... Comme je viens de le dire, les joyaux en question n'étaient qu'une vulgaire imitation, trompe l'œil parfait, évidemment, et les voleurs en furent pour leurs frais tout en se trahissant eux-mêmes !

Le commissaire eût alors un geste significatif.

« Oui ! repris-je, je comprends à quoi vous faites allusion : à l'avertissement que je trouvai dans ma chambre le jour même de l'invitation ! Un comble d'habileté... Un de la bande s'était chargé, en effet, d'apporter le petit papier de crainte que je ne refuse au dernier moment et persuadé que cette ruse serait une raison de plus pour me décider... prévision exacte d'ailleurs ! Mais finissons-en avec cette fête nocturne qui a failli me coûter la vie... Le prétendu Gripsholm avait réussi à capter la confiance de Mme d'Ormans et à emmener sa fille à Nice où elle devait être enlevée par lui et ses complices ; j'assistai, à distance, hélas ! sans y rien pouvoir, à ce navrant épisode... Tout ce que je pus faire fut de suivre l'auto jusqu'à sa destination, c'est-à-dire la Baie où s'est effectué l'embarquement... Après quoi les agresseurs de la jeune fille disparurent emportant leur prisonnière que l'on ne devait plus retrouver vivante ! Monsieur le Commissaire sait que lorsque je fis le guet, il m'advint de me tromper et de le prendre lui-même pour l'un de la bande mais ce petit incident me permit

de m'immiscer parmi les membres de l'association et de connaître bien des secrets ! Enfin j'héritais de dix mille francs... Un peu trop pour mes modestes services ! J'avoue, M. Tscherbatscheff ou plus exactement Grubenski que vous avez joué à merveille votre rôle d'exilé avec toute la désinvolture qu'il convenait à ce genre d'emploi ! Cependant votre trop grande compassion pour Mlle Lamour et la façon trop précise dont vous m'avez énuméré les détails de ses richesses dépassait l'aplomb que je vous attribuais, puisque c'était vous-même qui aviez minutieusement préparé ce vol !

— Maudit mouchard ! gronda l'homme barbu, je vais vous montrer ce qu'il en coûte de...

— Hé là ! Laissez vos mains hors de vos poches ou je tire... ordonnai-je aussitôt.

Ces objurgations rendirent le criminel à la raison et je pus continuer :

— La bande, voyant qu'elle ne viendrait pas à bout de moi essaya de m'intimider et m'envoya en dernier ressort sa complice Wanda qui joua la pythonisse de mauvais augure sans parvenir à me convaincre. On voulait me forcer à partir, me prédisant les pires malheurs si je m'obstinais, mais rien n'y fit ; toutes ces bêtises n'avaient aucune prise sur moi... J'étais bien décidé à poursuivre ma tâche jusqu'au bout, coûte que coûte ! Votre culpabilité à vous cinq, la Polonaise et Brand inclus,

ne faisait aucun doute. Il ne s'agissait plus que de vous confondre... Dieu merci, nous y sommes arrivés, non sans mal ! La meilleure manière de connaître le casier judiciaire de ces Messieurs était de télégraphier à la Sûreté de Paris, ce que je me proposais de faire. Quand j'entrai dans le bureau de poste, vous, Tavernier, vous y trouviez par hasard. Bien vite je rentrai mon message, me réservant de l'expédier à un autre moment, m'intéressant par contre au petit paquet que vous aviez négligé d'expédier devant moi. Comment ne pas conclure que l'envoi remis n'était autre que des bijoux volés ?

« Le sol vous brûlait sous les pieds, je le sais, et il paraissait plus prudent de se débarrasser de charges trop accusatrices. En ce moment même où je vous parle, un de mes collègues fouille dans vos bagages et ce serait bien le diable si on n'y trouve pas plus qu'il n'en faut pour vous inculper de recel et autres délits.

Le gros visage du « joallier » d'écarlate qu'il était habituellement, devint bleuâtre, mais l'homme resta extrêmement calme se contentant de me scruter avec ironie.

— Vos agissements, poursuivis-je comme si je n'avais pas relevé son geste de dénégation, m'avait tellement édifié que j'ajoutai une dépêche à celle que je m'apprêtais à envoyer et demandai toutes explications désirables à la

police hollandaise. Or, la réponse vint, ce matin-même, surprenante pour le moins et dont voici la teneur :

Mynherr Anselme Van Gujik actuellement à Amsterdam ; ne peut donc se trouver à Beaulieu. Arrêtez faussaire se faisant passer pour lui...

« Est-ce assez concluant ? Sans doute avez-vous su qu'il existait là-bas un commerçant portant ce nom et vous l'êtes-vous approprié ? Mauvais calcul. Vous ne comptiez pas avec les investigations que l'on entreprendrait sur votre véritable identité et qui mèneraient à tirer au clair cette supercherie ! Or, l'enquête a été faite, nous sommes fixés !

Je me tournai alors vers M. Petit :

— Monsieur le Commissaire, mon récit se termine ici et la parole vous revient de droit! A vous d'agir...

— Hum, c'est vrai... consenti le policier en se levant et ouvrant la porte tandis que je tenais en échec les bandits.

Cinq agents apparurent et ne furent pas longs à réduire les criminels à l'impuissance.

— Navré, M. Starck, d'interrompre votre voyage de retour vers votre soi-disant pays natal, proférai-je encore quand l'ex-Gripsholm passait devant moi. Pour l'instant vous accepterez l'hospitalité de la France et ce sera pour quelques temps si toutefois...

Il poussa une sourde exclamation qui con-

tenait une injure à mon adresse impossible à rendre ici, et solidement encadré, s'en alla de *Bellevue*, plein de honte, en me jetant un dernier regard qui en disait long !

— Et maintenant, vieux Liamond, fit M. Petit en me donnant une tape d'amitié sur l'épaule, nous pouvons dire que tout s'est passi au mieux. Puisque nous sommes seuls, auriez-vous quelque chose à me demander encore ? J'y souscris d'avance.

— Hum... une explication, oui, peut-être.

— Quoi donc ?

— Ce qui reste obscur, pour moi, c'est cette affaire à laquelle fut mêlée votre fille...

— Odette ? Parfaitement juste... Eh bien, vous saviez, je crois, que nous avions attiré la vraie Wanda dans un guet-apens et qu'à présent elle est en lieu sûr; ma fille a pu prendre sa place en temps voulu et j'avoue qu'elle risquait gros. Tandis que vous vous débattiez d'une complication à l'autre, je ne m'en occupais pas moins, aussi discrètement qu'il se doit et pour ce, chargeai Odette de s'installer à *Bellevue Miramar* en s'entourant de tout le luxe nécessaire et en montrant force bijoux ; la bande était loin de se douter qu'elle s'en prenait à ma propre fille qui sut poursuivre jusqu'à la fin la tâche délicate que je lui avais assignée. Si, dans la villa, elle a agi comme la véritable Wanda, c'est qu'il y avait pour cela de bonnes raisons... Gulbranson lui-même —

j'ai pu établir qu'il était le chef de l'association — se trouvait à ses côtés et la moindre faute eût perdu la partie. Mais je reconnaissais trop bien notre nouvelle aide pour m'inquiéter outre mesure et savais qu'elle ne demandait qu'à nous délivrer de notre fâcheuse position. Quant au reste, vous ne l'ignorez point et il est inutile que je m'étende davantage... Laissez-moi vous dire, pourtant, vieux, que votre manière d'agir m'a beaucoup plu : j'en informerai Paris, comptez sur moi ! Seulement, je n'oublierai jamais une chose... Ah ! non... Vous ne devinez pas ?

Et il me désigna en riant son crâne où une rondeur apparaissait : la bosse dont j'avais été la cause involontaire...

Je n'ai plus beaucoup à ajouter.

Le procès monstre qui s'est déroulé il y a peu de temps a eu des échos trop retentissants dans la presse et dans la chronique mondaine pour qu'il soit utile d'y revenir. Strack, Grubenski, Tavernier et Wanda ont trouvé un sévère mais juste châtiment et la paix est rétablie, désormais, en ce coin idéal de Beaulieu où les touristes affluent plus nombreux encore qu'auparavant !

En ce qui concerne Mlle Lamour, elle ne brille plus comme étoile sur les scènes parisiennes et cela pour une bonne raison : c'est qu'elle est devenue entre temps ma femme ! Nous sommes parfaitement heureux et je puis

affirmer sans mentir qu'aucun nuage ne trouble notre union... sauf, une exception peut-être M. Petit qui, par la force des choses, est devenu mon beau-père.

Un beau-père difficile à supporter parfois, son air bourru n'en cache pas moins un bon à cause de ses rudes manières mais qui sous cœur, comme il me l'a prouvé à maintes reprises et surtout lors de notre incursion dangereuse chez le monstre Hakawara.

FIN

Société Parisienne d'Imprimerie
27, *Rue Nicolo.* — *PARIS* (*XVI*e)